



HAL
open science

LA SOCIETE DU SAMEDI: SUPPORTERS, ULTRAS ET HOOLIGANS

Patrick Mignon

► **To cite this version:**

Patrick Mignon. LA SOCIETE DU SAMEDI: SUPPORTERS, ULTRAS ET HOOLIGANS: Etude comparée de la Grande-Bretagne et de la France. [Rapport de recherche] Institut National du Sport et de l'Education Physique (INSEP). 1993. hal-01980370

HAL Id: hal-01980370

<https://insep.hal.science//hal-01980370>

Submitted on 14 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LA SOCIÉTÉ DU SAMEDI: SUPPORTERS, ULTRAS ET HOOLIGANS

Etude comparée de la Grande-Bretagne et de la France

Patrick MIGNON

Laboratoire de Sociologie

INSEP

Rapport réalisé pour l'Institut des Hautes Etudes de la Sécurité Intérieure (IHESI)

et le Ministère de la Recherche et de la Technologie (MRT)- 1993

36109
N° d'entrée
INSTITUT NATIONAL DU SPORT
ET DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE
Classement
SHCA1 M18

SOMMAIRE

1. Introduction (p 3)

2. La production d'un problème social (p 14)

1. La question de la violence dans le football (p 15)

a. affrontements et accidents (p 15). b. la violence de l'organisation (p 16). c. rituel guerrier et excès (p 20). d. la question de l'alcool (p 22). e. le seuil de tolérance (p 23).

2. L'hypothèse de la panique morale (p 25)

a. les médias (p 27). b. peuple, foule et aliénation (p 31). c. enjeux politiques du football anglais (p 33).

3. La passion du football (p 43)

1 Emotions et connaissance (p 43)

a. une illusion réaliste (p 43). b. le sport et la civilisation des moeurs (p 46). c. the quest for excitement (p 50). d. une lecture des valeurs modernes (p 52).

2 Les foules du football (p 56)

a. masculinité... (p 58). b. ... et identités collectives (p 62). c. géographie et histoire imaginaires du football (p 65). d. une représentation des identités sociales (p 68). e. le stade comme scène sociale (p 70). f. spectateurs et supporters (p 73). g. l'extrême-droite s'invite (p 80).

4. pourquoi le hooliganisme ? le cas britannique (p 86)

1 The English disease ? (p 86)

a. the people's game (p 88). b. des désordres à l'âge d'or (p 92). c. parenthèse écossaise (p 94). d. rough and respectable (p 96). e. panique morale et rationalisation du football (p 99).

2 Les casuels, stade suprême du supportérisme (p 104)

a. carrières, styles et stratégies de hooligans (p 104). b. du muscle, avec du style et le sens des affaires (p 112). c. une culture foot hédoniste ? (p 120).

5. Crise de l'intégration républicaine et hooliganisme en France (p 125)

1 Le sport du peuple, mais quel peuple ? (p 127)

a. le système des sports (p 127). b. histoire sociale du football français (p 129).

2 La nouvelle offre de football (p 139)

a. popularité et succès (p 139). b. les médias et l'esprit d'entreprise (p 140). c. les collectivités locales (p 142).

3 Les nouvelles significations du football (p 144)

a. les hooligans français et la crise urbaine (p 144). b. la généralisation de la culture pop et la redécouverte du football (p 152).

4. Deux manières de soutenir une équipe (p 157)

a. le nouveau supportérisme en France (p 157). b. Le Havre (p 160). c. le kop de boulogne (p 166).

6. Conclusion (p 177)

7. Bibliographie (p 186)

1. Introduction

Le hooliganisme et la violence dans le football sont ce qu'il est convenu d'appeler des <<phénomènes>> ou des <<problèmes de société>>. Chaque évènement footballistique, matches des championnats nationaux, des coupes européennes et surtout Coupes du Monde, telle la prochaine World Cup aux Etats-Unis, sont l'occasion de supputations angoissées quant au déroulement des épreuves et d'interrogations sur le sens des violences qui pourraient y advenir. Ils sont devenus <<phénomènes de société >> à une échelle mondiale, très précisément depuis le 29 mai 1985 et les évènements du Heysel. Ce jour là, dans ce stade de Bruxelles, à l'occasion d'une finale de Coupe d'Europe des Clubs, 39 supporters italiens avaient trouvé la mort à la suite d'affrontements avec des supporters anglais venus soutenir l'équipe de Liverpool. Pour la première fois dans l'histoire du football, les spectateurs, cette partie d'entre eux qu'on appelle les hooligans, occupaient le devant de la scène au détriment des joueurs et ce, devant des millions de téléspectateurs. Ce n'était pas la première fois que l'assistance à un match de football se terminait de manière tragique mais c'était la première fois qu'on y assistait en direct.

Avant cet évènement, on savait que le hooliganisme existait en Grande-Bretagne mais depuis ce drame, c'est l'Europe entière qui connaît ses routines: les bagarres du samedi ou du dimanche entre supporters, les

actes de vandalisme. De plus, cette montée de la violence va de pair avec l'implantation dans les tribunes de groupes d'extrême-droite, le déploiement de symboles fascistes comme la croix celtique ou la croix gammée, l'expression de slogans xénophobes ou nationalistes et des agressions contre des immigrés. Le hooliganisme est un <<phénomène de société>> parce qu'il apparaît comme révélateur de la crise que traverserait les sociétés occidentales. Mais comme tous les soi-disant phénomènes de société, il mêle problèmes réels et représentations dramatisées de la situation.

1. Problématique et hypothèses

Diverses causes, selon les cadres idéologiques auxquels on se réfère, sont spontanément données du hooliganisme. On évoque la crise économique qui frappe les sociétés européennes et le désespoir des chômeurs; on parle de crise des valeurs et de perte de la discipline; on rend responsable le football et plus généralement les sports de compétition qui, en raison de leurs règles et de leurs fonctionnements, entretiendraient le chauvinisme base de tous les déchaînements de violence; on dénonce le complot d'extrême-droite; mais on parle aussi de l'alcool, de la psychologie des foules et de la perte d'identité des individus dans les grands rassemblements, ou encore on accuse les médias ou l'argent. Et bien sûr on propose les solutions adéquates: durcissement des conditions de sécurité, nouvelle architecture des stades, nouvelle organisation du spectacle sportif, répartition des foules, etc.

L'approche sociologique est bien entendu mobilisée comme une de ces approches susceptibles de répondre aux questions qu'on se pose spontanément avec l'espoir d'apporter des solutions au problème: pourquoi

cette violence ? est-elle le fait de tous les supporters ? qui sont les groupes porteurs de cette violence ? pourquoi spécialement dans le football et, en Europe, pas dans le rugby ou dans le basket ball ? est-ce nouveau ? si non, quelle différence avec ce qui se passait avant ? si oui, pourquoi à ce moment ?

On peut face à cette question du hooliganisme et de la violence dans le football donner pour objectif à l'analyse de décrire ses conditions sociales et historiques de production afin de se prononcer sur les différentes hypothèses spontanées émises sur la question. Cette recherche se propose ainsi de comprendre comment depuis les années 1960 ont émergé, parmi les supporters de football, des formes de comportement en rupture avec les formes conventionnelles de participation au spectacle sportif et avec les idéaux affichés par les autorités sportives. On s'interrogera donc sur ceux qu'on appelle *supporters, fans, ultras, tifosi* ou *hooligans*, sur la logique de leur action et sur ce qui alimente cette action.

Cette recherche des conditions sociales de production du supportérisme *ultra* a une face objective. Mais à côté de ces causes ou conditions <<*objectives*>>, on voudrait aussi analyser les manières dont est produit le phénomène <<*violence dans le football*>> ou <<*hooliganisme*>> comme problème de société, c'est à dire les conditions <<*subjectives*>> (J. Kitsuse, M. Spector, 1987). Car l'approche sociologique se justifie également parce que son propos est de s'interroger sur la production des catégories d'appréhension du monde social. Il s'agit ainsi d'éclairer ce qu'on nomme <<*problème de la violence*>> en se demandant de quoi on parle exactement quand on évoque cette question et de quelle manière émerge le phénomène de violence aussi bien comme problème concret auquel sont confrontés les spectateurs des matches de football que comme problème social, c'est à dire comme préoccupation de professionnels de l'information ou des questions

de société. Il s'agit par exemple de mettre en évidence que l'on confond différents types de problèmes ou de comportements sous le même vocable de *hooligan*, que les actes les plus violents ne concernent pas tous les supporters *ultra*, que, mis en rapport avec les millions de spectateurs qui se rendent chaque semaine sur les stades du monde entier, les actes de violence sont rares et surtout que sous le concept de violence on intègre des actes aux conséquences aussi différentes que l'injure, les coups et blessures et les homicides. C'est pourquoi, plutôt que de partir de la catégorie de *hooligan* comme si c'était un groupe clairement identifié avec son corps de valeurs, son idéologie et ses pratiques, on préfère partir de la catégorie d'*ultra* qui décrit simplement une forme d'engagement élevé dans la soutien aux équipes de football c'est à dire la volonté d'être plus qu'un spectateur; le hooliganisme et le recours à la violence apparaîtront alors comme des modalités du supportérisme *ultra*. De plus, si le problème de la violence est réel: il y a bien des blessés et des morts, il renvoie à des logiques très différentes qu'on ne peut confondre sous peine, si on cherche à y remédier, à s'engager dans des voies erronées.

Une fois mis à plat, sous ses aspects <<subjectifs >> et <<objectifs >>, ce qu'on appelle problème <<de la violence dans le football >>, on voudrait donc essayer de montrer que le phénomène du supportérisme *ultra*, c'est à dire le supportérisme qui veut être une fin en soi, est à la rencontre de plusieurs mouvements. Il est, comme la musique *rock* ou *rap*, les *tags*, l'appartenance à des sous-cultures, une des multiples formes d'action par lesquelles des groupes adolescents et post-adolescents mettent en scène leur rapport à la société et tentent de mettre en forme une expérience collective. Le supportérisme *ultra* peut s'analyser comme un des aspects d'un mouvement général qui touche l'ensemble des sociétés européennes, à des moments différents et selon des modalités diverses, où se défont les modes

de régulation et de définition des collectifs: la crise de l'Etat-Providence et l'effondrement des politiques d'émancipation collective, l'épuisement des mouvements sociaux et la fin de la représentation de la société en terme de classes sociales, l'essor des valeurs individualistes hédonistes ou concurrentielles, le trouble de l'identité masculine puisque le football est un loisir essentiellement masculin. Le supportérisme *ultra* répond à sa manière aux questions que se posent certains groupes sur la place qu'ils occupent dans la société, sur les modes d'action qu'on peut exercer sur celle-ci et sur les formes du lien social, sur le sens qu'ils peuvent donner à leur expérience.

Le supportérisme *ultra* est une manifestation des tensions produites par le caractère imprévisible des évolutions sociales et un ensemble diversifié de stratégies pour conjurer les incertitudes qui découlent de ce fait. Le supportérisme *ultra* indique ainsi à sa manière que l'exercice des valeurs cardinales des sociétés modernes se démocratise: le supporter veut à la fois être un individu, être égal aux autres, être acteur de sa propre vie et être visible (A. Ehrenberg, 1991), toutes choses qui culminent dans le fait de vouloir devenir un acteur à part entière du football et non pas seulement un spectateur. Cette <<rage de paraître>> (A. Ehrenberg, 1986) n'implique pas nécessairement la violence, juste le désir d'être spectaculaire. Mais ce désir peut s'accompagner de violence: parce que celle-ci permet alors de dramatiser la signification de valeurs et d'idées ou parce qu'elle est un instrument efficace pour transformer un contexte social (D. Riches, 1986). Ce dernier est, dans le cas qui nous intéresse, celui du football et de ses règles mais aussi des sociétés dans lesquelles il s'inscrit. Le recours à la violence peut être interprété comme le signe d'un mouvement de *dé-civilisation* (E. Dunning, 1991) ou d'une crise dans les processus d'intégration sociale (M. Wieworka, 1992), c'est à dire d'effacement des médiations sociales.

En effet, le football, comme tous les grands sports nés au XIXème siècle, est une euphémisation de la violence: par rapport à une violence inacceptable (la guerre, le crime de sang), il définit le cadre d'exercice d'une violence tolérée et participe ainsi du mouvement de civilisation des moeurs décrit par N.Elias (1969, 1986, 1991). Son développement va de pair avec le développement d'institutions (l'Etat, l'Ecole, les institutions démocratiques, le *Welfare State*, l'économie de marché) qui concourent à pacifier les moeurs en intégrant dans la société les individus et les groupes à des niveaux de plus en plus élevés (du local au régional, puis au national et au planétaire), en opposant des médiations politiques ou techniques entre ceux-ci, en individualisant les comportements et en obligeant à la retenue et au contrôle des émotions et des affects.

Ainsi, il a pu y avoir violence dans les premiers temps du football, entre 1870 et 1914, parce que les spectateurs n'avaient pas parfaitement intégré les règles du jeu, la séparation entre joueurs et spectateurs par exemple, et parce que ceux-ci n'étaient pas intégrés dans un vaste réseau d'interdépendances mais se pensaient avant tout comme membres de communautés particulières. La violence s'est effacée quand ces groupes se sont progressivement insérés, incorporés diraient Dunning et *alii*, dans le mouvement de civilisation, c'est à dire intégrés dans le vaste réseau d'interdépendances. Mais quand les institutions civilisatrices sont en crise ou promeuvent par exemple des valeurs de concurrence et de compétition, quand des groupes, du fait des transformations économiques ou sociales, perdent le contact avec la société ou craignent de perdre ce contact, ils se <<désafilient>> (R. Castel, 1992) et rejoignent ou risquent de rejoindre ceux qui étaient restés en marge de l'intégration sociale. La violence peut alors réapparaître comme le signe d'une intégration sociale incomplète (N. Elias et E. Dunning, 1986; E. Dunning, J. Williams, P. Murphy, 1988), en raison du

chômage par exemple, ou comme une protestation contre l'atteinte à un statut social et ainsi comme un moyen légitime de lutter contre cette désaffiliation. Le sport, et le plus populaire d'entre eux le football, peut alors devenir une scène privilégiée, en raison de ses propriétés formelles, à cristalliser les identités collectives et à symboliser les formes de la vie sociale qui apparaissent plus "concrètes", comme la bande, la famille, le territoire, l'ethnie ou la nation (N. Elias, 1991).

Ces manifestations prennent naissance dans les *kops*, les *ends* (en Grande-Bretagne) et les *curve* (en Italie) ou les *virages* (en France), termes génériques qui désignent les lieux dans les stades, ceux qui sont situés derrière les buts, où se rassemblent les supporters les plus engagés. On peut ainsi sans doute décrire une culture des *kops* ou des *curve*, avec ses contenus, ses rituels, tous organisés autour du match de football et du soutien à son équipe favorite, tout le contraire d'une foule qui ne réagirait qu'aux impulsions venant des événements du match ou de l'action de quelques meneurs. Cette culture, comme de manière générale l'amour pour le football, repose sur la mise en forme des ressources sociales et symboliques propres à une société: division du travail, division sociale, relation entre égalité et justice, représentation de la part prise par le destin dans la vie sociale, relation entre l'individuel et le collectif, entre les sexes, relation à autrui, etc. Dans cette mise en forme et dans ses contenus, elle se nourrit des évolutions sociales et des évolutions du football. Elle n'est pas pour autant le résultat spontané de l'activité de certains groupes sociaux ou la propriété d'une catégorie particulière. La culture des *kops* est une production continuée, un processus et une fabrication, ce qu'Eric Hobsbawm appelle une tradition inventée (1986) dont on peut situer le moment et le lieu d'origine, la Grande-Bretagne dans les années soixante, et les développements mais aussi les différences entre pays ou entre groupes de

supporters. Ainsi, contrairement aux analyses trop alarmistes, ce supportérisme *ultra* est un compromis entre différents usages et différentes définitions du football: il n'est pas homogène. Par exemple, il constitue pour tous un lieu de recherche d'émotions, << *the quest for excitement* >> de N. Elias et E. Dunning. Mais, pour reprendre la question du nationalisme ou du racisme aujourd'hui présent dans les tribunes, on considèrera qu'ils ne sont qu'un des aspects de cette culture des *kops* où se joue la tension entre les différents niveaux d'intégration, le global et le local comme on dit: le football comme symbole d'une appartenance à un ordre planétaire mais aussi comme symbole de l'existence d'autres formes de solidarité. C'est ainsi que peut s'analyser la question de la violence et de son sens variable selon les groupes dont elle est l'expression.

Si le hooliganisme est un processus, il est à mettre en rapport avec d'autres acteurs ou institutions qui définissent aussi les règles du football aujourd'hui. Le << *problème* >> du hooliganisme est souvent une manière de décrire l'autonomisation du fait supporter dans le football moderne, c'est à dire le fait que le supportérisme soit devenu une fin en soi. Il est une des manifestations des évolutions du football dans la dernière décennie et du changement de statut du sport dans la société. Le football, par ses règles et ses traditions, offre un terrain favorable à l'expression des identités inquiètes ou blessées par son articulation entre mérite individuel et organisation collective. Mais par sa modernisation, en particulier la médiatisation, il constitue un champ d'investissement où se rendre visible et devenir acteur: être supporter *ultra* ou *hooligan*, c'est s'emparer de ce nouveau lieu de visibilité et d'action.

Dans ce cas, on peut faire aussi l'hypothèse que certaines lectures des événements liés au football, ce qu'on pourrait appeler le football comme << *problème social* >> ou << *problème de société* >>, sont autant des analyses

du hooliganisme que des thèses sur la bonne définition de la participation au spectacle sportif aujourd'hui.



2. Méthodologie

On a choisi deux terrains principaux pour comprendre les logiques du supportérisme *ultra* et plus généralement les enjeux du football dans les sociétés modernes: la Grande-Bretagne et la France. En ce qui concerne la Grande-Bretagne, il y a une première raison évidente qui est l'ancienneté de ce supportérisme (depuis les années soixante en Angleterre mais depuis le début du siècle pour l'Ecosse) et la gravité du problème qu'il représente surtout dans les années quatre-vingt: il convient de savoir si le hooliganisme du XIXème siècle est identique à celui qui se développe dans les années soixante et si celui-ci est identique aux formes prises dans les années quatre-vingt. Mais il y a une deuxième raison qui est l'effacement sensible, depuis 1990, des formes violentes de supportérisme et l'apparition de nouvelles formes plus hédonistes et plus pacifiques. Il s'agit donc de comprendre toutes ces transformations.

Le deuxième objet d'observation est la France et les formes qu'y prennent le supportérisme. En Grande-Bretagne on peut référer le supportérisme, qu'il soit violent ou non, à une longue tradition d'engagement derrière les équipes de football et à l'appropriation du football par la classe ouvrière. En France par contre, le supportérisme est un phénomène récent: on peut faire remonter son apparition au milieu des années soixante-dix mais surtout dans les années quatre-vingt. A ce titre, il permet de suivre les processus par lesquels se bâtit une culture *supporter* comme produit d'une mobilisation collective. En comparant la France et la Grande-Bretagne, il s'agit aussi de comparer, à travers les formes de

supportérisme, deux sociétés démocratiques, deux manières de définir les formes de l'intégration sociale et deux effets de la crise sociale présente.

Pour mener à bien cette recherche, on a utilisé les techniques de l'observation participante et de l'entretien non-directif. En France, on a suivi, sur une saison complète du Championnat, les supporters du Havre et du Paris Saint-Germain; en Grande-Bretagne, l'observation s'est faite de façon plus ponctuelle, essentiellement dans un souci comparatif, et s'est appuyée sur l'abondante littérature, scientifique ou journalistique, produite sur la question. Pour la Grande-Bretagne et pour la France, on a aussi interrogé des travailleurs sociaux impliqués dans des projets communautaires ou dans des projets d'organisation des supporters. Pour compléter et ouvrir la réflexion sur d'autres pays comme l'Italie ou l'Allemagne, on a aussi établi de nombreux contacts avec ce qu'on pourrait appeler des médiateurs (travailleurs sociaux travaillant avec des supporters, policiers, responsables d'associations de supporters). Les sources consistent aussi dans quelques livres de mémoires écrits par des supporters et dans les différents documents fournis par les autorités policières ou les instances du football. Ces données visaient principalement à saisir les différentes logiques à l'oeuvre dans le supportérisme ordinaire ou dans le hooliganisme, mais aussi à comprendre l'interaction existante entre les supporters *ultras* et les autres institutions qui définissent l'espace du football, pour mettre en évidence la construction sociale du supportérisme *ultra*. Le choix d'une méthode qualitative repose sur la nature de l'objet étudié, son caractère illégal (pour l'organisation d'actions violentes) et souvent secret (pour la vie des groupes de supporter) mais aussi sur le fait qu'on a voulu privilégier la compréhension des logiques en oeuvre.

De façon générale il existe peu ou pas de données quantitatives. Sur les publics des stades, pour savoir qui effectivement assiste aux matches de football et donc connaître ceux qui fréquentent les *kops*, il existe peu d'enquêtes fiables. Pour ce qui concerne la question du hooliganisme, il n'existe pas non plus de données fiables sur les personnes arrêtées lors des matches de football par exemple. Elles sont souvent incomplètes et sont obtenues selon des procédures méthodologiquement incertaines et ne peuvent, à ce titre, que fournir des indications.

Sur la question du hooliganisme, le sensationnel prévaut souvent et les titres des journaux fournissent souvent l'essentiel de l'analyse. Ce qui veut dire que les discours alarmistes sur le hooliganisme et la violence dans le football, comme dans le domaine de la drogue par exemple, reposent plus sur des impressions, des images ou des craintes que sur des données quantitatives sûres. Cette situation peut militer pour voir dans la question du hooliganisme une forme de panique morale où les agences responsables de l'ordre, de l'organisation des rencontres ou les différents médias fournissent, pour des raisons différentes, des données qui entretiennent la croyance dans le problème du hooliganisme.

2. La production d'un problème social

L'analyse sociologique peut essayer bien sûr de développer des hypothèses sur les causes de la violence en cherchant à identifier qui sont ces *hooligans* et mettre en relation le développement du hooliganisme avec, d'abord l'autonomisation du fait supporter dans le monde du football, ensuite avec le développement, dans les sociétés individualistes, de stratégies de visibilité sociale. Mais elle doit aussi chercher à mesurer et à relativiser ce qui est défini aujourd'hui comme problème de la violence et problème du hooliganisme dans les stades, en distinguant les différents phénomènes désignés sous cette rubrique: peut-on mettre sur le même plan le Heysel, la chronique des samedis soirs au Parc des Princes à Paris ou les accidents comme ceux du stade de Furiani à Bastia, en Corse, où plusieurs centaines de personnes ont été victimes de l'effondrement d'une tribune en juin 1992, ou Hillsborough, le stade de Sheffield en 1989, où quatre-vingt quinze supporters de l'équipe de Liverpool sont morts écrasés par la foule ?

En vue de la relativisation souhaitée, il convient de mettre la question de la violence et du hooliganisme en rapport avec les acteurs qui définissent la situation. Il s'agit de partir de cette affirmation fréquente selon laquelle les *hooligans* sont un corps étranger au monde du sport et du football pour essayer de montrer en quoi la violence qu'on leur attribue peut être vue comme une co-production engageant les *hooligans* mais aussi les autorités policières, celles du football ou les médias.

1. La question de la violence des supporters dans le football

a. *affrontements et accidents*

On peut par exemple dresser la liste des victimes du football. A la suite du Heysel, des drames comme celui d'Hillsborough ou plus récemment celui de Furiani sont venus augmenter la liste des personnes ayant trouvé la mort à l'occasion de matches de football. Poser la question de la violence, c'est souvent constater qu'en Grande-Bretagne, 300 personnes ont trouvé la mort depuis 1945 lors de matches opposant des équipes britanniques. Mais c'est aussi évoquer la catastrophe de Lima en 1964, où 350 personnes sont mortes à la suite d'un match entre le Pérou et l'Argentine; les 72 morts de Buenos Aires en 1968 ou ceux de Glasgow en 1971, du Caire en 1974, etc. On peut même aller plus loin dans le temps et faire remonter le phénomène jusqu'à 1902, à Glasgow, où l'on trouve trace d'une première tragédie de ce type.

On peut ainsi constater que ce lien entre football et drame est universel. Quand on dresse la chronique des différents championnats nationaux, on s'aperçoit qu'en Europe, aucun pays n'échappe à ce qu'on appelle le hooliganisme; même la paisible Hollande est saisie par ce phénomène et sous des formes plus barbares qu'ailleurs puisqu'on y a utilisé des bombes artisanales. Mais le phénomène touche aussi la Chine, l'Afrique et on sait qu'en URSS, avant sa dislocation, certains matches ont connu des issues tragiques. Dans ce tableau le football apparaît comme le sport majoritairement concerné par le problème de la violence, même si le basket ball (neuf morts à Détroit en 1990) ou encore le hockey sur glace, le base ball et le football américain connaissent eux aussi des phénomènes

apparentés au hooliganisme.

La représentation la plus répandue est celle qui voit dans la violence, illustrée par le nombre des victimes recensées à l'occasion de rencontres de football, l'action de groupes recherchant systématiquement l'affrontement, les *hooligans*. Pourtant tous les évènements en question ne relèvent pas du même type d'analyse. Il faut par exemple distinguer violence et accident, ou bien encore définir ce qu'on entend par violence.

A Blackpool, en 1974, (où l'on enregistre le premier mort provoqué par une bagarre entre supporters) ou au Heysel, en 1985, les victimes sont bien le résultat d'une volonté d'affrontement: on estime ainsi à une soixantaine, pour la Grande-Bretagne, le nombre de morts directes liées au football depuis une trentaine d'années (D. Hobbs, D. Robins, 1991). Mais, toujours en Grande-Bretagne, à Bolton (1946), Glasgow (1971), Bradford (1985) ou Sheffield-Hillsborough (1989), ou en France à Bastia, on a affaire à des morts accidentelles dues à la vétusté des stades, aux mauvaises conditions de sécurité ou aux négligences et, bien sûr, à la présence massive de spectateurs, même si le drame de Hillsborough est en partie la conséquence de la peur des *hooligans*. Et même lorsqu'il y a des heurts entre spectateurs, comme à Lima ou au Heysel, le nombre de victimes est la conséquence indirecte des affrontements. Mais il ne s'agit pas ici de se lancer dans une comptabilité macabre; simplement de voir en quoi l'imputation des responsabilités à un seul groupe, les *hooligans*, interdit de voir en quoi d'autres acteurs sont impliqués dans le problème.

b. la violence de l'organisation.

Car, s'il y a violence dans les cas de Hillsborough et de Bastia, c'est peut

être plus celle des organisateurs de manifestations sportives qui ne se sont pas donnés les garanties de sécurité suffisantes que le fait des supporters. A la suite d'Hillsborough, selon le rapport de Lord Taylor commandé par le gouvernement britannique (1990), on sait que les accès des stades britanniques, avec leurs étroits tourniquets, font des personnes qui rentrent dans le stade, des prisonniers qui ne peuvent plus en ressortir. A ceci s'ajoutent les effets de la décision prise dans les années soixante-dix de dresser des barrières métalliques entre les tribunes et le terrain pour empêcher l'envahissement des aires de jeu; ce qui, dans le cas de Hillsborough, a aggravé la situation. D'autant qu'on sait que les autorités se sont refusées pendant de longues minutes d'ouvrir les accès vers le terrain pour dégager les spectateurs qui étaient coincés dans les tribunes. Le rapport Taylor met nettement en cause la vétusté et le manque d'entretien et de modernisation des stades britanniques, point que les observateurs avaient déjà soulevé à la suite de l'incendie du stade de Bradford, le 11 mai 1985, où 57 personnes étaient mortes (I. Taylor, 1987). A Bastia, l'enquête administrative a clairement établi les négligences dans la construction d'une tribune provisoire mais aussi fait naître des doutes quant à la manière dont les organismes chargés de vérifier la conformité des installations se sont acquittés de cette tâche. Pourtant, ces deux types d'évènements sont régulièrement repris dans les rapports sur la violence dans les stades et, souvent, les commentateurs font directement le lien entre le hooliganisme, l'engouement des supporters et ces drames.

Ces accidents ouvrent pourtant une autre piste si on veut replacer ces drames liés au football dans le cadre d'une analyse des acteurs de ce sport ou des enjeux du football dans les sociétés modernes. Il y est question de la gestion des espaces publics, par exemple, et de la conception qu'on se fait des usagers de ces espaces. Pour la Grande-Bretagne, des évènements comme

ceux d'Hillsborough ou de Bradford arrivent à peu près en même temps que d'autres catastrophes touchant les usagers d'espaces ou d'installations publics. L'incendie à la gare de *King's Cross* (1987; 31 morts) ou le naufrage du ferry boat *The Herald of Free Enterprise* (1987; 188 passagers noyés), sont tous des évènements qui posent la question des règles de sécurité dans les lieux publics, de la conception qu'on se fait en Grande-Bretagne de l'espace sportif et de la sécurité des personnes, des représentations des devoirs qu'on a vis-à-vis des usagers, de la place respective de l'initiative privée ou de celle de l'Etat, etc. (I. Taylor, 1987 et 1989).

L'analyse plus précise des circonstances de tels drames met aussi en évidence les effets pervers de certains dispositifs de sécurité ou de leur mise en place. Dans le cas des accidents de Bradford et d'Hillsborough, en effet, le contrôle de la foule qui se pressait au stade, le blocage et la réticence à ouvrir certaines issues ou la compréhension de ce qui se passait ont été largement influencé par ce qui apparaissait comme le problème numéro 1 du moment, à savoir lutter contre les *hooligans* : tous les mouvements de foule ont été, dans un premier temps, interprétés comme des signes de débordement et non comme les premières manifestations d'une catastrophe. De même, les dispositifs de sécurité ne prenaient pas en compte le fait qu'il est normal en Angleterre, et spécialement chez les fans de Liverpool et du Nord de l'Angleterre, de ne rentrer dans le stade qu'au tout dernier moment, et donc nécessairement de se bousculer.

De la même manière, au Heysel, c'est, entre autres raisons, parce qu'on n'a pas pris en compte les informations concernant les pratiques habituelles de certains groupes de supporters qu'on a mis côte à côte des supporters anglais et des supporters italiens. On a pu dire sans trop d'exagération que les évènements du Heysel sont en fait une prise de *end*, c'est à dire un rituel de conquête du territoire des supporters adverses, qui a mal tourné.

En temps normal, ces supporters sont séparés et donc les risques d'affrontements sont moindres. Mais on n'a pas tenu compte de cette <<tradition>> britannique et on n'a pas cherché à prévenir cette éventualité. De plus, on avait aussi scindé la responsabilité du maintien de l'ordre et des secours entre deux organismes, la police et la gendarmerie; ce qui a occasionné de nombreux retards dans l'acheminement des secours ou dans l'envoi de forces de police dans les endroits problématiques. Mais ces évènements mettent aussi en cause les autorités du football et les autorités administratives. Dans le cas de Bastia, avant même tous les résultats définitifs des enquêtes entreprises, on peut comprendre comment, pour des raisons financières et politiques, aucune institution (club de Bastia, préfecture, Fédération Française de Football) ne pouvait prendre le risque d'annuler le match ou de le faire jouer dans un autre endroit.

Un match de football est alors un évènement qui est révélateur des compromis passés entre différentes institutions qui cherchent à se préserver des zones de pouvoir: en France, le préfet ne veut pas interdire un match et risquer ainsi d'être impopulaire dans un département où le pouvoir parisien est mal vu; un responsable de la police du Sud-Yorkshire ne veut pas qu'il y ait d'incidents dûs au hooliganisme et refuse de comprendre les mouvements de foule; les autorités du football veulent que les rencontres aient lieu au moment prévu et prennent le risque de la non-conformité des normes de sécurité, etc. Un drame du football ressemble ainsi à un problème juridique: qui est responsable ? mais c'est aussi un problème sociologique dans la mesure où son analyse renvoie à des institutions et à leurs stratégies, à des représentations du bien public, du lien social ou des groupes visés par ces institutions et aux effets sociaux de ces stratégies et représentations. C'est dire que, s'il n'est pas question de dédouaner certains individus vis-à-vis des actes qu'ils ont commis, l'analyse des différentes situations peut faire

apparaître des interprétations défailantes de ce qui est en train de se passer. La <<folie>> des supporters, mais aussi la cécité ou le mépris des institutions peuvent être mis en cause, mais pas nécessairement le hooliganisme.

c. Rituel guerrier et excès

La violence est aussi affaire de perception: est souvent dénommé violent tout comportement en rupture avec les conventions ou les normes sociales. En URSS, les *hooligans* n'étaient pas seulement les jeunes violents mais généralement tous ceux qui ne respectaient pas l'éthique socialiste. C'est bien souvent aussi l'excès des comportements (les cris, les insultes, les fumigènes, les pétards, la drogue ou l'alcool consommé) qui est en lui même coupable. Un match de football est en effet un lieu où on insulte (<<salaud>>, <<enculé>>), où on se moque (<<Retourne à l'usine>> dit-on au joueur qui rate ce qu'il tente) ou on prononce des condamnations définitives: <<Devi morire>> (<<il doit mourir>>), dit-on en Italie quand un joueur du camp adverse est blessé, ou plus classiquement <<Aux chiottes l'arbitre !>>. Plus généralement, c'est un lieu où on fait la fête, où on met à distance les routines de la vie sociale normale: en France, avant qu'on ne prenne connaissance du phénomène du hooliganisme, le supporter était le prototype méprisé de l'homme du peuple, buveur excessif, trop enthousiaste, cherchant à oublier par la participation active au match de football les soucis de la vie quotidienne, tout le contraire du spectateur distancié et <<civilisé>>. On peut ainsi avoir tendance à mettre sous la catégorie de hooliganisme le comportement bruyant, excessif et le mauvais goût ou l'agressivité des supporters. Dans un univers essentiellement masculin, les insultes suprêmes sont celles qui disqualifient sexuellement

l'adversaire comme <<gonzesse>> ou <<pédé>> et dans un monde où l'affrontement entre deux camps est la condition même du jeu, tous les modes de déconsidération de l'Autre sont mobilisés: <<*I prefer to be a nigger than a scouser*>> (<<*Mieux vaut être un nègre que d'être originaire de Liverpool*>>) chante-t-on à Millwall lorsque viennent les supporters de Liverpool ou encore <<*Bienvenue en Italie*>> lit-on sur les banderoles des supporters milanais quand vient l'équipe de Naples. Il y a bien ici agression verbale et disqualification mais qui ne peuvent être confondues avec la violence physique même si par ailleurs ces agressions verbales et ces disqualifications s'inspirent d'un registre où le monde est divisé entre sexes ou entre appartenances ethniques ou locales et organisé selon une hiérarchie déterminée. Ceci pourrait être grave si, en même temps, nombre de moqueries et de déconsidérations n'étaient aussi retournées contre soi et sa propre équipe en cas de défaite (C. Bromberger, 1989).

Il convient aussi d'opérer une distinction entre violence réelle et rituel de violence ou agressivité. Dans le cas de l'insulte, la violence est l'atteinte à l'intégrité morale plus qu'à l'intégrité physique des autres ou une menace qu'on fait peser sur certains groupes. Mais si les manifestations ou les défis peuvent être révélateurs de certaines sensibilités, ils ne signifient pas nécessairement le passage à l'acte. Le football est bien un lieu où se met en scène l'affrontement entre des groupes. Mais cet affrontement peut n'être qu'une violence faite d'injures et de défis, ce qu'on appelle en Grande-Bretagne l'*aggro* (P. Marsh, 1978), c'est à dire la mise en scène de l'agressivité qui se traduit par des violences codifiées qui n'intéressent que certains groupes de supporters. De façon plus générale, dans la mesure où le football est une forme ritualisée de la guerre, ses supporters exhibent effectivement des symboles guerriers: les noms qu'ils se donnent (*Commandos Rossonero*, *North Yankee Army*), les symboles (têtes de mort, cercueils pour enterrer

l'adversaire), les drapeaux et les tambours pour rythmer les chants. La question est de savoir si ces rituels traduisent un état de guerre effectif entre les supporters ou s'ils traduisent, comme on le verra plus loin, la représentation qu'on se fait des relations sociales comme affrontement ou concurrence avec d'autres groupes mais aussi avec le destin, ou encore l'idée qu'il vaut mieux se battre que d'être tout seul puisque les règles du football institue le retour permanent de l'affrontement avec l'adversaire et non l'écrasement définitif de celui-ci.

d. *la question de l'alcool.*

La question de l'alcool est un autre exemple de la manière simplificatrice dont on considère la question du supportérisme. On a en effet tendance à attribuer à l'alcool, autre forme de comportement d'excès, les débordements des supporters alors que les effets de l'alcool ne valent que par l'inscription de celui-ci dans un système de significations. On a montré largement, toutes les fois où s'étaient produits des incidents lors de matches de football, les supporters éméchés, les bouteilles vides sur les trottoirs. Il ne s'agit pas de nier le rôle désinhibiteur de l'alcool, qui peut dans certains cas favoriser le passage à l'acte. Mais on ne peut expliquer la violence dans le football par cette seule cause. L'alcool des Danois ou des Ecossais n'est pas celui des Anglais. A l'occasion des différentes compétitions, de même qu'il existe des classements plus ou moins spontanés des pays en terme de dangerosité des *hooligans*, il existe des classements indigènes en terme de consommation d'alcool. Tous les observateurs insistent sur la forte consommation d'alcool des supporters écossais, danois, irlandais ou anglais. Pourtant, les trois premiers cités, à la différence des Anglais, sont en même temps appréciés pour leurs comportements pacifiques et bon enfant: les

Anglais tiendraient-ils mal l'alcool pour des raisons de chimie nationale ou pour des raisons sociales ? Mais on peut aussi relever que chez certains supporters violents, la consommation d'alcool avant le match est prohibée pour des raisons d'efficacité dans l'action. Il n'y a pas un tableau simple des rapports entre violence et consommation d'alcool, comme il n'y a pas d'explications mécaniques des effets de l'alcool sur les supporters, mais des significations sociales et culturelles de la consommation d'alcool qui renvoient au recrutement des supporters ou à l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Ainsi, pour prendre un exemple dans un autre sport, on sait que beaucoup parmi les supporters de rugby, qui viennent assister chaque année à la finale du championnat de France de rugby à Paris, seront ivres, mais qu'ils ne provoqueront aucune violence. Outre le fait qu'ils viennent souvent de régions de France où il est normal de boire beaucoup lors des grandes fêtes, le recrutement des supporters de rugby, parmi d'anciens joueurs ou parmi des groupes bien insérés socialement et culturellement, est pour beaucoup dans ce comportement excessif mais finalement contrôlé: l'alcool fait alors partie intégrante d'une célébration.

e. le seuil de tolérance.

Ce qu'on appelle hooliganisme, c'est à dire le vandalisme et la recherche de l'affrontement physique, ressemble à ce qu'on connu pendant des décennies les bals de campagne. Simplement l'échelle change: un stade d'une grande ville regroupe plus de monde qu'un bal et surtout se produit en milieu urbain; le champ d'action s'est élargi aux espaces nationaux et à l'Europe et à l'envahissement d'un univers, celui du sport, qu'on aime considérer comme pur de toute intrusion du monde extérieur. La violence ou sa mise en scène sont d'autant plus scandaleuses que le développement

du sport accompagne historiquement la volonté de mettre à distance toute violence physique hors des espaces où elle est tolérée: l'espace de jeu, le stade ou le ring.

Ces confusions entre différentes formes de violence ou cette impression de nouveauté face au hooliganisme traduisent alors une évolution du seuil de sensibilité à la violence. C'est en effet une donnée générale, qu'à part les Etats-Unis, il y a une tendance séculaire à la baisse de la violence physique dans les sociétés modernes: on tue moins et on agresse moins aujourd'hui qu'il y a cent ans (J.C Chesnais, 1981). Le sport appartient à ces procédures de mise à distance de la violence; en définissant la violence tolérée et étroitement régulée des sports comme le football ou le rugby, la société (l'Etat, les fédérations sportives, les élites politiques et culturelles, les membres de la société) interdisent le recours à la violence dans la vie normale. Mais en même temps, le football ou le rugby demeurent comme des compensations par rapport à l'époque où les impulsions pouvaient s'exercer librement. Cette longue tendance à la baisse de la violence physique va de pair avec la dissolution des liens traditionnels du village ou de la famille et la montée de préoccupations plus individualistes, d'intérêt pour soi et le désintérêt relatif vis à vis d'autrui (G. Vigarello, 1985; G. Lipovetsky, 1983). Mais, en un même mouvement, apparaît du coup le caractère insupportable de la violence résiduelle et l'extension de la notion de violence à tout comportement qui apparaît comme atteinte à l'intégrité physique, matérielle ou morale de l'individu. Car, dans une société individualiste, tous ces comportements apparaissent comme des <<adresses de déclaration d'inexistence>> (M. Gauchet, 1990).

L'interrogation doit alors se porter sur les modifications de l'exercice de la violence. En effet, quand on parle de la pacification incontestable des moeurs, on doit aussi remarquer la remontée depuis quelques années, en

tout cas en France ou en Grande-Bretagne, de certaines formes de violence physique sous la forme du développement de la petite délinquance telle que le vol et les agressions (X. Raufer, 1991) ou plus récemment des guerres entre bandes ou les agressions racistes. Les phénomènes, comme celui du hooliganisme, pourraient bien être un aspect de cette réapparition d'une violence urbaine endémique puisqu'il y a atteinte à l'ordre public, aux biens privés ou à la jouissance paisible d'un spectacle au nom d'une loi imposée par des groupes particuliers sur l'espace public. Mais il peut aussi être analysé, dans certains cas, comme une forme de réponse à un sentiment d'insécurité quand certaines formes de regroupement dans les tribunes se présentent comme une auto-défense, une réponse collective à l'insécurité vécue dans son expérience quotidienne. Dans tous les cas, on touche à ce mouvement de dé-civilisation où les régulations sociales et politiques sont en crise: la délinquance apparaît comme plus intéressante et plus prestigieuse que le comportement civilisé, parce que l'école ou le travail offrent peu de perspectives quand il y a du chômage; la concurrence pour le travail ou pour l'espace fait qu'on a tendance à se voir en guerre avec les autres groupes ou à ne plus les considérer comme égaux; le respect de la loi ou, *a contrario*, la défense de son intégrité passe par l'auto-défense et non par le recours à des institutions dotées du monopole de la violence légitime.

2. L'hypothèse de la panique morale

La violence dans le football est donc un problème réel (il y a bien des violences et des victimes de ces violences à l'occasion des rencontres de football), mais c'est aussi un phénomène classique de panique morale (S. Cohen, 1972), c'est à dire un de ces mouvements où les maux de la société

sont attribués à un groupe, les *folk devils*, qui est en même temps créé dans le processus de dénonciation. On a analysé ce phénomène à propos des bandes de *mods* et de *rockers*, en Angleterre, dans les années soixante. A l'origine, des bandes dotées d'attributs symboliques spécifiques (motos, blousons de cuir et rock'n'roll pour les *rockers*; scooters, vêtements italiens et soul music pour les *mods*) fréquentent les plages au Sud de Londres et leurs rencontres sont à l'origine de bagarres. A la suite de ces bagarres, une campagne de presse se développe pour dénoncer l'action de ces groupes dans lesquels on voit les symboles de la décadence de la discipline et de la morale. Il s'agit alors de prévenir une épidémie de violence. Mais en même temps, cette couverture médiatique fait des *mods* et des *rockers* des modèles de comportements possibles pour les jeunes des autres régions anglaises et des catégories d'interprétation de ce qui met en cause l'ordre social. Ce qui légitime les craintes évoquées plus haut d'une contagion de la violence à l'ensemble de la jeunesse.

De manière plus générale, la panique morale c'est la tendance à interpréter tout débordement lié aux investissements affectifs propres au football comme violence et décadence des mœurs. C'est aussi la stigmatisation d'un groupe qui se voit doter, selon les cas, de force, d'invisibilité ou de vice et qui est souvent réduit au rang d'animal. L'intérêt de cette analyse en terme de *moral panic* est de montrer que le travail conjoint des médias et des entrepreneurs de morale (H. Becker, 1985), c'est à dire de ceux dont la profession est de produire des normes et des jugements sur les faits sociaux, contribuent à construire un problème social en solidifiant des identités floues par la stylisation du *mod* ou du *hooligan* (ses vêtements, ses habitudes, ses valeurs) et en rendant national ou universel ce qui n'était que local. Est ainsi proposée à tous ceux qui veulent défier l'ordre de la société une catégorie par laquelle se définir et à tout

commentateur un groupe à qui attribuer la responsabilité d'évolutions sociales qu'on récuse.

a. *les médias.*

La violence dans le football britannique est antérieure au Heysel mais, pour beaucoup, c'est à cette occasion qu'ils l'ont découverte parce que l'évènement s'est déroulé en direct. Dans la production du <<problème hooligan>>, il faut prendre donc en compte le rôle des médias. Ceux-ci ont en effet, dans un premier temps, le monopole de l'information sur le hooliganisme; mais plus que des informations ou des faits, ils délivrent des impressions sur ce qui se passe, donnent des définitions de la situation et des explications ou des quasi-explications du phénomène (S. Hall, 1978). Ainsi les médias déforment-ils les réalités comme par exemple dans les années soixante-dix quand les *tabloïds* décrivaient avec délectation et effroi les exploits de la Red Army des supporters de Manchester United, considérée alors comme le groupe de supporters le plus dangereux. En fait, le taux d'arrestation lors des matches joués à Manchester était alors de 3,2 personnes pour une assistance qui oscillait entre 50 et 60 000 spectateurs, ces arrestations étant essentiellement dues à des troubles de l'ordre public plus qu'à des voies de fait contre des personnes (P. Marsh, 1978).

Sans penser qu'il y ait nécessairement déformation ou exagération, les médias amplifient, par l'image et le direct comme dans le cas du Heysel, les effets d'un évènement, mais aussi en proposent une dramaturgie, en créant des personnages ou des images de référence. Ils peuvent aussi mobiliser l'opinion en dénonçant les <<animaux>>, les <<sauvages>>, les <<thugs>> ou en réclamant le châtement corporel pour les hooligans: <<Birch 'em>> (<<Le fouet ! !>>), ou des mesures pour mettre à l'écart les fauteurs de

trouble, comme par exemple de construire des cages dans les stades pour les mettre à l'écart. En ce sens, à travers le vocabulaire utilisé, les médias définissent le problème d'une certaine manière, les hooligans sont des fous ou des animaux et cette violence est quelque chose d'irrationnel, quelque chose qui ne peut être compris et qui demande des mesures d'exception. A travers la mise en image, si on évoque maintenant la télévision, ils proposent aussi des continuités. En France, à la suite des catastrophes d'Hillsborough ou de Bastia, ont été diffusés en guise d'images d'accompagnement, des films sur le Heysel, accreditant ainsi l'idée que les supporters ou les *hooligans* étaient à l'origine de l'accident et qu'il y avait continuité entre les deux types d'évènements. En Grande-Bretagne, ce sont par exemple les rencontres entre l'Angleterre et l'Ecosse qui sont l'occasion de rappeler les dangers que court l'ordre public à chaque fois que ces deux équipes se rencontrent. A cette occasion, on remobilise les vieilles chroniques des années 1900 (H. Moorhouse, 1991).

De plus, les médias peuvent participer au processus de <<fulfilling prophecy>>, la prophétie créatrice, et à la production de l'évènement. L'annonce d'une violence possible attire au football des secteurs de la société qui ne s'étaient jamais intéressés à lui auparavant: ainsi, au moment de la Coupe du Monde en Italie, en 1990, l'entraîneur de l'équipe d'Irlande faisait remarquer que, dans la tribune de presse, les journalistes présents étaient des personnes travaillant plus souvent dans la rubrique <<faits divers>> que dans la rubrique sportive de leurs journaux. Tous les grands hebdomadaires européens et la presse quotidienne sérieuse comme la presse à sensation ou les *tabloïds* proposaient dossiers et points de vue sur les dangers que faisaient planer les *hooligans* sur le *Mondiale* italien. Les médias font ainsi plus qu'amplifier l'évènement, ils en créent les conditions; parce que celui-ci est annoncé partout, se multiplient les

chances que la violence advienne ou que le moindre acte soit interprété comme étant la violence attendue. Ils offrent aussi une scène à la police locale, qui veut se montrer à la hauteur de sa tâche et déploient ses forces, aux *hooligans* convaincus qui veulent être au rendez-vous et aux apprentis *hooligans* qui ne veulent pas manquer une occasion de se faire voir. Quoiqu'il arrive, il y aura toujours quelque chose qui relèvera du hooliganisme et les reporters fixent des rendez-vous aux téléspectateurs: <<pour l'instant il ne se passe rien. Rendez-vous après le match>> pouvait-on entendre au moment de la rencontre entre l'Angleterre et la Hollande. Ils construisent alors, comme nous le disions, une dramaturgie de l'évènement, dans laquelle des acteurs (supporters, policiers, dirigeants du football, journalistes et spécialistes des différentes sciences sociales) peuvent s'insérer et tenir une place, souvent à partir des définitions que les médias ont donné du problème.

Les médias construisent ainsi une scène, un lieu où se montrer quand elles n'instituent pas elles-mêmes l'autonomisation du fait supporter et la compétition parallèle entre supporters. On a remarqué que le début de la vague de hooliganisme, et plus généralement d'un supportérisme militant, en Grande-Bretagne est parallèle à l'usage de la retransmission télévisée des rencontres (E. Dunning, J. Williams, P. Murphy, 1988). Par exemple, les chants, composés par les supporters pour soutenir leur équipe, se développent dans les années soixante. Même si les caméras sont principalement fixées sur le jeu, les micros d'ambiance font entendre les voix des supporters et leur intervention originale sur le match. Plus tard, ce sont les images des envahissements de terrain qui sont proposées aux téléspectateurs britanniques et ainsi de suite jusqu'aux événements du Heysel qui seront vus par le monde entier. L'intérêt des médias pour le football et pour les aspects spectaculaires des activités des supporters

transforme ainsi le supportérisme *ultra*. De soutien fidèle à son équipe, il devient volonté de se faire voir et entendre. De nombreux témoignages (D. Hobbs, D. Robins, 1991) ou enquêtes (C. Bromberger, 1987) montrent que les supporters sont souvent des collectionneurs d'images d'eux-mêmes: quand ils sont en train de se battre, comme le montre tous les mois le mensuel allemand *Fan Treffen*, qui publie des lettres et des photos envoyés par les supporters, ou encore les bandes vidéo clandestines où des groupes de *hooligans* anglais passent à tabac des <<ennemis>> en faisant le salut nazi. Plus pacifiquement, ce sont les bandes vidéo commercialisées par certaines associations de supporters où on voit le spectacle organisé par les supporters à l'occasion de différents matches ou, plus modestement, encore les *press-books* dans lesquels les supporters consignent tous les articles et photos édités sur leurs activités et celles où ils se voient en train de soutenir leur équipe. Les médias authentifient aussi l'action des supporters dans les reportages réalisés sur les *hooligans* ou les *talk shows* dans lesquels on invite quelques *hooligans* "authentiques" confrontés à quelques experts: en France, les supporters *ultras* du Paris-Saint Germain considèrent que l'essor du *kop* de Boulogne a été assuré par le reportage fait aux lendemains du Heysel par des journalistes de Canal Plus parmi les *skinheads* qui étaient alors les plus radicaux des supporters du club. La France entière, car l'émission fut répercutée par l'ensemble des médias, découvrait qu'elle avait ses *hooligans*, que ceux-ci étaient solidaires des supporters anglais et prêts à commettre les mêmes actes. Les médias offrent ainsi, quelquefois avec délectation pour créer le scandale et faire monter l'*audimat*, la tribune, que beaucoup souhaitent, en opposant des *hooligans*, qui légitiment la violence, à un commissaire de police ou à un représentant des victimes du Heysel. De plus, à leur manière, ils contribuent à institutionnaliser des pratiques. Ainsi, dans le milieu des années soixante-dix, les *tabloïds* britanniques <<créent>> une <<*thugs league*>>, un <<championnat des

truands>>, en classant par leur dangerosité les supporters des différentes équipes (E.Dunning et *alii*, 1988).

Les médias aident ainsi à produire, non seulement, le personnage du *folk devil* nécessaire à toute panique morale, mais aussi à réaliser l'idéal moderne de visibilité: le supporter, qu'il soit ou non *hooligan*, revendique le droit d'être visible dans un stade de football, comme cherchent à se rendre visibles les hommes politiques ou les vedettes du *show business* quand ils viennent assister à un match de football. Les médias considèrent le football comme un spectacle qu'il faut vendre ou comme un événement à créer. Quoi d'étonnant si certains spectateurs cherchent aussi à spectaculariser leur action ?

b. *peuple, foule et aliénation*

Les médias rencontrent donc ceux dont la profession est de produire et d'affronter les problèmes de société, intellectuels élitistes ou prophètes de la décadence du temps, éducateurs, policiers, hommes politiques, qui trouvent dans le thème du hooliganisme un champ pour dénoncer les maux de la société et proposer leurs compétences. En Grande-Bretagne, le développement ancien d'une histoire sociale ou d'une sociologie de la culture populaire oppose nettement un champ scientifique occupé par des historiens et des sociologues porteurs de visions plus critiques, plus distanciées et plus compréhensives du phénomène à un champ où se mêlent médias et idéologues aux discours moralisateurs ou catastrophistes. En France, le faible degré de légitimité du football et de la culture populaire, tant en sciences sociales que parmi les intellectuels, permet d'unir les voix des théoriciens influencés par le freudo-marxisme ou par la psychologie des foules à celle des entrepreneurs moraux.

Pour certains théoriciens marxistes qui se sont intéressés au football, celui-ci est une sorte d'opium du peuple, un des appareils idéologiques d'état qui vise à faire oublier aux masses leurs appartenances sociales ou leurs intérêts politiques propres (J.M Brohm, 1990). Il existe ainsi toute une tradition d'analyse du sport, et du football en particulier, qui explique l'engouement pour les sports collectifs et les phénomènes de hooliganisme comme un effet inévitable de stratégies d'accumulation du profit (le football est une multinationale), d'abrutissement des masses et comme manifestation du type d'économie psychique propre aux sociétés capitalistes. La violence des *hooligans* ou la présence de millions de spectateurs et téléspectateurs sont l'expression de la barbarie de la société capitaliste, du détournement des pulsions des citoyens ou une exploitation du chauvinisme.

Cette analyse savante rencontre des réactions plus élitistes comme celle d'Anthony Burgess interviewé par le *Nouvel Observateur*, en juin 1985, après le Heysel:

<<Ce qui se passe, c'est simplement que le foot attire les grandes foules. Or les grandes foules, c'est la populace. Et la populace est par nature adonnée à la violence>> et <<tout simplement incapable de penser>>.

Très vite, on se retrouve dans les théorisations issues de Gustave Le Bon et de sa *Psychologie des Foules*: les individus dans les foules sont victimes d'une régression de l'activité psychique, ils deviennent dépendants des liens affectifs qui les unissent aux autres, perdent toute liberté. Au stade du Heysel, l'explication des faits réside dans le <<phénomène de mimétisme>> et <<l'annihilation de la pensée individuelle>> déclare Serge Moscovici, dans le même interview du *Nouvel Observateur*.

c. enjeux politiques du football anglais.

C'est sans doute en Angleterre que cette panique morale a pris sa forme la plus élaborée et la plus argumentée. Dans ce cas précis, les enjeux politiques des années quatre-vingt sont venus renforcer le fait que c'est bien en Angleterre qu'on a commencé, pour ce qui est de l'Europe, à envahir les terrains lorsque les résultats n'étaient pas favorables aux équipes locales ou à chercher l'affrontement avec les supporters adverses.

Durant les années soixante, la description des actes de vandalisme commis par les supporters de Liverpool accompagne celle des exploits des *mods* et des *rockers* ou, dans les années soixante-dix, ceux des *skinheads*. A un moment où l'Angleterre commence à mesurer la perte de son influence diplomatique et économique, les récits des hooligans ajoutent à celle-ci le déclin moral. Des supporters qui se conduisent aussi mal signifie qu'on est en train de perdre le sens de la dignité et de la retenue caractéristique de l'Angleterre. Que les supporters argentins ou italiens se comportent mal, cela peut se comprendre et on parlera alors de *latin* ou de *continental disease*, le *mal latin* ou *continental*. Que des Ecossais, c'est à dire des Celtes, soient des *hooligans* n'est pas surprenant et la presse anglaise aime décrire le déferlement de la *tartan army*:

<<The famous Wembley pitch had the look of an allotment yesterday as groundsman Don Gallacher surveyed his devastated domain. Back over the border had gone the Tartan hordes who got so drunk with victory that they dug up the pitch with daggers>> (H. Moorhouse, 1991).

Mais que de jeunes Anglais se livrent à des activités semblables et le hooliganisme devient l'*English disease*, le symbole <<d'un des pays au monde le plus respectueux des lois -un synonyme de stabilité, d'ordre et de décence- qui est en train de se transformer en quelque chose d'autre>> (G. Pearson, 1983).

Le football n'est pas seul en cause. Durant les années soixante-dix quand se développe, chez les Conservateurs, alors dans l'opposition, la thématique de <<la loi et l'ordre>>, on évoque de façon générale toutes les formes d'insécurité et surtout l'accroissement considéré comme dramatique de la criminalité. Divers auteurs (G. Pearson, 1983; S. Hall & alii, 1978) ont montré que cette idée n'était fondée sur aucune donnée fiable et qu'il fallait interpréter cette nouvelle panique morale (S. Hall & alii, 1978) comme un élément d'une stratégie de renforcement de l'Etat et de la politique de répression dans une Angleterre en crise, stratégie mise en oeuvre durant les années passées au pouvoir par Margaret Thatcher. Le football avait pu alors trouver une place déterminante dans les débats concernant les moyens de sortir l'Angleterre de la crise qu'elle traversait.

L'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher en 1979 est vu en effet comme une réponse au déclin de l'Angleterre: au déclin moral d'abord, à quoi correspond une réponse en terme de *law and order*, c'est à dire de renforcement des moyens de la police et de sévérité accrue envers les délinquants pour ramener la discipline dans les rues, mais aussi de limitation du *Welfare State* qui serait coupable de la déresponsabilisation des citoyens; au déclin industriel ensuite qui se traduit par un mouvement de privatisation de l'économie et l'apologie du marché contre l'intervention de l'Etat, la lutte frontale contre les syndicats. Le thatchérisme rompt ainsi avec le consensus politique qui définissait la Grande-Bretagne

depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale et qui se traduisait par le maintien d'un secteur public important, le développement du *Welfare State*, le rôle reconnu des syndicats, un libéralisme moral qui se manifestait par exemple par le consensus sur l'abolition de la peine capitale. C'est ce consensus qui est attaqué par la Nouvelle Droite du Parti Conservateur, notamment dans la critique qu'elle fait de la permissivité vue comme responsable de la hausse de la criminalité. Les positions de la Nouvelle Droite telles qu'on peut les retrouver dans différents articles du *Spectator* ne représentent pas la politique des gouvernements de M.Thatcher mais expriment de manière systématique les arguments utilisés dans les débats qui se sont développés avant et après le Heysel, Bradford et Hillsborough.

Rien ne résume mieux la manière dont les choses du football illustrent, selon les ténors de ce courant politique, le déclin britannique que cette phrase tirée d'un grand hebdomadaire, le *Sunday Times*, au lendemain de la catastrophe d'Hillsborough: le football est <<*a slum sport played in slum stadiums and increasingly watched by slum people, who deter decent folk from turning in*>>. Le football ne serait plus fréquenté que par l'*underclass*, l'autre partie de la Grande-Bretagne:

<<*We have always known there were two Britains, one extraordinarily pleasant, inhabited by mild, tolerant, kindly people, the other utterly disgusting, inhabited by brutal and malevolent louts*>> (A.Waugh, 1985).

Comment est-on arrivé à cette situation et comment s'en sortir ? Il y aurait des facteurs qui relèvent de la faillite de la discipline due à une éducation permissive et aux effets du consumérisme:

<<*the truth of Brussels ... that was... none of these Merseyside animals were poor and few, apparently, were unemployed. They were quite simply our wonderful, overpaid "workers" on a spree and in a festive mood*>>

(A.Waugh, 1985).

C'est à dire qui renverraient l'image d'une Grande-Bretagne qui vit au dessus de ses moyens, où les revenus ne correspondent pas à un véritable effort. La responsabilité en reviendrait aux Travailleurs, car il y a un lien très fort entre l'évolution du football en Grande-Bretagne et la place occupé par le Labour:

<< Football and the Labour Party rose together, held sway together and now are declining together..... Football was the creation of an industrialised and competent workforce with a little bit of money to spare>>.

Sa prospérité après la Seconde guerre mondiale provient de ce que

<<the Attlee Government, through nationalisation and the establishment of National Health Service, gave the collectivity of labour the greatest power it had ever achieved, without visibly impairing its prosperity. That same prosperity made football glamorous than ever, and that same collective identity sustained the sport's place as the central leisure interest of the British working man>> (Spectator, 1982).

On a pu dire à ce titre que les matches du samedi après-midi étaient les messes du Labour (N. Fishwick, 1989), où on célébrait les vertus de la classe ouvrière et sa prospérité sous l'égide du *Welfare State*. C'est d'ailleurs, on le retrouvera plus loin, un des arguments des défenseurs du football et d'une interprétation sociale du hooliganisme: le football est le sport de la classe ouvrière, met en scène le meilleur de ses valeurs comme le sens de la communauté, la simplicité ou la solidarité.

Mais, pour la Nouvelle Droite, cette époque est terminée. La vérité, de ce point de vue, est que *<<the decent majority >>* a quitté les stades comme elle a quitté le parti travailliste pour rejoindre les rangs des Conservateurs,

parce qu'elle veut jouir des fruits de son travail et accéder à la propriété et non dépendre des subsides versés par l'Etat ou mettre sa vie en danger en allant voir un match de football. Le football n'est plus le <<national game>>. Seuls les <<mindless sociologists >>, les membres des Trade Unions et du Labour qui croient encore à l'existence de la classe ouvrière peuvent encore penser qu'il faut défendre les supporters de football contre les duretés de la loi et du marché. On insiste sur la baisse continue des spectateurs qu'on attribue à la fois au hooliganisme et à l'effacement du sentiment d'appartenance à la classe ouvrière: en 1948-49, les matches avaient attirés 41,2 millions de spectateurs et seulement 18,4 millions en 1988-89. On évoque des sondages qui montrent que 84 % des personnes interrogées ne sont jamais allées à un match de football ou que 49 % ne lisent jamais les résultats de ce sport. Dans la presse, on trouve des articles montrant que les jeunes ouvriers préfèrent le golf au football. On insiste aussi sur le fait que quatre-vingt des quatre-vingt douze clubs professionnels sont en déficit chronique et qu'ils n'ont pu survivre jusqu'à maintenant que grâce aux aides publiques. Mais on a aussi présent à l'esprit que ces stades construits en plein milieu de l'espace urbain constitue des anomalies si on pense aux possibilités offertes au développement de projets immobiliers, pour l'habitation ou pour les centres commerciaux.

On comprend dans ce contexte la place précise que tient la ville et les clubs de Liverpool impliqués aussi bien dans le drame du Heysel que dans celui d'Hillsborough:

<< it was not a surprise that Liverpool was the English city responsible for the murders last week in the Brussels football ground..... Liverpool displays in their most disgusting form the open sores of the English disease that has made this country at first pitied abroad, then scorned and now detested>> (R. West, 1985).

En effet, la ville, en raison de la victoire aux élections municipales de conseillers venant de l'extrême gauche du parti travailliste et de l'opposition dure des syndicats de dockers à toutes les réformes préconisées par le gouvernement apparaît comme une place forte de l'opposition à la politique menée par le gouvernement Thatcher. Le comportement de ses supporters ne peut s'expliquer, comme le font les responsables des églises anglicanes et catholiques qui étaient à la pointe de la défense des supporters de Liverpool accusés de tous les maux, par le chômage mais comme le résultat d'une <<*inert state dependency*>> (idem).

Le football tel qu'il fonctionne, ses mauvais résultats au niveau international ou le hooliganisme, font donc partie des institutions de l'ancienne Grande-Bretagne qu'il faut transformer en appliquant fermement une politique de répression des délits et en le soumettant aux lois du marché. Avec le développement du hooliganisme à partir des années soixante, les clubs ont mis en place divers systèmes de prévention: contrôles policiers, séparation des supporters des deux camps, par la construction de grillages autour des emplacements qui leurs sont à chacun réservés, circuits de télévision pour repérer les auteurs de trouble et durcissement des peines de prison pour les personnes coupables d'actes de hooliganisme. En janvier 1989 est proposé le *Football Spectators Bill* qui prévoit la mise en place d'une carte d'identité pour les spectateurs des matches de football et la possibilité de retirer cette carte, et donc interdire l'accès au stade, à toute personne coupable sur le territoire britannique ou à l'étranger d'acte de hooliganisme. A ce projet s'ajoutent les conclusions du Rapport de Lord Taylor, commandité après le désastre d'Hillsborough, qui recommande une modernisation des stades britanniques, c'est à dire de meilleurs accès, de meilleures conditions d'accueil (confort, toilettes, attractions) et surtout la nécessité de proposer des stades où tous les

spectateurs puissent occuper des places assises. Les conclusions de ce rapport ne vont pas dans le sens de la panique morale qui avait présidé à nombre de rapports antérieurs et récuse notamment le projet d'une carte d'identité du supporter. Il met en effet en cause dans le drame d'Hillsborough la mauvaise gestion de la foule par la police et généralement l'état vétuste des stades et les responsabilités des clubs dans cette situation. Pourtant, les mesures qu'ils préconisent pour prévenir de nouveaux drames de ce type vont dans le sens de la modernisation du football telle qu'elle est vue par le gouvernement Thatcher et les partisans d'un football défini comme un sport-spectacle obéissant aux lois du marché, et non comme le symbole d'une communauté que les pouvoirs publics devraient soutenir. Les dépenses supplémentaires occasionnées par la modernisation (dont on discute la répartition entre les clubs et l'Etat), la baisse de la capacité d'accueil des stades, inévitable si on ne peut accueillir que des spectateurs assis, risquent de se traduire par une hausse des prix des places et des abonnements, donc une fuite des spectateurs les plus modestes. Le principe de la généralisation des places assises rompt d'autre part avec les formes populaires d'assistance aux matches et représente une forme de domestication des spectateurs. Dans ces conditions, seuls les clubs les plus riches, qui sont ceux qui ont le plus de chance de gagner des compétitions, pourront envisager cet investissement et le supporter financièrement. Mais ils s'appuieront encore plus que maintenant sur les revenus provenant des médias, et non des spectateurs se rendant au stade. On aura donc encore plus tendance à ne les voir que comme des spectateurs, peut-être mieux accueillis mais exclus du plaisir d'une participation active sur le match et sur les destinées du club. C'est là un thème que nous retrouverons plus loin dans la mesure où il rentre dans l'analyse que l'on peut faire des causes du hooliganisme et du supportérisme *ultra*.

Mais avant de clôturer ce chapitre des enjeux politiques du football en Grande-Bretagne, il convient de signaler que les questions soulevées par la Nouvelle Droite ne sont pas que des phantasmes. En effet, si la montée de la criminalité et celle du hooliganisme sont largement exagérées, il existe bien des dangers réels pour le spectateur ordinaire et surtout pour le jeune supporter, de même que se pose effectivement la question du vandalisme ou de la petite délinquance dans les quartiers populaires.

On a ainsi pu accuser les *radical criminologists* d'être, sous prétexte que des processus d'exagération et de stigmatisation sont à l'oeuvre dans les mouvements de panique morale, insensibles au sentiment d'insécurité des membres des classes populaires, qui sont les premières victimes de cette petite criminalité (D. Downes, P. Rock, 1988). Par exemple, on a souvent considéré, à la suite des travaux de E.P. Thompson, E. Hobsbawm, R. Hoggart et l'Ecole de Birmingham, que tous les aspects de la délinquance des jeunes des classes populaires devaient s'interpréter comme des formes de résistance à la domination bourgeoise et on ne s'est aperçu que tardivement que les comportements des supporters violents comme ceux des membres des sous-cultures, des *teddy boys* aux *skinheads*, sont souvent racistes, sexistes, nationalistes, voire que certains appartiennent explicitement à des mouvements d'extrême-droite.

Ainsi, pour des militants de gauche, pour des féministes ou des militants anti-racistes, pour des libéraux, s'impose la nécessité de comprendre pourquoi, en Grande-Bretagne, le type de développement économique, les formes de la scolarisation, les modes de relation entre hommes et femmes, la vision que les Anglais ont du reste du monde ont produit un type de supporter spécialement chauvin et violent, même s'ils ne représentent qu'une minorité. Cet impératif doit déboucher sur une

évaluation de la société anglaise et de son déclin. La comparaison avec les autres pays européens prend alors un autre sens que pour les Conservateurs. Si ceux-ci sont choqués que l'Italie soit passée, dans les années quatre-vingt, devant la Grande-Bretagne dans la hiérarchie des grandes puissances économiques (G.Martinet, 1987; *The Economist*, 1993), les libéraux ou les socio-démocrates, de leur côté, remarquent surtout, souvent avec des erreurs de perspective, qu'il y a beaucoup plus de femmes dans les stades italiens qu'en Angleterre, que l'atmosphère des matches y est plus festive, etc. Ils constatent aussi que la société anglaise est archaïque, divisée en deux mondes: <<eux>> et <<nous>>. Le problème est alors de sortir d'une société duale mais en refusant le jeu du *free market* et du *law and order* proposé comme solution par le thatchérisme. C'est cette direction qui inspire les analyses les plus conséquentes du hooliganisme et du supportérisme.

Dans cette question du hooliganisme se mêlent ainsi des thèmes qui renvoient à des problèmes réels comme à des peurs imaginaires diffuses: celui des jeunes et des défaillances du système d'éducation, celui de la foule dont on a montré qu'il était lié aux inquiétudes du XIXème siècle concernant l'urbanisation et le pouvoir des meneurs suite à la Commune de Paris (E. Barrows, 1990; R. Nye, 1975) ou encore celui de l'alcool et des va-et-vient des doctrines hygiénistes. Mais ce qui se manifeste est autant le programme d'une société qui veut civiliser ses moeurs que les volitions des <<barbares >> qui campent aux portes de la cité (F. Chauvaud, 1991).

Cette mise en perspective est nécessaire pour ne pas attribuer au passé des qualités (c'est à dire des formes de discipline sociale) que n'aurait plus l'époque présente. Ce qu'on appelle "l'âge dor du football" en Grande-Bretagne, c'est à dire la période entre 1926 et 1960 environ, ou l'avant-

Heysel, n'est qu'une période dans l'histoire du football britannique. C'est une forme de compromis qui s'est opérée entre tous les acteurs concernés par le football et qui s'est construit contre des débordements quelquefois plus graves qu'aujourd'hui: les incidents à l'occasion des matches dans la période précédant la Première guerre mondiale étaient en effet souvent sanglants, que ce soient des bagarres entre spectateurs ou entre spectateurs et joueurs ou arbitres (E. Dunning et *alii*, 1988). Mais notre époque n'est pas un simple retour en arrière: c'est une époque où se redéfinissent les compromis du football, ce qu'on appelle généralement les rapports entre football et société.

Tous ces rappels sont des précautions à prendre, les premières si on veut éviter les amalgames. Ils ne visent pas à nier le problème de la violence mais à montrer que le problème n'est pas seulement le fait d'un groupe identifiable, les *hooligans*, ou de la foule du football, mais un problème qui a des racines sociales et culturelles et un problème qui engage tous les acteurs du football, ceux qui créent les problèmes et ceux qui définissent la situation comme problématique (M. Spector, J. Kitsuse, 1987).

3. La passion du football

1. Emotions et connaissance

a. *une illusion réaliste.*

Le football est presque partout dans le monde le sport le plus populaire. La question est maintenant de comprendre comment il se trouve être l'objet d'une telle passion: que des millions d'individus se rendent dans les stades de football ou, encore plus nombreux, suivent régulièrement les résultats de leurs équipes favorites à la télévision ou dans la presse; que parfois les émotions soient si fortes et les affects engagés si importants qu'ils mettent en jeu la vie des supporters, qu'il soit comme le disait Bill Shankly, le manager du Liverpool FC, <<plus important que la vie et la mort >>. Jusqu'à maintenant, en attendant les effets possibles de la Coupe du Monde 1994, seuls les Etats-Unis échappent à cet engouement universel. Différentes approches ont cherché à éclairer cette passion planétaire et indirectement ou directement à comprendre la question de la violence.

La faible légitimité du sport, comme de toute la culture populaire, a, on l'a dit, entraîné un faible développement des recherches sur le football. En France, les analyses savantes n'ont pas une meilleure opinion du football et de ses supporters que les représentants de la Nouvelle Droite conservatrice britannique. En tant qu'approches qui se veulent scientifiques, ces théories

présentent plusieurs limites.

D'abord, elles reposent sur des observations erronées quand elles ne voient que l'homogénéité des foules des stades et, souvent par manque de connaissance interne du monde du football, refuse de voir la structuration diversifiée de ces foules. Globalement, elles ne recourent pas à des observations empiriques qui permettent de décrire la diversité des comportements et de leurs significations.

Dans leur volonté de démontrer la nocivité des sports populaires et des sports de compétition, elles oublient que si le football peut être un vecteur de propagande politique pour des régimes autoritaires (comme dans l'Italie fasciste ou les régimes communistes), il peut être aussi un lieu d'expression pour les minorités opprimées (les Basques et les Catalans sous Franco, les Algériens pendant la guerre d'indépendance contre la France ou les Argentins pendant la dictature militaire) ou de définition de communautés pendant la phase d'industrialisation.

Dans la lecture qu'elles font des drames du football, elles ne retiennent que la dimension de la violence, qui n'en est qu'un des aspects, ou le caractère grégaire des comportements, alors que ces drames sont aussi l'occasion de voir se déployer les formes de solidarité les plus fortes comme on l'a vu à Hillsborough ou Bastia, après les accidents (T. Walter, 1991).

On y refuse le caractère contradictoire ou ambigu de la réalité sociale où un même comportement peut être l'objet de différentes lectures selon les contextes dans lesquels il se produit. On a vu ce qu'on pouvait penser de la question de la polysémie du concept de violence. Mais le problème se pose aussi quand on réduit au seul racisme ou à la violence nue des comportements ou des moqueries qui prennent leur sens dans un univers, le football et, plus largement, le sport de compétition, où l'affrontement

avec autrui est la règle et l'engagement la condition du plaisir. Le supporter, comme le joueur, cherchant tous les moyens de remporter la victoire, peut être *fair play*, mais il peut aussi tricher, il peut aussi chercher à peser sur l'issue du match. C'est en cela que son comportement est incompréhensible à ceux pour qui la bonne manière d'assister à un spectacle est d'être silencieux et respectueux, ou qui ne veulent pas comprendre les enjeux du spectacle sportif.

Ces analyses sont souvent faites d'un point de vue élitiste. Dans l'ensemble, elles pèchent par leur caractère univoque dans la mesure où elles prennent les spectateurs pour des *idiots culturels*, c'est à dire pour des gens qui ne savent pas faire la différence entre ce qui est du domaine du ludique et ce qui est du domaine de la réalité sociale ou qui ne font qu'obéir aux sollicitations des médias ou de quelques meneurs.

Ensuite, elles ont tendance à raisonner sur les faits sociaux à partir de l'hypothèse d'une société parfaite, indemne de toute forme d'aliénation ou transparente à elle-même. Dans une perspective freudo-marxiste, qui est celle suivie par J.M Brohm (1982; 1990), le principal théoricien du sport en France jusqu'à une date récente, on risque souvent de ne pas voir le réel, parce qu'il n'est pas conforme à ce qu'il devrait être si le monde social n'était pas ce qu'il est. Or le football est justement un sport où on voit la vie comme elle est, avec ses contradictions et ses aléas. S'il n'y avait pas de nations, pas de sexes, pas de classes sociales, pas de concurrence et de compétition entre ces collectifs ou entre les individus et de façon générale pas d'incertitude essentielle quant à ce qu'est la vie en société, il n'y aurait pas de jeu, encore moins de sport de compétition et donc de passions chauvines ou de racisme ou tout simplement d'importance à suivre une équipe et à souffrir de ses déboires ou à être heureux de ses succès. Là est le sens des variations du supportérisme.

La question n'est donc pas de décrire les manifestations de l'aliénation, mais plutôt de voir en quoi le football constitue une forme de réponse ou de maîtrise de ce qui définit la situation de l'homme en société, des conflits qui s'y déroulent, de ses contradictions et de ses incertitudes. On pourra peut-être comprendre pourquoi à certains moments ou pour certains individus il demeure un rituel et pourquoi en d'autres temps et pour d'autres personnes il devient un lieu d'affrontements réels ou une tribune pour des idéologies racistes et xénophobes.

On s'appuiera donc ainsi sur des approches qui situent le football au coeur des valeurs constitutives des sociétés modernes et qui le voit comme une manière de résoudre et de représenter les tensions inhérentes aux sociétés démocratiques, une *illusion réaliste* (A.Ehrenberg, 1985).

b. *le sport et la civilisation des moeurs.*

Le football, comme l'ensemble des sports modernes (ceux qu'on dit traditionnels maintenant, c'est à dire tous les sports codifiés durant le XIXème siècle), est une gestion et une régulation des émotions et des pulsions individuelles, <<un usage réglé de la violence >> et plus globalement un des lieux où s'exprime la division qu'opère la société entre une violence inacceptable et une violence tolérée. Il s'inscrit dans le processus de civilisation des moeurs par lequel le contrôle des émotions suscitées par une expérience et des actes qui les expriment, est devenu partie intégrante de la personnalité des individus: on ne répondra pas à une atteinte à l'intégrité physique ou morale par une violence équivalente, non seulement de peur des sanctions morales et juridiques qu'on encourt, mais aussi parce que ce contrôle sur soi est devenu en partie automatique en

raison de la multiplicité des réseaux sociaux dans lesquels sont insérés les individus (N. Elias, E. Dunning, 1986).

Ainsi, dans son origine anglaise, le sport est par exemple un projet éducatif pour les jeunes membres des classes dirigeantes, une réorientation de leur violence "spontanée" et de leur indiscipline dans les collèges, vers des formes ludiques et organisées. En même temps, à travers une morale du *fair play*, on met ces dispositions sportives au service d'intérêts supérieurs, comme la construction de l'Empire ou la capacité à commander. De plus, en France comme en Angleterre, le sport est vu comme un moyen de fortifier les corps dans la perspective de guerres, contre les Boers pour l'Angleterre ou contre l'Allemagne pour la France (A. Ehrenberg, 1980).

Mais le projet pédagogique des *masters* des *public schools* repose sur un mouvement de développement des activités sportives depuis le XVIIIème siècle. Il s'inscrit dans une tendance multiséculaire à la régulation et à la monopolisation de la violence par l'Etat et dans un mouvement de pacification des relations politiques. Avant l'élaboration d'un projet éducatif, les sports modernes sont aussi en effet le résultat d'un processus de civilisation des formes anciennes d'activités ludiques, telle la *soule*. Ce jeu traditionnel qu'on considère comme un ancêtre du football et du rugby puisqu'il consistait à ramener un sac dans son propre village, opposait deux groupes, les représentants des deux villages, qui pouvaient user de tous les moyens pour remporter la victoire. Ces rencontres étaient souvent sanglantes parce qu'il n'existait aucune règle, sauf de remporter la victoire, et parce qu'elles étaient l'occasion de vider quelques vieilles querelles entre villages ou entre catégories telles que les hommes mariés et les célibataires. Dès le Moyen-Age, ces jeux sont l'objet d'interventions royales et ecclésiastiques qui veulent limiter les désordres sociaux et moraux provoqués par l'excitation des participants, où l'extrême violence des "joueurs"

s'accompagne d'une jubilation intense des spectateurs devant les membres brisés et les visages tuméfiés. Le sport moderne, s'il s'inspire des principes des jeux traditionnels, s'en distingue par la pacification du jeu à travers la codification des règles et l'organisation de compétitions régulières et la définition d'une morale du *fair play*. Le sport moderne est donc à l'origine un compromis entre des formes rurales de jeu, où s'imposent les valeurs de la force brute et de l'affrontement direct, les excès et la transgression des usages, et des formes urbaines et civilisées de divertissement, symbolisées par la codification des comportements dans les cours royales (l'étiquette, les jeux de cour, l'interdiction des duels) ou dans les moeurs bourgeoises (manières de table, pédagogie) (N. Elias, 1973).

Pour N. Elias, la naissance du sport en Angleterre doit être comprise en fonction du fait que la tendance à la monopolisation de la violence par l'Etat s'accompagne du développement d'une importance croissante du Parlement face au roi qui n'est pas le seul représentant de l'autorité légitime. Au cycle des conflits entre pouvoir royal et aristocratie et bourgeoisie, succède, à partir du XVIIIème siècle, une époque où la *gentry* et l'aristocratie doivent trouver en elles-mêmes les ressources d'un *self government*. La vie politique parlementaire, c'est à dire l'activité politique réglée, remplace les conflits directs entre factions au profit des négociations entre partis politiques et des discussions au Parlement.

Pourtant, la nécessité de démontrer son courage et sa force, valeurs qui demeurent constitutives de l'*ethos* aristocratique, suppose le développement d'activités de loisirs où dominant la compétition et l'affrontement, qui permettent de se mesurer, mais en bannissant le recours à la violence physique ou en codifiant l'exercice de la violence. De plus, le développement du sport peut aussi se comprendre comme le fruit d'une société où, à la différence de la France à la même époque, la fortune des

classes dominantes reposent sur la capacité à prendre des initiatives, à investir, à prendre des risques dans des opérations industrielles ou commerciales. Une société où la fortune dépend de son habileté personnelle est aussi une société de pari et d'entraînement au risque et à l'adversité (C. Pociello ed, 1983). A ceci s'ajoute que, dans une société où aucune classe ou aucun personnage ne détient la totalité de la légitimité, les classes dominantes se doivent de passer des compromis avec tous les groupes susceptibles de leur accorder un soutien politique et social. La révolution puritaine et l'affaiblissement de la monarchie ont diminué, en Angleterre, le contrôle exercé par l'Eglise et l'Etat sur la culture et les loisirs populaires. La vie des classes populaires rurales et urbaines, qu'on décrit sous le terme de la *ol'merry England*, est celle d'une agitation extrême du petit peuple, alimentée par le respect des rituels traditionnels, avec leurs fêtes et leurs excès, et la défense de ses droits face aux empiètements de l'Etat ou des autres communautés villageoises. Dans les villes et dans les campagnes, les représentants des classes supérieures, porteurs de la pacification des moeurs, se doivent pourtant de composer avec le peuple et se montrer permissifs face à ces débordements (E.P. Thompson, 1976). Le développement du sport est un moyen pour la *gentry* ou la bourgeoisie des petites villes d'asseoir son autorité, en impulsant elles-mêmes des fêtes et des compétitions (boxe, course) qui offrent aux concurrents des opportunités financières et qui permettent aux classes supérieures de mettre en scène leur hégémonie culturelle en organisant les plaisirs populaires.

Dans les sociétés modernes, le travail est la forme la plus achevée de contrôle des émotions et d'intériorisation de ces contrôles: le contrôle du temps, la répétition des mêmes gestes ou l'apprentissage technique des savoir-faire, la discipline de l'organisation et l'interdépendance entre les individus sont plus efficaces que les interdictions policières ou les

recommandations religieuses. Mais cette autodiscipline ne supprime pas le plaisir qu'il y a à la libre expression des émotions, elle déplace ses lieux de réalisation. Le sport traduit ce que N. Elias décrit comme un équilibre et une tension, dans les sociétés modernes, entre le contrôle des émotions imposé par la proscription, par l'Eglise, l'Etat ou l'organisation du travail, de l'expression des émotions, et la stimulation de celles-ci à travers les activités de loisir: le sport est un lieu où une forme de relâchement relatif du contrôle social peut s'opérer.

c. the quest for excitement.

Si l'on s'appuie sur la typologie proposé par R. Caillois (1985), on peut voir que le football, comme les autres sports collectifs, met en oeuvre pratiquement tous les aspects qui font du jeu une donnée permanente des sociétés humaines. La compétition (*agon*): pour le joueur, c'est l'affrontement avec l'adversaire mais aussi la maîtrise d'un geste et d'un objet, le ballon rond; pour le spectateur, c'est la participation symbolique à cet affrontement ou la compétition avec d'autres spectateurs. L'aléatoire (*alea*) qui fait l'intérêt du pari sur les résultats: la barre transversale qui renvoie le ballon, l'arbitre qui en avantageant une équipe change la face du match, l'état du terrain qui provoque des rebonds favorables ou défavorables, etc. La mise en scène ou le déguisement (*mimicry*), avec le déploiement des couleurs et des emblèmes des clubs, le maquillage et le travestissement. Mais aussi, surtout pour les spectateurs, le vertige (*ilinx*), quand on boit pour assister à un match et décupler le bonheur qu'il procure ou simplement pour le plaisir d'être perdu dans une foule. A cela on pourrait ajouter la sociabilité, le plaisir de se retrouver avec des amis avant

ou après le match pour discuter, mais aussi avec des inconnus pour partager une heure et demi de spectacle. Ou encore évoquer la capacité du football à mettre en marche l'imagination. Car le football fait voyager: rêves de gloire, voyages possibles là où se trouvent les plus grandes équipes. A travers toutes ces données, il est toujours un peu plus qu'un plaisir des sens, il est une lecture de la destinée humaine.

Mais si on reste accroché un moment aux propriétés formelles du jeu, on peut aussi trouver quelques raisons supplémentaires à l'expansion planétaire du football. Les codifications que sont l'organisation de compétitions régulières et les règles du jeu, contribuent, en effet, à cette expansion sans précédent. Grâce à elles, le football partage, avec les autres sports collectifs, l'unité de temps, de lieu et d'action qui garantissent les qualités dramatiques de l'évènement. Mais de plus, les règles du football en font un sport aisément lisible, plus que les autres. La seule difficulté, qui est aussi une source de discussions infinies, est en effet la règle du hors-jeu et son interprétation. La stabilité de ces règles (il y a eu peu de changements depuis les années de fondation) en garantit la transmission de génération en génération. De plus, le football est praticable par quiconque. Il ne suppose pas comme le rugby ou le basket des dispositions physiques spéciales, les petits n'y sont pas fortement pénalisés, et il fait appel à toutes les qualités physiques et morales des individus: la force (*<<l'arrière qui sait se faire respecter>>*), la grâce (faire un beau geste) ou le réflexe (pour le gardien de but), l'endurance (*<<être le poumon de l'équipe>>*) ou les qualités intellectuelles que sont la vision du jeu, pour les grands joueurs comme Pelé ou Cruyff, mais aussi la ruse ou la roublardise par laquelle on trompe joueurs adverses et arbitres (C. Pociello, 1983; C. Bromberger, 1987). La simplicité des objets pouvant matérialiser un terrain de football et du coup le faible coût d'investissement que celui-ci représente, du moins jusqu'à

l'époque actuelle où les stades urbains sont de plus en plus coûteux, ont permis l'équipement de toutes les unités territoriales mais rendent aussi possible d'improviser un <<terrain de foot>> dans une cours d'école ou dans un jardin public. Enfin, les dimensions des terrains sont telles qu'ils peuvent réunir des foules importantes et donc devenir intéressants comme lieux de rassemblement.

Les compétitions ordinaires se déroulent hors du temps contraint du travail et constituent donc un moment où les disciplines sociales sont mises à distance. Elles sont ainsi un spectacle populaire, un évènement qui rythme la vie quotidienne (les semaines mais aussi les saisons car les championnats reviennent à périodes régulières) et qui repose sur la séparation de la routine du travail et du plaisir de la mise en oeuvre de dispositions qui ne peuvent s'exprimer dans le cadre de la vie ordinaire, qu'on soit joueur amateur ou spectateur. Le stade est donc un lieu de foule, de bruit et d'excès, un lieu de plaisir, toutes formes du <<quest for excitement>>.

d. une lecture des valeurs modernes

Pour reprendre la définition de N.Elias, le football est une activité mimétique, c'est à dire qui ressemble à ce qui se passe <<en vrai>>. Le plaisir pris au football, c'est celui de provoquer des émotions qui mobilisent des valeurs humaines ou des tensions qui sont constitutives des sociétés (C. Bromberger, 1987):

<< Vous n'iriez pas voir Macbeth pour vous instruire sur l'histoire de l'Ecosse; vous y allez pour vous instruire de ce que ressent un homme du jour où il a gagné un royaume et perdu son âme >> nous dit Northrop Frye (cité par Clifford Geertz, 1983). Il en est de même pour le football. A travers

l'application et l'interprétation des règles, il s'agit de s'instruire sur ce qui règle les rapports entre les individus et entre les collectifs dans une société égalitaire en droit mais inégalitaire en fait (A. Ehrenberg, 1986 et 1991), de savoir comment on gagne et comment on perd, de s'interroger ce que sont les rapports entre l'universel et le particulier.

A travers ses règles, le football met en scène, en effet, les principes des sociétés industrielles dans lesquelles il est né. Le football, par son organisation (jeu d'équipe, tactiques de jeu), symbolise la division du travail (la spécialisation des joueurs et des postes) et la nécessité de la discipline collective et de la solidarité. Mais il met aussi en évidence, dans des sociétés qui croient à l'individu et à l'égalité, la part de l'initiative individuelle dans un projet collectif car l'issue d'un match peut dépendre du <<coup de génie>> de tel ou tel joueur. A travers le système de compétition s'exprime la manière dont, dans les sociétés modernes démocratiques, la reconnaissance de la valeur personnelle, est le résultat d'une compétition entre égaux. Le football résout ainsi à sa manière la tension, propre à ces sociétés, entre égalité de droit et inégalité de fait. Par exemple, avec ses classements, remis en cause chaque année, ou le principe de la relégation en division inférieure et de la promotion des meilleurs venant des divisions inférieures, il montre que rien n'est jamais acquis, qu'aucun statut n'est stable et que seul le mérite fonde la hiérarchie. En effet, dans les compétitions, tout le monde est supposé partir sur un pied d'égalité et chacun avoir sa chance. Certes, certains s'en sortent mieux car ils sont plus riches et possèdent les joueurs les plus talentueux, mais en même temps les hiérarchies les mieux établies peuvent être remises en cause: certaines compétitions par élimination directe comme les Coupes sont génératrices de surprises quand un petit club amateur de banlieue <<sort>> le favori. Mais le mérite ne suffit pas. Interviennent alors la chance ou la malchance (tir sur

le poteau), des dispositions morales supérieures (<<nous savons faire face>>), la débrouillardise (la main de Maradona ou de Vata). Le sort des individus est, aussi, précaire: tel joueur placé au sommet peut se retrouver sur le banc de touche parce qu'il a <<perdu son jeu>> ou qu'il a été victime du sort; mais, comme Pelé, il peut démontrer que:

<<nul ne peut être promu vedette de "futebol " par sa famille, par son compère ou par un décret présidentiel. Il faut encore faire ses preuves - expérience fort rare dans la société brésilienne où tout à sa place, et dans laquelle "celui qui est bien est né tout fait">> (R. Da Matta, 1982).

La rencontre de football et le fonctionnement général des compétitions ou la carrière des joueurs offrent des figures concrètes de ce qu'est faire face à l'adversité. En cela, ce sport met en balance la force respective du destin, de la chance et du mérite personnel dans la réussite (C. Bromberger, 1987) et dans l'interprétation du succès et de l'échec. Par tous ces éléments, il est une mise en scène des drames de la vie: comment comprendre et rendre justice du déroulement d'une vie, quelle est la part de la chance, du mérite, de la tricherie et la ruse, de l'héritage, toutes choses qui peuvent donc se lire à travers la destinée des joueurs d'une équipe ou d'une équipe en son entier.

C'est en cela qu'il faut reprendre l'argument développé par N. Elias des liens entre sportivisation et parlementarisation de l'Angleterre et de l'expansion du sport dans les sociétés issues de la Révolution industrielle et de la Révolution Française: le sport, et le sport de compétition en particulier, se développe dans des sociétés démocratiques, des sociétés où on exalte le mérite et la compétition entre égaux. Il s'étend à mesure que les valeurs démocratiques se répandent dans le monde et viennent contrebalancer les valeurs de la tradition: au Brésil, en Argentine ou en Afrique, c'est le seul espace où l'enfant du peuple peut échapper à son sort. La popularité d'un

sport comme le football réside ainsi dans sa capacité à incarner l'idéal des sociétés démocratiques selon lequel <<n'importe qui peut devenir quelque qu'un>> (A. Ehrenberg, 1991). En même temps, il fournit, notamment grâce au recours à l'argument de la chance (ou de la malchance) ou du destin, tel qu'il se lit dans l'histoire des clubs de football, une explication plausible de la vie réelle et en cela il s'inscrit dans les représentations populaires. Comme le dit C. Bromberger, il donne à voir un monde humainement pensable:

<<Dans des sociétés où chacun, individu ou collectivité, est appelé au succès, l'échec et l'infortune ne sont psychologiquement tolérables que si la malignité des autres, l'injustice ou le destin en portent la responsabilité. A un ordre irrécusable fondé sur le pur mérite, le football oppose le recours du soupçon et d'une incertitude essentielle. Qu'en serait-il d'une société ou d'un monde entièrement transparents où chacun aurait la certitude rationnelle d'occuper, à juste titre, son rang ?>> (1992)

Le football donne à voir et à penser l'incertitude et la mobilité des statuts individuels; on peut ainsi comprendre l'engouement des individus pour un sport qui leur parle de leur vie et les passions qu'il peut engendrer. Mais il est tout aussi fortement question de l'incertitude et de la mobilité des statuts collectifs. Le propre du football et des sports collectifs, c'est qu'il fait dépendre la destinée individuelle du succès d'un groupe, l'équipe, le club, le village, la ville ou la nation. Les règles du football s'inscrivent en effet dans le système des Etats-nations et dans le réseau des appartenances antérieures, identités villageoises ou urbaines, ou dans celles qui se construisent durant le XIXème siècle comme l'appartenance de classe. Certes, l'organisation de compétitions au niveau local ou international signifie qu'il existe des règles communes pour que des collectifs puissent se mesurer entre eux. Les organisations internationales du football (FIFA,

UEFA) participent à la pacification des relations entre ces collectifs: elles garantissent que ce sont bien des équipes sportives obéissant chacune aux règles du jeu qui se rencontrent, non des villages ou l'ensemble des communautés territoriales. Cela n'empêche pas que le football soit une variation sur le thème fondamental des antagonismes, la continuation de la guerre, par d'autres moyens, entre collectifs: en football, il y a des adversaires, des ennemis et des alliés. Bien sûr, la morale du *fair play* dit que ce n'est qu'un jeu; mais la morale populaire dit que ce qui est important, c'est la victoire de l'équipe, l'honneur du village ou du quartier, et l'Etat-nation peut ajouter que cette victoire révèle les qualités morales de la nation engagée dans la compétition.

Le football pose donc en permanence la question des appartenances, de ce qui définit les qualités des divers groupes qui composent une société nationale, mais aussi l'Europe ou le Monde. Sa popularité réside alors dans le fait qu'il pose le conflit comme forme normale de la vie sociale: il s'oppose à toutes les formes de neutralisation des relations entre groupes ou de croyance à la pacification définitive des sociétés. Car la victoire ne peut être l'objet d'un consensus ou d'un compromis: il n'y a qu'un vainqueur. Dans le monde du football, on ne croit pas que le monde soit infini et qu'il y en aura donc pour tout le monde: les biens et les honneurs sont comptés, le bonheur des uns fait nécessairement le malheur des autres (A. Portelli, 1990).

2. Les foules du football

Il est bien question de lutte entre des visions du monde symbolisées

par des clubs et leurs styles de jeu, affrontement sur le terrain mais aussi entre spectateurs puisqu'on voit l'équipe comme produit des qualités de la collectivité. Mais c'est une compétition réglée, fondée sur la distinction entre joueurs et spectateurs, sur des limites à ne pas dépasser, bref sur des règles du jeu à respecter.

Il y a un fonctionnement <<normal>> du football quand la partie est vraiment un spectacle, quand l'engagement des spectateurs est limité au soutien des siens. C'est ce qu'on appelle <<l'âge d'or>> en pensant aux années cinquante et soixante. Pas de scandales financiers, pas de *hooligans* ou de supporters *ultras* et pas de manifestations xénophobes dans les tribunes. Le monde paraît stable, le football aussi. Comptent alors les fiertés nationales, les fidélités locales, le bonheur ou malheur de voir se réaliser les vertus de la collectivité à laquelle on appartient ou le spectacle de sa destinée à travers l'ascension sociale des joueurs. Il peut même s'effacer devant d'autres loisirs, tournant autour de la vie familiale (voitures, achats du samedi), de pratiques culturelles comme la musique ou d'autres sports mieux à même de symboliser les formes de dissolution des appartenances collectives et la promotion des valeurs hédonistes et individualistes (tennis, ski). Mais quand il y a crise des modèles de société, de croissance ou d'intégration, le football offre alors un champ privilégié pour manifester les perplexités ou les refus des évolutions en cours.

La radicalisation des comportements ou la politisation apparaissent quand sont modifiées les conditions du rituel. Ce qu'on appelle <<crise>> (difficulté à entrer sur le marché du travail, constitution de ghettos, difficultés d'intégration, montée d'un sentiment d'insécurité juvénile dans les confrontations entre les bandes) et les problèmes propres aux différents pays (la fin du franquisme en Espagne, la chute des régimes communistes, la crise de l'Etat italien ou du modèle français d'intégration) ont modifié les

conditions, les formes, les contenus et les significations de la présence dans les stades, avec comme conséquence générale d'aviver les rivalités régionales et ethniques.

a. *masculinité* ...

Deux aspects majeurs du football doivent être mis en avant parce que, plus que les autres, ils sont au centre des problématiques sur la violence et le hooliganisme: le caractère essentiellement masculin de ce sport et son rôle dans la constitution de collectifs sociaux.

Le football est une routine masculine. Il y a peu de pratiquantes de ce sport, tout comme de spectatrices dans les stades: en Grande-Bretagne, les joueuses représentent 3 % des adultes s'adonnant au football. En France, les femmes représentent rarement plus de 10 % du public des stades; en Italie, on parle de 10 à 15 % (A. Roversi, 1990); en Grande-Bretagne, on évoque souvent des chiffres inférieurs à 10 %. Le football s'inscrit donc dans le partage entre domaine masculin et domaine féminin.

Dans tous les pays, aller à son premier match signe l'entrée dans le monde viril, tout comme les premières parties de football organisées dans les cours de récréation: à Marseille, à Paris ou au Havre, 90 % des hommes que j'ai interviewés avaient joué au football dans leur enfance. La pratique de ce sport, comme la fréquentation des cafés ou la présence dans la rue, et de façon plus générale toutes les formes de sociabilité dans l'espace public, font partie de l'éducation des jeunes hommes. Le football est une des figures dans lesquelles s'éprouve le statut masculin: on y apprend à se faire respecter (E. Archetti, 1989), on s'expose à la douleur et à l'effort, on se prête au défi, dans le jeu ou face à d'autres supporters. Mais c'est aussi

simplement qu'on y est <<entre soi>>, en dehors des femmes. C'est pourquoi, le répertoire de la disqualification des adversaires tourne autour de la féminité ou de l'enfance. En Argentine, on chante à l'adresse des supporters de l'équipe de San Lorenzo:

<< C'est la fameuse équipe de San Lorenzo / celle qui n'a pas de stade / celle qui descend / maintenant ils ont un supermarché / et ils doivent faire les courses le dimanche >> (E. Archetti, 1989),

parce que ce sont les femmes ou les enfants qui vont faire les courses le dimanche. De même, on lancera à un footballeur qui joue mal: <<Retourne jouer aux billes>>. Par opposition, les chants à la gloire des joueurs de l'équipe que l'on soutient insisteront sur la virilité de ceux-ci. A Bilbao, il y a quelques années, on chantait ainsi les louanges du gardien de but de l'Athletic de Bilbao: <<il a des c..., Irribar / il a des c... Irribar / comme Irribar, il n'y en a pas>> et on raille l'homosexualité des adversaires, joueurs et supporters. On notera que le registre de cette sexualisation dépréciative est remarquablement développé dans les pays sud-américains. En Grande-Bretagne ou en France, on se contente des classiques <<pédé>> ou <<enculé>>. De façon plus euphémisée, on oppose les styles des différents pays: <<en Angleterre, c'est sûr, on aime le jeu direct et le contact; d'accord, c'est un petit peu lassant. Mais au moins, les joueurs anglais ne passent pas leur temps par terre ou à faire du cinéma comme les Italiens ou les Français>>. Le footballeur, comme le futur ouvrier, doit démontrer les valeurs d'homme qui lui permettent de garder son honneur et sa réputation et lui évitent ainsi d'avoir à être violent (P. Willis, 1990).

Cette manifestation d'une culture virile s'inscrit, au XIX^{ème} siècle, dans une société qui passe alors de la civilisation rurale à la civilisation urbaine: des loisirs traditionnels qui permettaient de prouver sa virilité, on

passé au football, quelquefois au rugby, et de la place du village à la rue. Dans les milieux populaires, les jeunes garçons apprennent les règles de la culture de la rue, fréquentent, quand ils sont plus âgés, les pubs ou les cafés et les stades le samedi après-midi ou le dimanche, tandis que les petites filles font les courses et aident au ménage. Ils apprennent aussi à davantage compter sur leur force physique, sur la <<débrouille>> ou la solidarité du groupe que sur l'école pour réussir dans la vie et démontrent, à l'occasion des rencontres avec des groupes rivaux, leur virilité dans des bagarres ou dans des compétitions sportives. Dans les classes moyennes, si la rue n'est pas un lieu normal d'éducation et si la discipline des émotions est plus forte, la division des tâches entre les hommes et les femmes est aussi la règle, et l'honneur de la famille repose sur le succès social des garçons: le football offre quelques belles images de réussite sociale mais aussi, dans les compétitions, un exercice de <<décontrôle contrôlé des émotions>>. De ce point de vue, toutes les classes sociales peuvent voir dans le football une représentation de leur place dans la société et y puiser des leçons sur comment tenir cette place ou de gravir les échelons de la hiérarchie sociale. Cette éducation masculine traditionnelle rend compte de l'accueil fait au football et de la manière dont on peut le voir comme lieu d'expression des valeurs de la masculinité, un lieu où l'agressivité, la compétition et éventuellement la violence sont toujours possibles.

Il y a là les sources incontestables de la permanence potentielle des désordres du football. La question est qu'il faut expliquer la recrudescence contemporaine de ces derniers après leur effacement. Dans la deuxième moitié du XXème siècle, sans doute peut-on faire l'hypothèse d'un réajustement des rapports entre les sexes. Le travail féminin, le recentrage sur la vie familiale quand il y a amélioration du statut social et mobilité urbaine qui font qu'on échappe aux communautés d'origine, la montée du

féminisme ou en tout cas l'évolution vers une remise en cause des modèles masculins et féminins mettent à mal la division traditionnelle des rôles selon le sexe, notamment dans les classes moyennes. Cependant cette division est loin d'avoir disparu dans les classes populaires où elle est restée forte. Et donc, la question pourrait se poser aujourd'hui d'une reconquête d'espaces masculins en réponse aux développements d'espaces féminins. On signale par exemple, en Suède, en Allemagne, la renaissance de fraternités masculines; on évoque, aux Etats-Unis, l'existence de groupes d'hommes comme il existait des groupes de femmes dans les années soixante-dix. On note aussi le développement de comportements à risque chez nombre d'adolescents (excès de vitesse dans la conduite de moto, consommation d'alcool ou de drogues, etc.) et la renaissance des formes de délinquance en bandes auxquelles on n'était plus habitué depuis les années soixante dans des pays comme la France. On peut se demander si les raisons du développement de certaines formes de violence ou le simple regain d'intérêt pour des sports comme le football ne renvoient pas à une crise dans la définition de l'identité masculine. Si on considère que *<<le destin masculin est conçu comme perpétuellement inachevé, devant régulièrement se prouver et s'éprouver>>* (D. Fabre, 1987), par opposition à un destin féminin qui serait fait de tranches successives et irréversibles, on peut comprendre la logique du défi qui est en permanence à l'oeuvre dans nombres d'activités masculines, dont la participation aux matches de football, que ce défi soit symbolique ou réel. Peut être que la nouveauté de la dernière décennie réside dans une réactivation de cette logique du défi: dans un contexte de croissance économique, de stabilité de l'emploi et de prévisibilité plus grande des trajectoires sociales, la réaffirmation constante de la virilité est de moindre nécessité et les formes traditionnelles de virilité peuvent être mises en question. Mais là reconstitution d'une classe d'exclus dans les banlieues des grandes villes, le phénomène de la post-adolescence

qui fait qu'on peut à plus de trente ans n'être toujours pas inséré dans la société, le risque du chômage ou du déclin social, la mise en question des modèles de comportements et des héritages culturels qui oblige à se construire soi-même, tout cela peut redonner un sens à des pratiques qui sont fondées sur le point stable que serait la virilité.

b. ...et identités collectives

La création du football au XIXème siècle se produit à un moment où des pédagogues se posent justement des questions sur les vertus que doivent démontrer les futures élites et celles qu'on doit inculquer au peuple. Le football naît durant la révolution industrielle, c'est à dire à un moment pendant lequel se recomposent les collectifs; de la campagne à la ville et de la communauté à la société. Dans le projet pédagogique des *public schools*, il s'agit d'adapter et de former les classes dirigeantes aux nouvelles données de la compétition entre économies et entre Etats: former des élites. Ce projet est à l'origine de nombres de clubs issus de patronnages, de cercles regroupant des jeunes gens de la bonne société. A travers ces clubs sportifs, quel que soit le sport d'ailleurs, se créent des réseaux de sociabilité où les nouvelles élites politiques et industrielles mais aussi les élites locales se retrouvent autour d'une morale de la compétition et de l'esprit d'équipe.

Dans cette période qui va de 1870 (date des débuts du professionnalisme sportif et du succès populaire du football en Grande-Bretagne) aux années cinquante, ce sport va à la fois être approprié par la société industrielle dans laquelle il s'insère et contribuer à construire les collectifs de cette société: il célèbre des valeurs, il crée des formes de sociabilité, voire permet l'ascension sociale (pour les joueurs) ou l'accumulation de prestige pour les dirigeants et les mécènes.

Pour toutes les classes sociales, l'appropriation du football constitue un enjeu. Dans certains cas, les équipes sont des créations de l'Eglise; beaucoup sont à l'initiative du patronnat pour encadrer les loisirs populaires ou pour améliorer la santé physique des masses. C'est le cas des formations créées par des firmes comme *Peugeot* en France, *Bayer* en Allemagne ou *Fiat* en Italie. Mais en Allemagne ou en Autriche, elles sont aussi mises en place par les syndicats pour entretenir la solidarité de la classe ouvrière et magnifier sa culture. Les clubs se constituent aussi à partir de quartiers, de cafés ou de pubs et sont fondés par les propriétaires de ces établissements ou par le cercle de leurs clients. Ils servent ainsi à renforcer les liens de voisinage (T. Mason, 1980). Même si les clubs sont des créations patronales, ils servent aux ouvriers ou au petit peuple des villes à se retrouver à travers un loisir et à produire des identités locales ou sociales face à d'autres collectivités: les ouvriers s'opposent ainsi aux ruraux, les ouvriers-ruraux aux ouvriers-urbains, les villes ouvrières aux villes de petits commerçants ou de fonctionnaires, etc. Le football au <<village>> revient à marquer, dans une opposition sportive, les différences entre les différents villages ou à l'intérieur d'un même village entre les différentes composantes, entre les <<rouges >> et les <<blancs>>, par exemple, dans la France de la IIIème République, c'est à dire entre laïcs et habitants influencés par l'Eglise (J.M Faure, 1990).

Ainsi, la multiplicité des clubs dans les grandes villes anglaises, écossaises, espagnoles ou italiennes renvoient à la diversité des identités parmi les classes urbaines: être ouvriers catholiques et irlandais ou ouvriers protestants et écossais ou anglais autour des clubs de Glasgow (Celtic et Rangers) ou de Liverpool (Liverpool F.C et Everton), ouvriers d'origine rurale ou vieux citadins dans le cas des clubs de Milan (Milan A.C et Inter) ou de Turin (Juventus et Torino). A Manchester, on oppose un des clubs,

Manchester City, en tant que club de la ville, à l'autre, Manchester United, qu'on voit comme une équipe trop cosmopolite ou trop attirée par le côté *show business* du football.

Le football participe aussi à la création d'une identité nationale et manifeste la force de celle-ci. En Amérique latine, les querelles de style concernant le style de jeu mobilisent des représentations des <<caractères nationaux>>: vus par les Argentins, les Uruguayens sont tactiques, durs et tricheurs tandis que les Argentins sont généreux et artistes et les rencontres sont des comparaisons entre vertus nationales (E. Archetti, 1990). En Grande-Bretagne, les matches entre l'Ecosse et l'Angleterre sont des évènements très importants pour les Ecossais de <<souche>> mais ils sont boudés par les Ecossais catholiques, d'origine irlandaise, qui préfèrent soutenir l'équipe d'Irlande. En Catalogne ou au Pays basque, le club est un facteur d'identité nationalitaire face au centralisme castillan. A Barcelone, l'Espanol représente les immigrés andalous et castillans qui vivent à Barcelone et le Barça (le F.C Barcelone) est le club phare des autonomistes catalans. Par ailleurs, le recrutement des clubs traduit diverses définitions de l'identité nationale en privilégiant chacun des critères d'appartenance différents: par exemple, le sang dans le cas du Pays Basque, où un club comme l'Athletic de Bilbao ne recrute que des joueurs d'origine basque mais l'adhésion volontaire dans le cas de la Catalogne, où on aime engager des joueurs ou des entraîneurs étrangers (de même qu'un étranger peut devenir catalan s'il apprend la langue) (G. Colomé, 1989, 1990; J. Mingolarra, 1990). Il en est pareillement en Tchécoslovaquie, avec l'opposition entre clubs tchèques ou clubs slovaques ou dans l'ancienne Yougoslavie avec l'opposition entre le club croate de Zagreb et les clubs serbes de Belgrade.

On peut aussi comprendre que la passion pour le football est plus grande dans les sociétés comme des sociétés sud-américaines ou africaines

où il apparaît souvent, pour les plus pauvres, comme le seul domaine où des talents personnels peuvent être reconnus et où il participe à la création d'une entité nationale supérieure aux ethnies. Mais il est aussi populaire en Grande-Bretagne, dans une sociétés où la répartition des richesses et du pouvoir est fortement inégalitaire et où les classes sociales semblent mener, sauf à l'occasion des guerres, une vie séparée: le collectif de l'équipe y est le collectif de la classe sociale, d'une classe sociale qui n'est aucunement une notion abstraite mais le fruit de l'expérience quotidienne d'une vie commune dans un même quartier, quelquefois directement à l'ombre du stade de football, renouvelée de générations. Ou encore en Italie ou en Espagne. Ici également, il y a des raisons sociales à cette popularité: le football, surtout entre les années trente et soixante, est, en effet, une voie de promotion dans des pays qui sont faiblement industrialisés mais est aussi, en particulier en Italie, où la faiblesse du pouvoir central n'a pas remplacé la force des anciennes municipalités et l'influence des grandes familles dispensatrices de travail et de plaisir (A. Portelli, 1990), un moyen de cultiver et de réaffirmer les identités locales, le campanilisme et le régionalisme. En Espagne, il traduit bien évidemment la force des nationalités basque et catalane, refusant leur intégration à l'Etat espagnol ou marquant le refus du franquisme.

c. géographie et histoire imaginaire du football.

Le football aujourd'hui garde la trace des premières expériences sociales et des premières perceptions de la division du monde qu'il a permises. Rentrer dans un stade, c'est rentrer dans un monde masculin, dans un monde d'odeurs et de couleurs mais aussi dans une histoire. Certes, selon la classe sociale, on se raconte une histoire un peu différente mais la

moralité est souvent la même: l'équipe de football a à voir avec ce que nous sommes, nous autres habitants de Paris, de Liverpool, du Havre ou d'ailleurs. La Juventus de Turin, fondée par la famille Agnelli, propriétaire de *Fiat*, est à l'image d'une entreprise qui a pour devise: <<*une chose bien faite peut être encore mieux faite*>>. Le jeu et les joueurs doivent y être sérieux, simples et sobres (l'autre devise du club est <<*Simplicita, serietà, sobrieta*>>). Pas de scandale dans la gestion des affaires, un jeu qui n'est pas spectaculaire mais efficace qui garantit la victoire. Cette conception s'oppose à celle de Naples, ville pauvre, avec une équipe au palmarès plus erratique, un club en crise perpétuelle mais qui peut s'offrir Maradona et gagner le Championnat d'Italie. Les stratégies des clubs sont l'affaire des mécènes et des entrepreneurs mais à travers leur gestion et la façon dont ils exposent publiquement leurs valeurs, s'opposent aussi deux manières de se définir en tant que peuple: d'un côté, le peuple turinois se définit par la synthèse réussie des vertus paysannes d'économie et de roublardise (les supporters de la Juventus sont des ruraux qui sont venus travaillés <<*à la FIAT*>>) et des vertus urbaines et modernes de réussite dans la participation au monde industriel que symbolise le succès de *Fiat*, tandis que celui de Naples est un peuple qui vit d'illusions et de <<*coups*>> et qui fait de cette nécessité vertu (C. Bromberger, 1990). C'est un peu la même opposition qui existe en Angleterre entre Liverpool et les autres clubs anglais. Liverpool est une ville en crise depuis le XIX^{ème} siècle, dans la mesure où elle n'a jamais retenu aucune industrie: les prolétaires de Liverpool ne sont pas les ouvriers organisés des mines ou des grandes industries de transformation chez lesquels se recrute le public dominant des clubs dans les grandes villes industrielles. Ce sont, au mieux, des dockers mais plutôt souvent des ouvriers non-qualifiés, des gens faisant des petits travaux pour compléter leurs revenus, petits travaux quelquefois à la limite de la légalité. Liverpool se voit comme une ville en marge et comme une ville qui depuis des

décennies doit faire face à un destin contraire: l'absence d'implantations industrielles, le déclin du trafic transatlantique, le chômage, puis le Heysel, le conflit entre M.Thatcher et la municipalité, Hillsborough. Le football y constitue le seul signe de succès, avec les Beatles, la vraie réponse à l'adversité. Cette réponse se fait à travers un style de jeu en rupture avec celui pratiqué généralement en Angleterre, un jeu plus <<continental >>, c'est à dire inspiré de l'Europe: moins systématiquement axé sur la vitesse et la force, fait de petites passes et joué par des joueurs dotés d'une bonne technique individuelle. En ce sens, le jeu de l'équipe apparaît, aux yeux des spectateurs, ceux de Liverpool qui s'en réjouissent et les autres qui peuvent le décrire comme *non-english*, comme le même jeu de filou que celui que joue quotidiennement le peuple de Liverpool.

Les résultats sont alors à la mesure de la manière dont une collectivité voit son destin. Il y a des clubs qui ont toujours du succès, d'autres qui doivent faire face à des catastrophes (Torino, Manchester United dont les équipes périssent dans des accidents d'avion), d'autres qui doivent payer leurs moments de folie (quand les dirigeants dépensent trop d'argent pour obtenir des succès), certains qui sont mal aimés (les équipes parisiennes sont en général détestées partout en France), etc.

La ferveur des liens affectifs qui unissent un club et sa ville se traduit dans ce qu'on appelle la topophilie (J. Bales, 1991): le stade, les émotions qu'on y a ressenties, la place qu'on occupait, s'inscrivent dans les mémoires. Le stade est une partie du territoire d'une communauté, cette partie où le groupe célèbre régulièrement son existence, d'autant plus aimé que cette communauté se sent menacée par les évolutions économiques comme c'est le cas aujourd'hui en Grande-Bretagne. On se mobilise lorsqu'il est l'objet de mesures de modernisation ou menacé de destruction. Il fait ainsi l'objet d'une véritable sanctification: des supporters demandent que leurs cendres

soient répandues sur sa pelouse ou se partagent des morceaux de celle-ci avant que le stade ne soit détruit. On a bien vu cet attachement à l'occasion d'évènements tragiques comme ceux d'Hillsborough. Dès le lendemain de la catastrophe, les supporters des deux clubs de Liverpool et leurs familles sont venus au stade d'Anfield Road, le stade du FC Liverpool, déposer des gerbes de fleurs, des écharpes, des bougies, des souvenirs de football tandis que les mêmes scènes se déroulaient à Sheffield.

d. une représentations des identités sociales

La mise en mouvement de groupes et de foules ne doit pas pour autant faire penser que le football a une action uniforme sur les masses qui remplissent les stades. Car ce ne sont pas des masses qui vont au stade et regardent le drame qui se déroule devant leurs yeux mais des individus et des groupes sociaux qui lisent dans le match ou dans le destin de leur équipe leurs propres qualités ou leurs trajectoires sociales. Les propriétés décrites plus haut du football n'en font pas la propriété exclusive d'un groupe social: ses règles sont interprétées par les joueurs, par les entraîneurs et par les spectateurs. Dans la diversité des styles de jeu et des qualités mises en oeuvre, le football donne à tous les groupes de la société l'occasion de reconnaître les valeurs auxquelles ils croient. Il définit ainsi des imaginaires, c'est à dire des manières dont les membres d'une société aiment à se raconter et à se voir, symbolisés par des joueurs, par des styles de jeu. Il peut être un lieu consensuel, chacun des supporters voulant la victoire de son équipe, au delà des clivages sociaux ou idéologiques. Mais c'est un lieu conflictuel ou plus exactement lieu où s'emboîtent différents conflits: personne ne le voit de la même manière, même parmi les supporters d'une même équipe, et chaque match oppose des visions du monde différentes.

Les joueurs et leurs qualités sont la première cible de ces imaginaires. Dans les équipes, les joueurs bénéficient de cotes de popularité différentes: certains sont appréciés par tout le monde et d'autres détestés, certains sont aimés par certaines parties du public mais pas par d'autres. On a pu remarquer dans les analyses faites sur l'Olympique de Marseille ou la Juventus de Turin (C. Bromberger, 1987) que les spectateurs des classes populaires préféraient les joueurs <<*mouillant leurs maillots*>> plutôt que les <<*artistes*>> et les joueurs ayant franchi toutes les étapes de leur carrière au sein du club davantage que les vedettes achetées à prix fort, plus appréciées par un public de classes moyennes ou supérieures. Au Havre, les jeunes supporters réunis dans le *kop* aiment les jeunes joueurs issus du Centre de Formation et s'opposent systématiquement aux <<*anciens*>> qui ne jurent que par les joueurs <<*de leur temps*>>. Au Parc des Princes, le stade du Paris-Saint Germain, les immigrés africains ou portugais aiment spécialement les joueurs étrangers venant d'Afrique ou du Brésil. En Grande-Bretagne, on apprécie généralement ceux qu'on considère comme des gros travailleurs, les joueurs plus artistes étant souvent discutés et critiqués parce qu'ils ne font par leur part du travail collectif ou qu'ils font dans <<*la dentelle*>>. A Naples, on aimait Maradona parce qu'il venait des bidonvilles de Buenos Aires et qu'il était roublard, à l'image du peuple napolitain, qui aime voir dans la ruse sa manière d'affronter le destin et les puissants du monde.

Car à travers l'affection qu'on porte à tel ou tel joueur, c'est une image de la société telle qu'elle fonctionne ou telle qu'elle devrait fonctionner qu'on se donne. Les jeunes supporters soutiennent les jeunes parce qu'ils considèrent qu'il faut leur donner leur chance et voient volontiers l'équipe comme une bande. Les instituteurs aiment voir une équipe comme une classe où l'on aime ceux qui <<*font des progrès*>> et qui <<*écoutent les*

conseils>>. Les supporters d'origine étrangère parle des joueurs <<*qui ont su s'adapter*>> ou, au contraire, qui ne se sont jamais habitués. Les supporters intellectuels pourront privilégier les joueurs intelligents, c'est à dire ceux qui dans leurs interviews savent mettre à distance leur activité de joueur professionnel et expriment des opinions personnelles et critiques sur le football. Les chefs d'entreprise aiment voir l'équipe comme une entreprise composés de <<*gagneurs*>>.

e. le stade comme scène sociale.

Il y a aussi différentes manières d'assister au match. D'abord, il y a la différence entre ceux qui regardent le match à la télévision et ceux qui se rendent au stade, qui traduit un degré d'engagement différent. Ensuite, celle qui sépare ceux qui arborent les couleurs du club, soufflent dans des trompettes, participent à des mises en scène, chantent, sifflent et se tiennent debout pendant toute l'épreuve et ceux qui restent assis, font des commentaires techniques et restent relativement impassibles devant le déroulement du match, c'est à dire une opposition entre des <<*groupes en fusion*>> et des séries d'individus assistant les uns à côté des autres à une rencontre sportive. Ces différences de manifestation sont aussi des différences marquées dans l'espace des stades. On peut dire ainsi que le match de football est <<*une théâtralisation expressive des rapports sociaux*>> (C. Bromberger, 1987).

On ne dispose pour aucun pays des résultats d'enquêtes statistiques globales sur le public des stades mais plutôt de données recueillies lors de multiples sondages ou de petites enquêtes quantitatives, faites à l'occasion

d'enquête de nature ethnographique. Pour autant que ces enquêtes soient fiables, on peut dire qu'en France toutes les couches sociales sont représentées et que le stade d'une ville est le reflet presque fidèle de sa composition sociologique: une ville ouvrière a un public majoritairement ouvrier mais les classes moyennes ou supérieures ne sont jamais totalement absentes; à Paris, ville et région à dominante tertiaire, la proportion de classes moyennes et supérieures est plus importante, mais globalement il y a plus souvent une sur-représentation des classes populaires (ouvriers et employés) (C. Bromberger, 1987; J.M Faure, 1990). De même, en Grande-Bretagne, pour les historiens et les sociologues le public des stades appartient très majoritairement à la classe des ouvriers qualifiés et à la *lower middle class* (65 %) et dans une moindre mesure à la classe ouvrière la moins qualifiée (24 %) (Un.of Leicester, 1988). En Italie, selon certains sondages, le public serait composé de membres des classes moyennes (51,8%) et des classes populaires (33,7 %) (A. Roversi, 1990). En général, et à l'exception de l'Espagne, mais sans qu'on puisse se fonder sur des données certaines, le public du stade est plus jeune que la moyenne de la ville.

Mais la géographie des stades de football matérialise la diversité sociale de la ville. Dans tous les stades, on voit les spectateurs se répartir selon leur âge et leur statut social dans les diverses tribunes, par fidélité à un sport qui leur a fait connaître les premières formes de vie collective mais aussi à un sport qui renvoie aux attaches sociales ou familiales, aux formes de sociabilité et de destin social.

A Paris, dans et autour de la tribune présidentielle, se regroupent ceux qui représentent la plus haute réussite sociale ou qui sont proches des dirigeants du club: hommes politiques, membres du *show business* et des médias, membres des classes supérieures avec les loges réservées pour les

grandes entreprises, des sponsors et leurs clients. En face, dans les tribunes centrales, on trouve des chefs d'entreprise, des commerçants et des artisans. De chaque côté, à fur et à mesure que l'on va vers les *virages*, le public devient plus populaire: on retrouve alors, par exemple, les immigrés espagnols et portugais. Les *virages* quant à eux sont nettement plus jeunes: d'un côté, à Auteuil, les jeunes côtoient le public le plus populaire, avec une forte proportion d'Antillais, d'Africains et de Maghrébins. De l'autre côté, à Boulogne, le virage qu'on appelle le *kop* est composé essentiellement de jeunes âgés d'entre 16 et 30 ans, mais les immigrés en sont absents.

A Marseille, à cette répartition par classes sociales et âges, on peut ajouter une distribution par quartiers. Le *virage Nord* est occupé par des supporters jeunes issus des quartiers Nord, les plus populaires de la ville, tandis que le *virage Sud* est occupé par une population plus âgée, plus <<col blanc>> que <<col bleu>> et originaire des quartiers Sud et de la banlieue de Marseille. Au Havre, la tribune présidentielle est, comme partout ailleurs, celle des autorités locales, mais en face se regroupent les plus anciens supporters, originaires de la vieille ville du Havre, ce qu'on appelle *la ville basse*, tandis que dans les *virages* se retrouvent les jeunes et des spectateurs plutôt originaires des quartiers neufs de la ville, *la ville haute*. Partout on peut aussi repérer des petites unités spatiales qui correspondent à des groupes qui se distinguent par la profession: le coin des dockers à Marseille ou au Havre; les employés de la sous-préfecture; les commerçants du Sentier au Parc des Princes; les habitués de tel café du Havre ou de Lens, les *skinheads*, etc. Ces emplacements dans les tribunes dessinent autant d'étapes d'une carrière de supporter. Quand on vient pour la première fois avec son père, on s'installe avec lui. Par la suite, on rejoindra un des *virages* par lequel on arrive directement si on vient au stade avec des copains du quartier ou du collègue. Puis plus tard, selon sa

trajectoire sociale, on gagnera telle ou telle partie des tribunes et on deviendra peut être abonné ou on ne remettra plus les pieds au stade avant d'avoir eu plusieurs enfants et d'avoir une situation bien établie.

Ces grandes lignes qui ressortent d'une rapide description de quelques stades français se retrouvent dans tous les pays, avec notamment l'opposition fondamentale entre *virages* et *tribunes* qui est l'opposition entre <<jeunes>> et <<vieux>> mais surtout entre supporters et spectateurs.

f. *spectateurs et supporters.*

La distinction entre spectateurs et supporters oppose ceux qui se voient comme les authentiques soutiens d'une équipe et qui organisent ce soutien et ceux qui se contentent d'assister passivement aux matches de celle-ci.

Pour les grands matches, le stade est plein. Mais pour les matches ordinaires, sans grand enjeu, souvent les tribunes sont vides tandis que les *virages* sont pratiquement pleins. C'est dans les *virages* que se regroupent les supporters (en Angleterre et en France), les *kutten fans* (en Allemagne), les *siders* (en Belgique), les *tifosi* (en Italie) et les *ultras* (en Italie, en Espagne et en France). Ainsi, c'est des *virages* que partent les chants ou les feux d'artifice, c'est là qu'on déploie les grandes banderoles qui font quelquefois, comme en Italie, près de cent mètres de long ou, toujours en Italie, à Florence par exemple, qu'on dessine avec des morceaux de papier, brandis par les participants, les monuments de la ville ou les armes du club. En Angleterre, c'est la partie du stade qui se remplit au dernier moment tandis qu'en France et en Italie, elle est occupée plusieurs heures avant le

début du match, pour organiser le spectacle. Le supporter est donc celui qui met l'ambiance, qui investit du temps et de l'argent dans le soutien au club et qui est fidèle, d'une fidélité qui ne dépend pas des résultats de l'équipe. Il reproche aux autres, ceux qu'on appelle avec mépris les spectateurs, d'être froids et versatiles, ne pas être assez engagés derrière leur équipe ou de ne pas savoir pourquoi ils la soutiennent. A l'inverse, pour les <<spectateurs>> et pour les dirigeants des clubs ou les policiers, les <<supporters>> sont souvent les <<soi-disant supporters>>, dans la mesure où ils sont soupçonnés de n'être composés que de *hooligans* ou de déconsidérer le football et le club par leurs excès, surtout quand de ces *virages* partent des slogans racistes ou s'organisent des agressions contre d'autres supporters.

Cette coupure entre spectateurs et supporters est assez récente. Auparavant, il existait bien, notamment en Grande-Bretagne, des associations officielles de supporters, reconnues par le club, qui à l'origine avaient été créées pour lever des fonds destinés à aider le club pour acheter des joueurs ou en garder (R. Taylor, 1992). En France de la même manière, il existe une fédération nationale des supporters et diverses associations dans les grands clubs. Ils rassemblent des spectateurs honorables, respectueux des autorités du club et des règles du football. Leurs membres sont rarement regroupés pendant le match, auquel ils ne participent pas de manière spécifique. La coupure entre des supporters militants et les autres membres du public s'institue dans les années soixante, d'abord en Grande-Bretagne puis gagne l'ensemble de l'Europe dans les années soixante-dix et quatre-vingt. C'est dans ces années que se mettent en place les formes spectaculaires actuelles du supportérisme, avec une intensification durant les années soixante-dix des contacts, amicaux ou hostiles, entre supporters des différentes équipes européennes. Progressivement, le supportérisme

s'autonomise par rapport au déroulement des compétitions sportives: il s'autonomise parce qu'il se donne des moyens d'organisation qui lui sont propres et parce qu'une compétition s'instaure entre supporters, compétition parallèle à la compétition sportive.

Il existe deux modèles de supportérisme: le modèle britannique et le modèle italien. Dans le premier modèle, les supporters revêtent les insignes de leurs clubs, essentiellement des écharpes ou des bonnets. Ils poussent leur équipe en criant <<*Attack, attack*>> ou en entonnant le chant emblématique du club comme <<*You never walk alone*>> des supporters du Liverpool FC, chanson reprise d'un succès *pop* des années soixante.

Le modèle italien est un modèle plus organisé et plus spectaculaire: chaque club de football compte plusieurs centaines d'associations de supporters. Des grands clubs comme la Juventus de Turin ou le Milan AC en ont plus de mille. Généralement, les associations recrutent sur une base locale, la ville et sa région, mais les grands clubs recrutent sur une base internationale. A l'occasion des très grands matches par exemple, les supporters de la Juventus habitant en Belgique organiseront des voyages pour venir soutenir leur équipe. En Espagne ou en France, il en est de même pour des clubs comme le FC Barcelone, le Real de Madrid ou l'Athletic de Bilbao et l'Olympique de Marseille ou Saint-Etienne. Ces réseaux nationaux et internationaux reposent sur les mouvements migratoires (les provinciaux à Paris, les immigrés italiens dans le Nord de l'Europe) mais aussi sur l'attraction exercée par un club mythique auprès des amateurs de football. Car à l'image du supportérisme défini comme attachement au club de sa localité, on peut adjoindre celle du supportérisme fondé sur l'attachement aux valeurs symbolisées par une équipe. En France, on peut aimer le football anglais parce qu'il évoque une sociabilité qu'on ne connaît pas; en Angleterre, on peut aimer le football italien parce qu'il a

plus de style; à Londres on peut aimer Manchester parce qu'il gagne des compétitions, etc.

Comparé aux autres pays, et tout spécialement à la France, l'Italie offre l'exemple le plus achevé d'une culture du supportérisme. Les différents clubs de *tifosi* se réunissent entre les matches pour préparer des mots d'ordre, choisir une chorégraphie mais aussi pour se coordonner entre eux. Ainsi, à Naples, chaque semaine, les différentes associations sont convoquées pour définir la place occupée dans le stade par chacune. Comme on l'a vu plus haut, le recrutement des associations peut se faire sur la base de l'appartenance à un même quartier ou village ou à une même entreprise. Mais souvent, ce qui prime c'est la réputation d'une association: à Milan, les *Brigate Rossonere* (les Brigades Rouge et Noir, les couleurs du club) ou la *Fossa dei Leoni* recrutent des membres parce qu'elles sont les mieux organisées et qu'elles produisent une ambiance plus excitante que d'autres. Une autre différence notable entre la culture du supportérisme en Italie et en France réside dans la capacité de créer des formes sociales. Ainsi, en Italie, certains clubs de supporters deviennent des cafés où on peut aussi jouer à des jeux électroniques ou trouver des soutiens sociaux en cas de besoin, tandis qu'en France les associations trouvent refuge dans des cafés.

Avec des degrés divers selon les pays, s'est ainsi développé un marché du supportérisme. Il y a bien sûr la presse spécialisée avec ses hebdomadaires et ses mensuels. Mais aussi maintenant chaque grand club de football possède sa <<boutique du supporter >> où il vend badges, maillots, écharpes, gadgets divers. De plus, les associations de supporters elles-mêmes peuvent créer leur propre ligne de produits (leur badge, leur propre écharpe), proposer des services comme l'organisation des déplacements, commercialiser leurs exploits en vendant des cassettes vidéos ou des fanzines, ces petits bulletins ronéotés produits par des groupes de

fans. Les associations de supporters sont ainsi en concurrence entre elles pour recruter de nouveaux membres ou proposer de nouveaux produits.

Les supporters s'opposent donc aux <<spectateurs>>. Ils s'opposent aussi aux dirigeants du club dans la mesure où ils voient ceux-ci comme des obstacles à leur participation à la vie du club ou comme porteurs de projets qui les excluent. Par exemple, quand le prix des places est augmenté, quand un joueur aimé du public est transféré, quand l'équipe perd à cause de mauvais choix dans le recrutement, quand le club change les couleurs des maillots pour satisfaire aux desideratas des sponsors du club, etc. Cette opposition peut aller jusqu'à la grève: en Italie, les associations de supporters de Florence appellent l'ensemble du public à ne plus se rendre au stade pour protester contre le transfert du meilleur joueur ou encore, comme en Angleterre, appellent à des manifestations, comme l'occupation du terrain avant le match, pour protester contre la nouvelle gestion du club qui augmente le prix des places. Mais elles sont aussi opposées aux autres associations de supporters du club car il s'agit de faire valoir la conception la plus juste de ce qu'est le soutien à une équipe et la signification de ce soutien. Il peut s'agir de conceptions différentes du club: les supporters sont-ils subordonnés aux intérêts du club ou doivent-ils agir sur les destinées de celui-ci parce qu'ils en font partie ? Il peut aussi s'agir de différentes conceptions politiques: le football est-il ou non une tribune pour exprimer des opinions politiques et lesquelles ? Ainsi, un peu partout s'opposent des associations classées plutôt à gauche ou plutôt à droite. On se demande aussi comment se situer par rapport à la violence qui se développe dans les tribunes et dans les alentours du stade ? Là encore, il faut rompre avec l'image de l'homogénéité des foules quand bien même on les réduirait aux seuls supporters *ultras*, et voir qu'il y a des débats et que parmi les *ultras* existent plusieurs conceptions du football, donc du monde.

Pourtant, au delà des sensibilités et des stratégies, les supporters *ultras* sont bien engagés dans une guerre. Leur langage redouble celui des journalistes sportifs ou des entraîneurs qui parlent de stratégies, d'opérations commando, de conquête et de duels, etc. L'organisation et les dénominations des associations empruntent, comme on l'a déjà dit, au langage de la mobilisation politique ou militaire. Les emblèmes des clubs de supporters sont souvent des têtes de mort, des armes sur le modèle des symboles des groupes de guérilla révolutionnaire quand ce ne sont pas les symboles fascistes. Comme tous les groupes en guerre, les supporters d'une équipe divisent le monde entre ennemis et amis: les alliances reposent sur le principe que les *<<ennemis de mes ennemis sont des amis et les amis de mes ennemis sont mes ennemis>>*. Ainsi, dans certains matches, les drapeaux des deux équipes sont mêlés parce que c'est une rencontre entre alliés. Quand on rencontre les rivaux de toujours, le Milan AC contre l'Inter de Milan, la Juventus de Turin contre le Torino, etc., les supporters des équipes arborent les couleurs de leurs clubs et celles des *<<amis>>* qui sont donc les *<<ennemis>>* des autres. Que fait-on à l'ennemi ? On fait tout pour *<<mettre la pression >>* sur son équipe de football. On siffle, on hurle, on se moque, on essaie de casser le moral des joueurs de celle-ci et on met en oeuvre des rituels propitiatoires (mettre la tenue de supporter qu'on portait la dernière fois *<<qu'on les a battus>>*) ou public (faire les cornes pour porter malchance aux joueurs adverses). On accueille les visiteurs par des banderoles moqueuses: *<<PSG (Paris Saint-Germain)=Petits Soutiens-Gorges>>*, *<<Bienvenue en Italie>>* (contre les supporters napolitains), *<<Si la Ciccolina (actrice du cinéma pornographique italien) est vierge, alors la Juve est magique>>*, etc. Le supportérisme est engagé dans un défi symbolique, la déconsidération de l'autre et l'organisation d'une mise en scène qui surpasse celle des adversaires. Voici les formes nouvelles et

extrêmes de soutien apparues dans les années soixante-dix et quatre-vingt, celles qui définissent le supportérisme *ultra*.

Mais elles s'accompagnent d'autres formes de compétition et d'autres manifestations, celles qui caractérisent l'action des *hooligans*. Si le sort est contraire, on peut envahir le terrain pour faire annuler le résultat, cas fréquents en Grande-Bretagne dans les années soixante-dix, ou casser les sièges, les installations des tribunes ou les trains dans lesquels on circule, lancer des objets (pièces de monnaie aiguisées, pierres) sur le terrain ou sur les supporters adverses. On peut aussi chercher à s'emparer des emblèmes de l'adversaire (s'emparer des écharpes ou des drapeaux), attaquer les cars des supporters visiteurs, agresser ceux qui arborent les couleurs des ennemis, chercher à s'emparer de leurs territoires. La compétition symbolique s'accompagne alors de l'usage de la violence physique.

Mais il y a plus encore, car on peut aussi lancer des bananes aux joueurs africains de l'équipe adverse et imiter le cri du singe dès que l'un d'eux touche le ballon ou se lancer à la poursuite de passants maghrébins ou noirs après le match. Car ces dernières années, on a vu, partout en Europe, s'implanter des groupes d'extrême-droite dans les tribunes, avec l'exhibition de symboles tels que les drapeaux à croix celtique ou à croix gammée et se développer des actions de caractère xénophobe à l'occasion des matches. Il s'agit, pour une part, de tentatives d'infiltration des groupes de supporters par des organisations néo-nazies ou fascistes qui cherchent à la fois à recruter de nouveaux membres et à utiliser des lieux hautement médiatisés pour manifester leur présence, mais aussi de la montée en Europe occidentale d'une vague populiste et xénophobe qui se traduit directement dans les tribunes des stades.

g. *l'extrême-droite s'invite.*

Les exemples britanniques et français serviront à analyser plus complètement les raisons de cette transformation du supportérisme *ultra* en supportérisme violent. On s'interrogera ici sur la place qu'il faut faire à l'extrême-droite dans les activités des *hooligans* et des supporters *ultra*. Peut-on considérer que qui soutient de manière passionnée son équipe devient nécessairement un *hooligan* ou un militant raciste ? Ou, là encore, doit-on plutôt penser qu'il n'y a pas une seule logique des supporters *ultras* mais plusieurs ? Certains des exemples cités ici relèvent d'une analyse classique des valeurs à l'oeuvre parmi les jeunes mâles des classes populaires: affirmation de la virilité, défense du territoire, légitimité de la vengeance, etc. et n'ont pas besoin de faire intervenir une politisation pour être comprises car elles relèvent d'une logique de concurrence interne au monde des supporters. D'autres, par contre, peuvent faire penser que la violence des supporters, qu'elle soit verbale ou symbolique, est directement produite par les conflits existant dans la société et par les idéologies qui y circulent.

En Grande-Bretagne, il semble que des membres d'organisations d'extrême droite aient été à l'origine de nombre d'incidents entre supporters entre 1985 et 1988 (J. Williams, 1991). Au Heysel, on a évoqué la participation active, dans les incidents qui ont causé la mort des supporters italiens, de supporters du club de Chelsea connus pour leurs sympathies pour des mouvements fascistes. Le journal du *National Front*, *The Flag*, faisait campagne depuis 1976, pour des équipes anglaises, nationales ou de clubs, blanches, << *there's no black in Union Jack* >> et des supporters racistes ont manifesté à plusieurs reprises contre les joueurs noirs des

équipes nationales. Cette stratégie du *National Front*, ou d'autres groupes d'extrême droite, intervient dans les années quatre-vingt quand il apparaît que la victoire de Margaret Thatcher lui a ôté toute chance d'une victoire politique en Grande-Bretagne. Il cherche alors à développer une stratégie de recrutement auprès de ceux qui paraissent ses soutiens potentiels, les jeunes ouvriers victimes du chômage ou ceux qui craignent pour leur situation, en développant des thèmes xénophobes. Cette situation a ses équivalents partout en Europe: en Allemagne, en Italie, en Belgique, en France ou en Espagne. On a pu ainsi soutenir pendant quelques temps qu'existait une véritable internationale *hooligan*, noyauté par des groupes nazis (C. Van Limbergen, 1988). Mais il s'agit là d'hypothèses très difficiles à vérifier, même s'il y a bien la renaissance en Europe de mouvements fascistes et racistes, en relation avec le développement de la dépression économique et avec la crise des idéologies, du communisme au libéralisme en passant par toutes les formes de progressisme, qui avaient nourri les représentations de la vie en société pendant plusieurs décennies, ne fait pas de doute.

Cette implantation de l'extrême droite étant reconnue, peut-on pour autant interpréter cette guerre entre supporters comme une guerre effective entre Milanais et Napolitains, ou entre Blancs et Noirs par exemple, et comme le signe du succès des mots d'ordre des groupuscules extrémistes ? Doit-on penser que toutes les manifestations des supporters doivent être analysées comme étant des applications de principes politiques extérieurs au sport, et comme exprimant une volonté de destruction de l'Autre ? Ou doit-on plutôt penser que ces injures et ces coups relèvent uniquement des lois internes de la compétition sportive et de la compétition entre supporters ? Ce qui se passe dans un stade, chez les supporters, résulte de la tension entre deux logiques et de la combinaison de celles-ci et donc finalement d'un compromis qui s'opère entre supporters. Ainsi, les Napolitains sont

considérés comme des <<*Africains*>> parce que beaucoup des habitants du Nord de l'Italie pensent que leurs compatriotes du Sud sont des parasites et appartiennent au Tiers-Monde et non à un pays moderne. Faisant en cela l'écho aux thèmes récents des Ligues nordistes ainsi qu'à l'opposition historique entre le Nord et le Sud de l'Italie. Mais dans ce cas précis, l'explication par le militantisme fasciste n'est pas vraiment nécessaire et l'hypothèse d'un complot ou d'une machination n'est pas très opérante. Elle serait même contradictoire, puisqu'il y a une opposition politique entre le militant des Ligues qui luttent pour la séparation de l'Italie du Nord d'avec celle du Sud et les militant du MSI, le parti d'extrême droite italien, qui refusent cette séparation au nom de l'unité de la nation italienne. De plus, quand le Cameroun joue contre l'Argentine, les mêmes spectateurs milanais sont pour le Cameroun parce que dans l'équipe argentine joue Diego Maradona qui défendait les couleurs de Naples, ennemi cette année-là des Milanais dans le championnat italien. La couleur de la peau est alors secondaire par rapport à la rivalité de deux clubs ou de deux villes, comme le sont les différences politiques dans certains groupes *ultra* où peuvent cohabiter des gens appartenant à diverses tendances. De même, en France, certains membres du *kop* du Paris Saint-Germain conspuent les joueurs noirs des équipes adverses, mais en même temps, parmi les joueurs favoris du *kop*, figurent Simba, un joueur africain, Kambouaré qui est néo-calédonien, Valdo, brésilien, et, aujourd'hui, Weah, africain, et Lama, guyanais.

En fait, le sens du territoire et l'esprit de clocher des supporters des équipes a visiblement empêché les groupes d'extrême-droite de s'implanter durablement dans les tribunes: ce qui prime, c'est le club, représentant une communauté, quelle que soit la composition de l'équipe, non l'application d'un principe général de refus des étrangers. Par exemple en Allemagne, à

Hambourg précisément, les *kutten fans* sont divisés entre ceux qui soutiennent indistinctement tous les joueurs de l'équipe et ceux qui voudraient que l'équipe soit uniquement composée de <<vrais Allemands>> et qui injurient les joueurs polonais qui défendent leurs couleurs.

Ainsi les manifestations qui relèvent du racisme doivent être relativisées. Celui-ci est certes au centre des valeurs et des projets qui s'élaborent lorsque naît le football au XIXème siècle. Ce sport, comme pratique ou comme spectacle, entre ainsi en résonance avec l'*ethos* des groupes, classes sociales ou collectivités nationales, qui se consolident pendant ce XIXème siècle. De ce point de vue, le football épouse les tensions qui naissent du contact entre des collectivités et permet d'exprimer les différentes croyances quant aux relations qui s'établissent entre les groupes, entre <<eux>> et <<nous>>.

Pour certains, les injures racistes et toutes les formes de disqualification expriment crûment la haine de l'autre, qu'elles énoncent d'autant plus fort dans les tribunes des stades de football qu'il leur est impossible de le faire ailleurs. Il y aurait là une stratégie politique explicite ou la réponse à une frustration. On dira alors que le football est le miroir de la société, un miroir grossissant souvent. Mais on peut aussi penser que la disqualification des autres fait partie d'un jeu dans lequel on voit le conflit et la hiérarchie comme formes majeures des relations entre les groupes. <<On>> sait que dans la société humaine la cohabitation avec <<l'autre>>, qu'il soit de l'autre sexe, d'une autre race, d'un autre village, n'est jamais évidente, que sa différence est irréductible et que les rapports avec lui seront conflictuels, en tout cas qu'il ne serait être question d'une neutralisation des rapports avec autrui: c'est un des sens de l'amour pour les sports collectifs de compétition. C'est pourquoi on peut dire que football est un sport <<où il

est question de guerre, de vie, de mort, de sexe>> (C. Bromberger, 1987). Mais, en tant que métaphore de l'action collective, le football pose aussi la question de savoir comment les <<nouveaux>> ou les <<autres>>, ici les joueurs venant d'Afrique ou du Maghreb, peuvent s'intégrer dans un collectif préexistant. Si cet étranger est avec les <<autres>>, qu'il soit Noir ou Blanc, c'est un ennemi et ne vaut pas plus qu'eux; s'il est avec <<nous>>, s'il apporte quelque chose de plus à la collectivité, il est des nôtres et il est alors porteur des mêmes qualités. L'attitude des spectateurs vis à vis des joueurs étrangers traduit ainsi la diversité des logiques que l'on peut repérer lorsqu'on analyse les conditions de l'intégration des immigrants dans les sociétés européennes.

Le racisme contemporain est largement un effet de la désorganisation des sociétés industrielles européennes: il est la réponse de ceux qui veulent se protéger des risques de dégradation de leur statut et de ceux qui, ayant été marginalisés, trouvent dans la différence ethnique à la fois une cause de leur malheur et la distance nécessaire au maintien d'une identité (M. Wieworka, 1992). Il est un effet du sentiment de perte de contrôle sur ses propres conditions d'existence et d'éloignement des pouvoirs par rapport aux problèmes concrets de l'existence quotidienne: le thème de l'envahissement si fréquent dans les justifications d'une attitude xénophobe s'enracine bien là. De même, le sentiment de l'injustice que serait l'absence de réciprocité entre autochtones et immigrants: ceux-ci prennent (le travail, les allocations familiales ou les femmes), mais ne donnent pas (V. Borgogno, 1990). Ce sentiment d'injustice peut déboucher sur une volonté d'exclusion des groupes considérés comme envahisseurs. Il peut aussi déboucher sur la demande de se voir attribuer une place plus juste dans le travail ou dans la ville. A sa manière, le football, et le sport en général, peut offrir une solution imaginaire au sentiment d'envahissement ou de perte de statut.

Pour les racistes convaincus, la présence d'étrangers dans les équipes est bien sûr une preuve supplémentaire de la décadence du pays. Pour d'autres, qui souffrent aussi de la dégradation de leur existence, l'équipe de football offre une manière de compromis entre le refus des autres et leur acceptation: dans une équipe chacun a sa place, selon son mérite et selon l'apport à un bien commun.

Ainsi de même que le football est un compromis entre les formes violentes des jeux traditionnels et les formes civilisées de l'existence sociale moderne, de même il est installé dans cette tension qui existe, dans toutes sociétés, entre <<eux>> et <<nous>> et dans la manière dont se passent des compromis. Il reste donc maintenant, à travers les exemples britanniques et français, à analyser les modalités spécifiques de développement du supportérisme et de ses formes extrémistes.

4. Pourquoi le hooliganisme ? Le cas britannique

1. The English disease ?

En 1989, pour faire le bilan de dix années de thatchérisme, de nombreux quotidiens anglais ont enquêté pour savoir quelle était en Europe l'image de l'Angleterre: celle qui leur a alors été renvoyée est celle des *hooligans*. En 1990, l'annonce de la qualification de l'Angleterre pour la Coupe du Monde en Italie avait déclenché un véritable mouvement de panique. Pour les journalistes du monde entier, pour les autorités du pays d'accueil, pour les spectateurs présents en Italie, la visite de l'équipe d'Angleterre signifiait déferlement de hordes de voyous et l'essentiel de l'attention des médias et des forces de police étaient focalisées sur les supporters anglais (J. Williams, 1991). Pourtant, les accrochages les plus violents ont été le fait des supporters allemands.

Il est vrai que l'histoire du football britannique a été marqué, depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, par une longue suite de drames; près de trois cents personnes ont trouvé la mort à l'occasion de matches de football mettant au prise des clubs professionnels britanniques. C'est en Grande-Bretagne dans les années soixante qu'apparaissent les premières chroniques du hooliganisme. Pourtant, si la violence de certains supporters anglais est avérée, l'analyse du supportérisme en Grande-Bretagne demande qu'on prenne quelques précautions.

On sait par exemple que la violence liée au football n'est pas un monopole britannique: l'Amérique du Sud, l'Afrique, l'Asie, l'URSS et tous les pays d'Europe sont aussi durement touchés. Et, contre le discours sur le relâchement des mœurs et la perte des valeurs qui fait du hooliganisme un phénomène nouveau dans l'histoire du football, on peut arguer que la violence qui le caractérise est ancienne puisqu'elle naît avec le football lui-même, ou plutôt avec sa professionnalisation, dans le courant des années 1880.

S'il y a permanence de la violence, il y a discontinuité de ses formes et de ses significations: celui qui aujourd'hui se prépare délibérément à un affrontement n'engage pas dans son action les mêmes significations que celui qui, en 1890, pourchassait l'arbitre pour se venger d'un pénalty qu'il jugeait injustifié. La relative nouveauté du phénomène hooligan tient aux transformations du football et aux développements récents de la longue crise d'intégration de la classe ouvrière dans la société britannique. Car s'il y a une spécificité de la situation anglaise, voire britannique, c'est sans doute celle de l'appropriation du football par la classe ouvrière. La radicalité avec laquelle cette classe a émergé, à la suite du mouvement des *enclosures*, et la brutalité du projet thatchérien de l'effacer culturellement et politiquement sont des facteurs puissants qui permettent de rendre compte de l'autonomisation du fait supporter et des stratégies de visibilité sociale adoptées par les *hooligans*. Mais tous les supporters britanniques ne sont pas des *hooligans*: dans les stades, coexistent différents âges du football comme plusieurs générations de la communauté ouvrière; simplement l'évolution du premier a accompagné la décadence de la seconde.

a.the people's game

Le football est depuis longtemps le sport le plus populaire en Grande-Bretagne (S. Wagg, 1984; J.Walvin, 1976): en 1905-1906, six millions de spectateurs ont assisté aux matches organisés par la Ligue Professionnelle; 66 clubs sur les 92 que compte aujourd'hui cette ligue jouent dans des stades construits avant 1910 (S. Inglis, 1987); en 1987, 18,4 millions de personnes se sont déplacées pour assister à une rencontre de *soccer*. Nous sommes loin toutefois des chiffres de 1947 (près de 40 millions d'entrées). Pourtant, malgré la concurrence d'autres loisirs et malgré la peur des *hooligans*, on continue à prendre le chemin des stades: au moins 80. 000 spectateurs pour une finale de la *Cup*, autour de 50. 000 pour les matches entre les "grands": Liverpool, Arsenal, Manchester United ou Everton ou pour les matches "à enjeu" comme les derbies et les rencontres de barrage. Les drames de Bradford ou d'Hillsborough témoignent de la mobilisation qui s'opère pour ces grandes occasions: l'incendie qui a coûté la vie à 60 personnes dans le stade de Bradford, par exemple, a éclaté pendant un match pour la montée en troisième division où près de 40 000 spectateurs étaient présents.

Le public actuel du football est composé en majorité de membres de la classe ouvrière, spécialement de sa fraction qualifiée, et d'employés. Il en était déjà ainsi avant 1914, quand ces couches ouvrières se sont définitivement appropriées les tribunes. Mais, entre 1918 et 1939 et surtout après 1945, ce sont les éléments les plus populaires de la classe ouvrière qui ont commencé à fréquenter massivement les stades et constituent ainsi aujourd'hui une partie beaucoup plus importante qu'auparavant du public du football; on peut encore ajouter que ces spectateurs sont jeunes (moins de quarante ans), et plus jeunes encore depuis les années soixante, mais aussi qu'ils sont principalement mâles et blancs (T. Mason, 1980).

Les clubs de football sont des produits de la sociabilité ouvrière et de la culture masculine de la rue: ils sont nés dans des petites agglomérations, autour des entreprises, des églises (pour surveiller les loisirs des classes laborieuses) ou des pubs et dans des quartiers. A Glasgow, par exemple, il y a plus de clubs de rue que de clubs de paroisse ou d'entreprise. Le football, au même titre que l'élevage des lévriers ou des pigeons voyageurs, est un symbole d'une culture ouvrière autonome, magnifiant les valeurs du travail et les vertus du travailleur. Dans les conditions de l'Angleterre d'avant 1914, le football, très longtemps organisé sur une base régionale, a un rôle dans la constitution des différentes communautés ouvrières, donnant aux premières générations d'ouvriers le sens de l'appartenance à un groupe social et à un territoire particuliers.

Pourtant, dès le début du siècle, il faut se déplacer pour voir les matches, car les grandes usines remplacent les ateliers disséminés dans les petits bourgs et dans les quartiers. La Grande-Bretagne compte, en 1911, 36 villes de plus de 100 000 habitants qui abritent quasiment toutes un club professionnel de football voire plusieurs (R. Holt, 1989). Paradoxalement, l'attachement au club va sortir renforcé de l'urbanisation de la Grande-Bretagne. Le soutien apporté à l'équipe de football du quartier ou de la ville de résidence (et la fréquentation de son stade) devient l'expression de l'appartenance à une communauté et à un territoire plus vaste que le petit bourg mais qui reste inscrite dans les rivalités entre différents quartiers d'une ville et entre les villes. Au quotidien, elle est le lien avec les gens avec lesquels on travaille, car le football constitue un sujet de conversation privilégié pour se reconnaître des goûts et des valeurs communes: on parle d'individus qu'on connaît puisque les joueurs professionnels sont des fils d'ouvriers ou des ouvriers eux-mêmes, des enfants du pays qui restent fidèles à leur club d'origine. Dans l'espace masculin délimité par l'usine, le pub, la

rue et le stade, les conversations sur le football, entre pères et fils mais aussi entre jeunes, sont un des éléments de la socialisation aux valeurs de la culture ouvrière locale. Le club de football est le prolongement du territoire que les bandes défendent jalousement contre d'autres bandes et contre la police (S. Humpries, 1981). Le football est enfin le produit de l'invention anglaise du *week end*: le samedi, à une heure, dès la sortie de l'usine, les ouvriers partent vers le stade pour y voir un match, seul loisir hebdomadaire accessible avec la fréquentation du pub dans lequel on se rendra après la rencontre (I. Taylor, 1976). Et dans une époque où se développe le mouvement ouvrier, ce déplacement vers le stade est une conquête hebdomadaire du centre de la ville, une appropriation prolétarienne de la fierté civique (R. Holt, 1986). En cela, il est bien le symbole des conquêtes sociales de la classe ouvrière avant que d'autres formes de loisir ne viennent le concurrencer.

C'est pourquoi il y a toujours aujourd'hui dans le football, à la fois, le plaisir du spectacle sportif et le plaisir de voir mises en oeuvre les valeurs de la communauté ouvrière, surtout si elle est menacée: la virilité et la loyauté, la fidélité, l'esprit de sacrifice, le sens du devoir et du travail dur, <<les machines bien huilées>>, tout un style britannique d'amour du football symbolisé par la continuité du style de jeu des équipes anglaises depuis les années 1890, le fameux *kick and run*, et la méfiance vis à vis des <<artistes>> trop individualistes.

Jusqu'à la Seconde guerre mondiale, il semble que cette culture ouvrière, fondée sur l'existence d'une multitude de communautés, n'ait connu que peu de bouleversements. Le livre de R. Hoggart, *La culture du pauvre*, est une illustration de cette époque où sous un même vocable de *working class*, on pouvait englober toute une population de manoeuvres, d'ouvriers qualifiés mais aussi de petits commerçants et d'employés, vivant

dans le même quartier, partageant les mêmes loisirs et le même rapport distant à l'autorité. Mais, après 1945, les communautés vont éclater, dispersées par les politiques d'urbanisme, notamment dans des villes comme Londres, où l'East End se vide d'une partie de sa population traditionnelle au profit des *public estates* situés loin des établissements traditionnels. Mais ces communautés sont aussi transformées par les changements survenus dans les formes du travail ouvrier (la catégorie de *semi-skilled workers* venant s'intercaler entre celle des *skilled* et des *unskilled workers*) qui établissent de nouvelles hiérarchies entre les différentes couches ouvrières, ou encore le lent déclin des grandes industries (charbon, sidérurgie, activités portuaires). Si on parle volontiers dans les années soixante d'embourgeoisement et d'intégration de la classe ouvrière, celle-ci reste, pour une bonne partie (notamment les *semi* et les *unskilled workers*), à l'écart de la société dominante. Car la société anglaise reste coupée en deux, un fils d'ouvrier anglais a plus de chances que son homologue suédois ou français de rester ouvrier (J. Goldthorpe, 1980): 70 % des élèves anglais quittent l'école à 16 ans sans qualification ou presque contre 30 % au Japon ou 40 % en France (I. Taylor, 1991). Si on a bien assisté à une croissance de la consommation parmi la classe ouvrière, à une amélioration des conditions de vie et de travail telles qu'elles sont estimées par l'accès à la santé, à un logement et à un environnement décent ou encore à des loisirs où les consommateurs sont pris en considération (J. Seabrook, 1978; D. Widgery, 1979), c'est une fraction très qualifiée de la classe ouvrière, celle travaillant dans les industries nouvelles ou qui peut s'établir à son compte qui bénéficie essentiellement du consumérisme et des nouveaux modes de rétribution. De plus, la crise, avec la déqualification et le chômage qui l'accompagnent, et la politique économique du gouvernement Thatcher, qui négligent certaines régions, ont accentué la relégation de certains groupes qui renouent avec l'expérience ouvrière

d'avant le *Welfare State*. C'est dans ce mouvement de recomposition et de désintégration de la classe ouvrière qu'on peut comprendre le développement du hooliganisme.

b. *des désordres à l'âge d'or*

Quelques années après la rupture entre les footballeurs et les rugbymen en 1871, avec la création de la *Football Association*, les classes moyennes fréquentent encore les stades de football. << *L'association* >> est alors à la mode comme moyen de manifester son appartenance à ces grandes cités florissantes que sont Liverpool, Manchester mais aussi Blackpool ou Leicester. Cette présence peut même aller jusqu'à soutenir les actes d'agression à l'égard des arbitres ou des joueurs perpétrés par les spectateurs les plus turbulents (E. Dunning, P. Murphy, J. Williams, 1988).

Mais à partir des années 1890, le public se prolétarise et se masculinise. L'éthique de l'amateurisme, cultivée par les classes bourgeoises et aristocratiques, s'offusque de l'instauration du professionnalisme, officiellement institué en 1889 mais en fait développé bien avant. Le public bourgeois ne supporte plus la promiscuité avec un public populaire, installé dans les *virages* et dans les *terraces*, les gradins situés à chaque extrémité du terrain derrière les buts, en général découverts, ne proposant pas de places assises et qui sont donc les places les moins chères. Ce public populaire qui, plus sensible à la victoire de ses favoris qu'à la beauté du geste sportif, jure, menace les arbitres et les joueurs adverses: << *Files lui un bon coup de latte* >> (<< *Gi't some clog* >>) est la formule la plus populaire dans les tribunes jusqu'aux années trente. Et, dans un moment de grande tension

sociale, ce public s'en prend aux occupants plus aisés des tribunes.

Beaucoup de violence verbale donc, mais aussi d'autres actions tout à fait contraires aux principes du *fair play* : on n'hésite pas à agresser les arbitres et les joueurs considérés comme responsables de la défaite de l'équipe qu'on soutient. Ainsi, en 1897, après un match opposant Burton à Leicester, on retrouve un des joueurs de Burton sévèrement passés à tabac par les supporters de Leicester mécontents de l'issue du match. En 1903, on recommande la construction de tunnels pour protéger les joueurs des jets de projectiles et de grilles pour empêcher les envahissements: c'est qu' à Glasgow, en 1909, les spectateurs, mécontents qu'on ne rejoue pas la rencontre après que celle-ci se soit terminée sur un match nul, envahissent le terrain à la fin du match, incendient les installations et se battent pendant plusieurs heures avec les pompiers et les policiers. Mais on se bat aussi entre supporters, dans les tribunes et dans les gares, surtout quand se rencontrent des communautés voisines comme West Ham et Millwall dans l'Est londonien ou les villes du Nord et du Lancashire. Car le match est l'éternel rencontre entre <<eux>> et <<nous>>, l'arbitre représentant l'autorité qu'il faut défier et que les joueurs doivent tromper.

Mais, aux yeux de l'opinion, la violence paraît beaucoup plus dangereuse dans les rues que dans les stades. Quand en 1898, on "invente" le mot hooligan, qui s'impose face à d'autres expressions comme <<rowdies>>, <<ruffians>>, <<rough>>, <<blackguard>>, etc., on pense à l'insécurité due aux gangs de détresseurs de Londres ou de Glasgow (G. Pearson, 1983), et non aux bandes de supporters. Car, sur les stades, nul besoin de bandes pour déclencher des incidents: l'insulte ou l'injustice faite à la communauté à laquelle on appartient en la personne de l'équipe locale, suffisent à déclencher la bagarre.

Entre les désordres d'antan (d'avant 1914) et la violence actuelle (à partir des années soixante), on évoque volontiers un *âge d'or* du football britannique, quand ce sport était un loisir familial. Le retour des femmes, dans les années trente, et la présence des familles, dans les années quarante, est en effet un signe de la pacification des moeurs dans les stades.

La plus belle image de cet *âge d'or* du football britannique est sans aucun doute la finale de la *Cup* de 1923. Les 250 000 personnes qui se pressent en ce jour ne peuvent trouver place dans un stade qui ne peut accueillir que 127. 000 spectateurs et s'installent sur le terrain de jeu du tout nouveau Wembley Stadium. On se souvient avec émotion que cette foule immense fut pacifiquement canalisée par un policeman monté sur un cheval blanc et assista à la rencontre en essayant tant bien que mal de respecter lignes de touches et poteaux de corner.

Pendant cette longue période, le public britannique est donc sage et fidèle. On signale bien quelques arbitres molestés, quelques heurts entre supporters, quelques trains mis à sac ou, qu'à l'issue de cette fameuse finale de 1923 entre West Ham United et Bolton Wanderers, les spectateurs ont dévasté le stade pour emporter des souvenirs. Mais on ne s'attarde pas sur ces incidents qui apparaissent comme des vestiges de comportements anciens. De même, qu'on ne s'attarde pas sur ce qui se passe chez les *Scots* avec leur *fitba* (R. Holt, 1989).

c. parenthèse écossaise

Le football (*fitba*) est depuis longtemps le sport national écossais: il y a deux divisions professionnelles dès 1898 et, aujourd'hui, 38 clubs professionnels pour une population de 5 millions d'habitants. L'Ecosse, et

spécialement Glasgow (deuxième ville du royaume en 1914), a accueilli de nombreux immigrants irlandais qui usent de chaque confrontation entre clubs protestants et clubs catholiques pour manifester leur appartenance religieuse (B. Murray, 1984). Cette division entre Catholiques et Protestants se retrouve dans l'autre grande ville qu'est Edimbourg. Les opérations de violence lors de ces matches sont conduites par les clubs de supporters implantés dans les quartiers, mais aussi par les nombreux gangs qui quadrillent la ville; la plus célèbre des bandes, d'origine protestante, les *Bridgeton Billy Boys* était capable, dans les années trente, de mobiliser 800 personnes aussi bien pour faire le coup de poing lors des manifestations des loyalistes protestants, les *Orange Walks*, que lors des derbys. Dans la tradition de la violence organisée, les Ecossais sont à l'avant-garde. Ils sont par exemple les inventeurs du fameux slogan <<X rules OK >> qui désigne l'appropriation d'un territoire par un gang. Ainsi, *the auld firm*, la rencontre régulière entre le club protestant des Glasgow Rangers et celui catholique du Celtic de Glasgow est l'occasion d'intenses activités guerrières; en avril 1922, on se bat dans les tribunes entre supporters rivaux mais aussi dans les gares et dans les rues qui mènent au stade. Les mêmes scènes (pour les plus violentes) se reproduisent en 1927, 1932, 1940 et 1952. Aujourd'hui, la rivalité entre catholiques et protestants demeure un des ressorts du football écossais. Lors de l'accident d'Ibrox Park, en janvier 1968, où soixante supporters des Glasgow Rangers avaient trouvé la mort à la suite de l'effondrement d'une tribune, des jeunes catholiques avaient baptisé cet évènement <<the Orange Crush >>, (<<le jus d'Orange>>). Plus récemment, il y a eu <<l'affaire Mo Johnston>>, ce joueur catholique qui a signé chez les Rangers, recevant des lettres de menace pour avoir signé chez l'ennemi de toujours et se voyant hué par les supporters de son nouveau club.

Mais les querelles confessionnelles sont-elles oubliées quand il s'agit de rencontrer the *auld enemy*, l'Angleterre ? Avant guerre, on racontait comment les Ecossais partait, à Wembley pour les matches Ecosse-Angleterre avec cornemuses, bannières sur lesquelles était inscrit <<*Forget Flodden and remember Stirling Bridge and Bannockburn*>>, en référence aux batailles ayant opposé Ecossais et Anglais. Et aujourd'hui, les supporters écossais ont beau être ivres quand ils se déplacent, la *tartan army* se comporte de façon exemplaire car il ne serait être question d'être confondu avec les *hooligans* du *auld enemy* (B. Moorhouse, 1987; R. Giulianotti, 1991): depuis quelques années, l'Ecosse connaît une croissance du parti nationaliste qui va de pair avec une affirmation européenne, l'intégration à l'Europe comme pour les Catalans signifiant la possibilité de prendre ses distances vis à vis de l'Etat central, qu'il soit anglais ou castillan. Mais il n'y a pas pour autant réconciliation des rivaux locaux. Car, si supporter l'Ecosse contre l'Angleterre est une chose possible pour les Catholiques écossais, surtout s'il y a des joueurs du Celtic dans l'équipe nationale, on préfère de loin soutenir l'équipe d'Irlande.

d. <<*rough*>> et <<*respectable*>>

C'est contre les images de la barbarie écossaise, celte en fait puisqu'elle est aussi vue comme celle des Irlandais, qu'autour de 1926, on invente le flegme et le *fair play* comme vertus anglaises et plus seulement aristocratique, opposées aux passions continentales, latines ou celtiques. L'*englishness* (R. Holt, 1989), c'est le jeu de cricket qu'on joue derrière l'église mais aussi les vertus du footballeur simple et courageux et du public discipliné; on sort de la Grande Guerre, de la guerre civile irlandaise mais aussi, en 1926, de la grande grève générale et d'une longue période

d'agitation sociale et *l'âge d'or* est un effet de la volonté de se représenter la société anglaise comme un grand corps uni. Mais il est aussi l'effet d'une amélioration sensible de la condition ouvrière. Car, après l'agitation de l'après-guerre, le mouvement ouvrier se lance dans une stratégie décentralisée de conquête d'avantages matériels: on ne vise plus la prise du pouvoir central, sauf à l'occasion des élections, mais on cultive l'art de vivre des communautés ouvrières et on lutte pour lui donner des moyens d'existence. Ainsi, se dégage plus nettement qu'auparavant une classe ouvrière *respectable*, plus tournée vers la famille que vers le pub et la rue, plus "civilisée". Ses revenus réguliers et son attachement à ses institutions en fait une masse fidèle aux matches du samedi après-midi, que, pendant la crise de 1929, les chômeurs et les plus pauvres regardent avec envie se diriger vers les stades.

L'*âge d'or* du football anglais entre 1926 et 1960 correspond donc à une phase d'amélioration sensible du niveau de vie de la classe ouvrière et donc à une modification de son mode de vie: c'est la couche qui bénéficie le plus de ce processus d'intégration aux normes et aux comportements de la société dominante qu'on appelle <<*respectable*>>. En même temps qu'elle célèbre sa particularité, elle manifeste aussi qu'elle est digne d'appartenir à la société anglaise: elle fait preuve des vertus de *fair play* et de contrôle de soi qui sont alors présentées comme des vertus anglaises typiques. Après la Seconde guerre mondiale, où elle a fait preuve de son sens civique, elle participe, par le biais de ses institutions, au grand compromis social passé entre les Conservateurs et les Travailleurs qui lui assure salaire et stabilité de l'emploi, logement, sécurité sociale et accès à de nouvelles formes de loisir comme le bricolage, le shopping ou la télévision. Dans ce mouvement, le football comme spectacle "vivant" perd en partie son monopole sur les loisirs de la classe ouvrière *respectable* et à partir des années cinquante elle a

tendance à quitter les tribunes.

Ce processus de <<*civilisation*>> ne fait pas seulement ici référence à l'amélioration des revenus et à l'adoption de principes bourgeois; il implique, du fait des changements survenus dans le travail et le mode d'habitat, dans les liens sociaux et les relations entre sexes, une modification dans l'expression des émotions. D'où la différence de comportement entre *respectable* et *rough*. Car, face aux ouvriers respectables, continue de se tenir la classe ouvrière *rough*, restée à l'écart de ce processus.

Pour les *rough*, travailleurs non-qualifiés, la force physique et la capacité à répondre à tout défi restent des valeurs cardinales. Moins intégrés dans le mouvement consumériste, moins intéressés par les enjeux de la scolarisation (car il faut se mettre au travail le plus vite possible), ils sont aussi ceux où la socialisation par la rue, dans les groupes et les bandes masculines maintient une tradition délinquante ou rebelle à l'autorité sociale. Les défis à l'autorité et l'illégalisme étaient en effet, avant 1914, des attitudes partagées par toute la classe ouvrière: ils traduisaient la division entre <<*eux*>> et <<*nous*>>, la dureté des conditions de vie, la pauvreté qui entraîne à l'exercice d'activités criminelles comme le vol ou l'agression et la loi de la rue qui oblige tout individu vivant dans un quartier ouvrier à savoir se défendre. La légitimité, et la nécessité, de recourir à un acte violent quand soi ou sa << parenté >> sont menacés, est alors assez unanimement partagée. Cette unanimité se défait à partir des années trente et les valeurs de virilité ou de rébellion ne se maintiennent que chez ceux qui sont restés en dehors du processus d'intégration. Ce mouvement qui sépare *respectable* et *rough* se poursuit après 1945 et la mise en place du *Welfare State*, avec cette différence que le redémarrage économique va donner aux seconds les moyens matériels de participer aux grands loisirs populaires. Comme les autres, ils aiment le football mais peut être plus pour ses vertus

combattantes et pour l'occasion qu'il fournit de se mesurer à d'autres groupes que pour manifester une fierté locale ou alors c'est essentiellement celle du quartier. Après la Deuxième guerre mondiale, ils constituent une part non négligeable des spectateurs des matches de football. Et quand les ouvriers *respectable* délaissent les stades, ils les remplacent et donnent le ton, essentiellement par leurs éléments les plus jeunes. Mais jusqu'à la moitié des années cinquante, leur énergie est canalisée par la foule des *respectable*.

e. panique morale et rationalisation du football

Entre 1956 et 1959, plusieurs trains sont mis à sac par les supporters des clubs de Liverpool; en 1960, ceux de Sunderland envahissent le terrain lors d'un match de Coupe; en 1963 et 1966, des bagarres opposent des supporters de Everton, club catholique de Liverpool, à ceux du Glasgow Rangers, et du Liverpool F.C aux catholiques du Celtic; et en 1965, les fans de Manchester United provoquent de violents incidents à Hanovre. En quelques années, d'institution anglaise, le football devient problème social.

Il le devient d'autant plus facilement qu'en ce milieu des années cinquante, la Grande-Bretagne prend conscience qu'elle n'est plus une grande puissance, ni politique (voir l'épisode de Suez), ni économique et que ses valeurs sont menacées par la montée de la société de consommation qu'on voit comme une américanisation du mode de vie et par la poussée des *teen agers*. Les désordres qui se déroulent sur les terrains de football ne sont qu'un des aspects d'un phénomène plus large symbolisé par les *teddy boys*, ces jeunes prolétaires irrespectueux, amateurs de rock'n'roll, qui sont au centre de quelques affaires retentissantes comme les émeutes racistes de Nottingham et Notting Hill en 1958. Et l'organisation prochaine (1966) de la

Coupe du Monde de football redouble l'inquiétude car il y va de l'image de l'Angleterre face au monde entier.

Mais il y a aussi dans cette violence des facteurs propres au football. D'abord, l'Angleterre, qui a depuis peu accepté de participer aux grandes compétitions internationales, reste sur deux échecs retentissants: élimination en Coupe du Monde face aux Etats-Unis et surtout défaite à Wembley face aux Hongrois; ensuite, il y a la perte des spectateurs traditionnels remplacés par des éléments plus jeunes et plus turbulents. Pour sauver le football, il faut qu'il redevienne un sport familial et qu'il soit capable de séduire de nouveaux publics. C'est là un thème qu'on retrouve de nouveau aujourd'hui dans la généralisation des places assises ou la création d'activités annexes dans les stades de football.

Le football va donc se moderniser. On crée des emplois salariés au sein des clubs pour améliorer leur gestion; on vend les droits de retransmission des matches aux télévisions; on augmente le prix des places mais on améliore le confort des stades (bars, sièges plus confortables, tribunes abritées pour les managers du club, les hommes d'affaire qu'on veut séduire) et on offre aux spectateurs un meilleur spectacle en leurs proposant les plus grands noms du football. En quelques années, le football entre dans l'ère du *show-business*: les salaires des joueurs sont libérés (en 1962), les transferts se multiplient, les équipes s'internationalisent, les équipes britanniques se lancent dans les compétitions européennes, etc. On va aussi se pencher sur les questions de sécurité en interdisant la vente des billets de train aux jeunes de moins de quatorze ans ou en les installant dans des tribunes distinctes, séparés des autres spectateurs et des supporters adverses. Mais, si la Coupe du Monde est un succès (l'Angleterre a gagné, aucun incident à déplorer, plus de trente millions d'entrées dans les stades pendant la saison 1967-68), le hooliganisme n'a pas été éradiqué: au contraire, il se répand

partout en Grande-Bretagne.

En effet, pendant toute une époque, l'horizon des supporters est la région. Mais l'amélioration des revenus et l'internationalisation des compétitions font qu'on se déplace plus facilement pour suivre son équipe et qu'on élargit son champ d'action à de nouveaux lieux. Cette modernisation du football qui se produit à un moment où une partie des spectateurs fidèles se retirent des stades laissent le champ libre aux jeunes supporters pour développer leurs activités. Le stade reproduit alors dans son espace la distance qui tend à séparer dans la société les jeunes et leurs parents tandis que les formes d'auto-contrôle des foules de l'immédiate après-guerre fondées sur le mélange des générations et des différentes fractions de la classe ouvrière deviennent inopérantes.

Entre 1954 et 1966, les jeunes deviennent les consommateurs dominants de spectacles sportifs comme de la musique populaire. Ils ont de l'argent à dépenser et ils revendiquent le droit de profiter de leur jeunesse. Certains peuvent privilégier la musique et d'autres le football, mais il s'agit dans un cas comme dans l'autre de participer à un événement social, le concert ou le match, et d'y imprimer sa marque en y prenant part de façon non-conventionnelle, en chantant ou en cherchant à se battre avec d'autres supporters. Ces supporters sont à la fois les héritiers d'une tradition mais se définissent aussi comme de nouveaux acteurs du football.

D'autant que la <<bureaucratisation>> du football a retiré aux supporters l'influence qu'ils pouvaient avoir sur la vie du club. Par exemple, la politique de recrutement fait que le club local n'est plus le moyen, pour le joueur du coin, de sortir de sa condition ou encore que les administrateurs du club se sentent moins concernés par leur public traditionnel et plus par l'espérance d'un nouveau public plus riche. Les

hooligans des années cinquante et soixante seraient donc aussi ceux qui refusent cette évolution qui privilégie les spectateurs riches et passifs au détriment des <<vrais fans>>. Dans le hooliganisme des années soixante et du début des années soixante-dix, sont donc mêlés l'affirmation juvénile, ici sous sa forme populaire, de la protestation contre les évolutions d'un sport qui semble échapper à ses principaux soutiens et d'une révolte contre les parents qui ont délaissé celui-ci (J. Clarke, 1978; I. Taylor, 1971, 1982). On revendique alors des loisirs à soi, et une reprise des valeurs traditionnelles de la culture ouvrière, notamment la défense du territoire et la virilité. Dans ce contexte, les mesures de sécurité qui reposent sur la ségrégation entre jeunes supporters et sur la distinction entre <<vrais>> et <<faux>> supporters, renforcent les clivages entre ceux qui se voient comme des acteurs du football et ceux qui ne voient le match que comme un bon spectacle. Elles conduisent à leur propre transgression: s'emparer des territoires qu'elles interdisent ou échapper au quadrillage qu'elles mettent en place; elles poussent aussi à une escalade symbolique entre les <<vrais>> amateurs et les autres, quand la mise en cage des supporters les plus extrêmes permet à la presse de les définir comme des animaux, et à ceux-ci de reprendre cette labellisation et de s'y conformer. Sans oublier qu'elles seront directement à l'origine de quelques catastrophes du football.

Mais la modernisation, c'est aussi la médiatisation, qui fait des écrans de télévision et des journaux une caisse de résonance. La télévision permet de faire entendre chants, slogans, injures et de faire voir les rixes et les envahissements de terrain. De ce fait, les incidents sortent du cadre local dans lequel ils étaient traditionnellement situés: les supporters les plus radicaux peuvent se comparer entre eux à l'échelon national.

Avec les années soixante-dix, ce n'est plus seulement une affaire de Nordistes ou d'Écossais, mais aussi de Londoniens comme à Millwall,

Chelsea, West Ham et Tottenham (dont les supporters mettent à sac un petit village après avoir été <<débarqués>> du train qui les ramenait à Londres). En 1967, le *Daily Mirror* déclare la guerre aux *hooligans* et après une rencontre West Ham-Manchester United, parlant du <<*soccer's day of shame*>>, les *News of the World* écrivent: <<*Pendant des années nous avons méprisé les Latins pour leurs comportements hystériques et violents. En 1967, les supporters britanniques sont tombés en disgrâce aux yeux du monde*>>. En 1970, on signale les premiers "exploits" de la Red Army des supporters de Manchester United; ils sont, en 1974, les premiers à être placés dans des tribunes entièrement grillagées et les premiers à reprendre à leur compte le qualificatif d'<< *animaux* >> donné aux *hooligans* avec leur fameux slogan <<*We hate humans*>> (D. Robins, 1984); ils sont "défaits" en 1975 mais sont relayés par les supporters de Leeds ou de Chelsea. Mais, l'Angleterre n'est plus le seul terrain de combat: on se bat là où Leeds, Liverpool mais aussi l'équipe d'Angleterre se déplacent (au Luxembourg ou en France en 1977, en Espagne en 1982, à Rome en 1984, en Suède et en Pologne en 1989, et bien sûr quelques années plus tôt à Bruxelles) (J. Williams, E. Dunning, P. Murphy, 1989). Car il s'agit aussi de se comparer au niveau international. Le supporter anglais est devenu un modèle qu'il faut imiter et surpasser: battre les Anglais dans les batailles d'avant ou d'après-match constitue un titre de gloire. Ainsi, à la fin des années soixante, les *tifosi* italiens viennent en Angleterre pour étudier l'organisation des supporters anglais et enregistrer leurs chants et leurs slogans. "L'étalon" anglais devient autant un repère pour les supporters locaux que pour la police. Depuis, se mesurer aux Anglais est une forme d'initiation, une façon de manifester son entrée dans le monde: ainsi, on a pu voir, beaucoup plus récemment, ces supporters polonais qui attendaient, en octobre 1989, les *hooligans* anglais pour en découdre. Il y a alors dans la compétition entre supporters une question de fierté nationale et une recherche de l'accès à une

sorte de normalité internationale: pour les supporters grecs ou polonais, il est important de montrer qu'on peut être aussi terribles que les fameux anglais.

2. Les casuels, stade suprême du hooliganisme

a. *carrières, styles et stratégies de hooligans*

Certaines formes de supportérisme deviennent alors de plus en plus violentes, de plus en plus rationnelles en ce sens que leurs actions se détachent complètement des circonstances du match au profit d'un affrontement voulu et planifié avec d'autres supporters. La violence traditionnelle supposait la stabilité des repères sociaux. Mais le contexte d'une déstructuration de la classe ouvrière par embourgeoisement, marginalisation ou disparition oblige les jeunes à saisir toutes les occasions d'affirmer leur existence et les pousse vers à des stratégies de paraître à tout prix (A. Ehrenberg, 1986). Les hooligans se sont saisis des motifs et des espaces créés par l'évolution du football.

Le hooliganisme c'est donc l'autonomisation de la rivalité entre supporters autour d'enjeux qui ne recourent plus ceux de la compétition sportive. Pour comprendre cette autonomisation, il faut partir des *ends*. La culture des *ends* a ses origines dans le Liverpool du milieu des années soixante. Le mot *kop* vient en effet du nom d'un des *ends* du stade du F.C Liverpool, nom qui provient de celui donné à une bataille de la guerre des Boers, la bataille de *Spion Kop*. Dans ce *kop* étaient regroupés les supporters les plus jeunes, les plus démunis et les plus enthousiastes; ce sont eux qui ont introduit le nouveau répertoire des chants obscènes et injurieux; ce sont eux qui ont instauré la distinction entre *home end* (pour les supporters

locaux) et *away end* (pour les visiteurs), c'est à dire la définition de territoires exclusifs dans le stade, en refusant l'usage qui consistait à changer de côté à la mi-temps du match.

La culture des *ends* qui se développe est ainsi celle des enfants des *rough* qui prennent les places laissées vacantes par leurs aînés: ils ont entre 17 et 21 ans (mais depuis les années soixante-dix reviennent les <<vieux>>, les grands frères, qu'on appelle les *hard men*) et sont issus des quartiers où la bande et la rue demeurent les principaux espaces de la socialisation des adolescents.

Elle est alors l'occasion de faire revivre quelques valeurs authentiquement prolétariennes mais aussi d'un esprit de carnaval où l'on défie la respectabilité, le *bobby* ou le spectateur *respectable* (R. Holt, 1989), grâce à toute une gamme de plaisanteries scatologiques telles que faire exploser des pétards dans les toilettes ou uriner sur les spectateurs. Mais elle peut aussi intégrer le recours à la violence. Jusqu'au milieu des années soixante-dix, on a pu dire que cette culture *rough*, base du hooliganisme anglais correspondait à la maxime: << *a little bit of violence never hurt anyone* >>, car pour être reconnu il faut savoir affronter le risque physique. On met donc en scène la dureté (*hardness*), ce qu'on nomme *aggro*, c'est à dire le combat ritualisé où les coups et l'usage des instruments de combat sont strictement codifiés (P. Marsh, 1978):

<< There's an organised pattern of events, I mean you know what's going on to happen. Bringing a knife, I mean, probably by your own supporters sometimes it's looked down on as being a form of, you know, cowardise....Not many people have got that killer instinct, I mean once you've sort of kicked them to the floor and made them bleed, I mean that's it... On an average it tends to be more like losing a couple of teeth or going

home with a black eye or may be a cut... >> (P. Marsh, 1978).

Violence, blessures et risques d'hospitalisation sont intégrés dans un parcours personnel où chacun doit faire la preuve de son courage et de sa résistance à la douleur. La violence n'est pas prétendument revendiquée pour elle même, elle ne serait que le moyen de se faire respecter quand les supporters adverses cherchent à attaquer votre territoire ou à voler vos emblèmes. D'autre part, on lui préfère souvent la victoire symbolique, celle qui provoque la honte chez l'adversaire quand il refuse le combat et qu'il fuit sous les quolibets (G. Armstrong, R. Harris, 1991).

Mais la culture des *terraces* est aussi un monde social en soi où on peut faire carrière, au sens de la tradition interactionniste (H. Becker, 1985), surtout quand les autres perspectives de carrière sociale sont inexistantes et que le loisir forcé peut faire du supportérisme la seule vocation possible. Car devenir supporter ne suppose pas de compétences particulières mais la mise en oeuvre de dispositions communes à tous les jeunes prolétaires. Même dans un pays comme la Grande-Bretagne où la culture footballistique est peu sophistiquée, se limitant au désir de victoire pour son équipe et aux éternelles valeurs d'énergie et de courage, les fans développent des compétences étendues sur le football. Le Rapport Harrington, le premier d'une longue liste de rapport sur le hooliganisme, publié en 1968, insistait sur l'érudition des *hooligans*, allant ainsi contre ceux qui considéraient trop facilement les *hooligans* comme des éléments étrangers au monde du football.

Le soutien à l'équipe suppose une division du travail qui assigne à chacun une place selon son âge et ses dons: le *scout* qui explore les dispositifs policiers ou ceux des supporters adverses, souvent les plus jeunes; celui qui invente les nouveaux chants; celui qui prend l'initiative de

lancer chants ou slogans; celui qui prend l'initiative de la bagarre et qui connaît les codes de l'*aggro*, etc. Les groupes de supporters sont ainsi tout le contraire d'une foule amorphe mais un univers organisé avec son échelle de prestige (P. Marsh, 1978). Dans une période où, de plus en plus, les liens entre le club et son environnement immédiat se distendent du fait des processus de rénovation urbaine, les *terraces* constituent ainsi un lieu de référence, un lieu où on est sûr de trouver des connaissances, de la chaleur, de la solidarité mais aussi une reconnaissance.

La culture des *terraces* se nourrit aussi de prises de position contre les transformations du football et plus généralement de la société britannique dans son ensemble et de tout ce qui permet à <<nous>> de se définir contre <<eux>>: on y affirme l'authenticité de son identité sportive (être un vrai supporter et non un spectateur), locale (*scousers*, habitants de Liverpool contre *mancunians*, ceux de Manchester), régionale (*geordies*, ceux du Nord de l'Angleterre contre *cockneys*, les vrais Londoniens), sociale (être un vrai prolétaire), nationale (être anglais contre le reste du monde), ethnique (être blanc contre l'envahissement des Noirs et des Pakistanais). Les chants et les injures qui s'adressent à l'autre équipe mettent en scène ces différences. On conspuie les occupants des tribunes, les << juifs >> de Tottenham parce que Tottenham est installé dans un quartier qui fut un quartier juif: les supporters adverses chantent alors << les youpins, les youpins, on en a marre des youpins >>. On siffle et on lance des bananes aux joueurs noirs. On se moque des chômeurs de Liverpool, << Better to be a nigger than to be a scouser >>, et parce que Liverpool est le symbole de la crise, les supporters du Sud chantent: << dans vos taudis à Liverpool, vous regardez dans les poubelles pour trouver quelque chose à manger, vous y trouvez un rat et vous trouvez que c'est Byzance, dans vos taudis de Liverpool >>. (D. Robins, 1984; S. Redhead, 1987). Mais aux oppositions traditionnelles entre villes et

régions s'ajoute la volonté de conquérir les territoires étrangers: quand on suit son club ou l'équipe d'Angleterre, on se prend pour la *task force* partant à la reconquête des Falklands. L'enracinement, local ou national, peut se traduire aisément en xénophobie et en racisme.

La culture des *ends* est enfin lié aux sous-cultures qui y impriment leurs différents styles, car celles-ci sont des prises de parti sur les évolutions de la classe ouvrière anglaise. Elles renchérisent sur l'enracinement ouvrier, quand elles veulent recréer une communauté qui a cessé d'exister ou qui paraît menacée, mais elles peuvent aussi mettre en scène, au contraire, la rupture avec cette condition. Les *teddy boys* et les *skinheads* explorent la première possibilité; les *hard mods*, la seconde. (M. Brake, 1980; P. Cohen, 1984).

On redécouvre en effet le hooliganisme à partir de 1956 avec les *teddy boys*. Ils ont quitté tôt les bancs de l'école et se destinent à des emplois sans qualification mais, enfants de la société de plein emploi et de salaires relativement élevés, ils peuvent mener avant l'établissement social une vie libre: ils écoutent du rock'n'roll, s'habillent à la mode des aristocrates du temps d'Edouard VII (d'où leur nom) et aiment se battre pour défendre l'honneur de leur groupe et de leur territoire. Ils représentent le refus de <<l'embourgeoisement >> de la classe ouvrière, la défense des principes *rough* et de l'appartenance de classe face à la montée d'un sentiment d'effacement des classes et manifestent de façon radicale l'esprit de défiance *anti-establishment* de ceux qui n'espèrent rien de la société d'abondance qu'un peu plus d'argent pour passer du bon temps.

Les *skinheads* apparaissent dans le Nord et l'Est londonien en 1968. Pur produit de la crise des docks de l'East End et des politiques de rénovation urbaine, par leur style (cheveux ras comme les bagnards en

souvenir de la tradition délinquante de l'East End, chaussures de travail *Doc Martens*, bretelles, tatouages), ils revendiquent une masculinité violente, l'esprit de loyauté communautaire en opposition à tous les *outsiders* et à toutes les tentations à s'identifier aux classes moyennes. Ils sont une réponse à la contre-culture hippie. Ils sont racistes et se font une spécialité de la chasse aux Pakistanais. Pendant quelques années, ils vont donner le style des *ends* car leur dureté systématique est un idéal partagé par beaucoup. Ils s'effacent avec le début des années soixante-dix pour réapparaître vers la fin de la décennie, avec le renforcement de la crise, toujours autour des mêmes clubs (Arsenal, West Ham), souvent infiltrés par les groupuscules fascistes britanniques.

Teddy boys et *skinheads* représentent les porteurs d'une violence prévisible parce qu'enracinée dans les valeurs d'une classe. Mais, dans les années soixante, les supporters de Chelsea sont les plus craints de la *thugs league* car on est alors confronté avec eux à une violence plus sophistiquée parce que liée à un club qui ne représente pas un quartier a priori populaire et que ses supporters n'arborent aucun des signes de la *hardness*; issus des mêmes catégories sociales que les *teds* ou les *skins*, ils ont un style *show business*, à l'image du quartier où habitent artistes et pop stars, s'habillent à la dernière mode de Carnaby Street (ce sont des *mods*), mais ils sont violents (ce sont des *hard mods*) et ils préfigurent les formes actuelles du hooliganisme, celles pratiquées par les *casuals*.

Vers 1967, toute l'Angleterre a ses *ends* distincts et les événements qui surgissent sur et autour des terrains de football ont leur origine dans des stratégies articulées autour de la défense ou de la conquête de ces nouveaux territoires. On prend le premier *end* en 1967 et, comme on l'a dit, le Heysel n'est jamais qu'une prise de *end* qui a mal tourné.

Mais le développement autonome du supportérisme estompe les liens qu'il entretient avec l'identité sociale et locale de ses adeptes. Ainsi, lorsqu'en 1972, la Red Army "s'empare" des *terraces* d'Arsenal, le *North Bank*, elle le fait avec l'aide de supporters londoniens qu'elles racolent lors de sa marche vers le stade. Lorsque Liverpool se rend à Bruxelles, en 1985, l'équipe est suivi par un fort contingent de supporters de Chelsea. Les équipes n'entraînent plus seulement leurs concitoyens mais une masse de supporters flottants qui suivent les clubs qui donnent l'occasion de se produire dans le plus grand nombre d'endroits possibles ou ceux dont les supporters sont les plus prestigieux parce que les plus dangereux. La Red Army peut arguer de la conquête de plusieurs *ends*, de sa réputation de violence, officialisée par un *home end* entièrement grillagé; des clubs comme Chelsea, West Ham ou Leeds valent pour la violence ou le style de leurs supporters; quant à Liverpool, il paie au Heysel et à Hillsborough la rançon de sa gloire sportive.

Mais la logique qui préside à la conquête des territoires ennemis et les dispositifs policiers, qui veulent éviter les affrontements dans les tribunes, déplacent la violence hors des stades. Ainsi, si on veut s'emparer d'un *end*, il faut mettre en place des tactiques de dissimulation pour s'introduire dans le territoire ennemi, en échappant à la fois aux supporters adverses et aux forces de police: par exemple, ne pas porter les couleurs de son club, ne pas voyager avec les autres supporters ou entrer dans le stade à partir des tribunes et prendre le camp adverse par surprise. Et si on veut venger un affront, une bagarre perdue, ou qu'on veut s'installer au sommet de la hiérarchie *hooligan*, on prépare le combat en dehors du stade; ainsi, en 1985, on a jugé à Cambridge, un "général" et les "capitaines" d'un *fighting crew* responsable d'un guet-apens meurtrier à l'encontre de supporters de Chelsea. De façon plus générale, Londres, avec ses onze équipes de football et

son réseau métropolitain, est un lieu idéal pour les règlements de compte, de même que les bateaux qui transportent les supporters vers les pays étrangers, comme lors du voyage de supporters anglais vers la Suède, en octobre 1991, où supporters du Nord et supporters du Sud s'étaient affrontés pendant la traversée. Ces groupes, qu'on nomme aussi <<équipes>> ou <<entreprises>> pour mettre en évidence leur caractère organisé, se nomment *Inter City Firm* (West Ham), *Gooners* (Arsenal), *Bushwackers* (Millwall), *Headhunters* (Chelsea), *Baby Squad* (Leicester), *Service Crew* (Leeds), etc., toujours organisés autour d'un noyau dur (150 membres pour l'*Inter City Firm*) et capables de mobiliser pour les grandes occasions un plus grand nombre de personnes (autour de 400 pour l'ICF) laissent leurs cartes de visite sur les corps des victimes de leurs actions.

On a donné le nom de *casuals* à ces supporters qui refusent les comportements et les signes distinctifs traditionnels du supportérisme. Ils sont les descendants des *hard mods* dont ils partagent le goût pour la mode: on suit ou on crée la mode des stades (porter des bonnets de ski plutôt que les écharpes de son club, arborer les "couleurs" de clubs italiens) ou la mode tout court (chemisés Lacoste ou Tacchini, chaussures de sport Nike ou Adidas, pour certains, à certaines périodes, imperméables Burberrys et chaussures Church); mais surtout, on change souvent de <<look>>. D'où le nom de *casuals* c'est à dire de << personne ordinaire >> ou de << voisin de palier >> (<<the boy-next-door >>) (S. Redhead, 1987; 1991), bien différents des *skinheads* aisément identifiables. Car l'enjeu est la dissimulation: ne pas être repérés, se mêler à la foule pour que les *fighting crews* puissent agir avec le maximum d'efficacité. Une efficacité qui fait qu'ils refusent l'alcool, disent-ils, pour garder l'esprit clair lors des bagarres: on ne se bat pas parce qu'on est éméché. Et lorsqu'ils boivent, ils boivent de la *lager* (bière blonde), boisson symbole des nouvelles couches moyennes montantes alors que les

<<proles>> boivent principalement de la *bitter ale*. En cela ils sont aussi des héritiers des *hard mods* parce que, confrontés à la crise de l'appartenance ouvrière, ils répondent par l'effacement des signes de cette appartenance sociale et la mise en scène d'une l'ascension sociale.

b. *du muscle avec du style et le sens des affaires*

Le choix des boissons, des vêtements ou encore les déplacements fort coûteux en Europe, le fait que pendant la Coupe du Monde en Italie certains des leaders connus de ces bandes se soient installés dans des grands hôtels, peuvent faire penser que celles-ci se recrutent dans les couches les plus intégrées de la classe ouvrière voire dans la *middle class*. De même, l'intitulé des groupes, *firm* ou *screw*, a pu faire penser qu'on avait à faire à l'action de groupes bien organisés.

Pour expliquer cette nouvelle vague de hooliganisme, Ian Taylor (1987), en s'appuyant sur divers auteurs (J. Goldthorpe et al., 1968; R. Williams, 1965), insiste sur la fragmentation de la classe ouvrière anglaise à partir des années soixante. En raison des transformations du procès de travail, la division de cette classe ne passerait plus par l'opposition entre *rough* et *respectable*. Il y aurait, d'un côté, une classe ouvrière bénéficiaire de la croissance économique des années soixante parce qu'elle a accepté d'explorer toutes les possibilités de la mobilité sociale ascendante par la promotion individuelle (P. Cohen, 1984), en tirant partie de la formation et des heures supplémentaires ou en se mettant à son compte, et, d'un autre côté, une autre classe ouvrière travaillant dans les anciens secteurs manufacturiers, et donc soumise au déclin de ces secteurs, et maintenant l'option d'une promotion collective à travers les syndicats et le développement du *Welfare State*. La première s'engage dans un mode de

vie plus individualiste, plus tourné vers la consommation et s'oriente vers le vote conservateur et le thatchérisme, voire les mouvements d'extrême-droite, tandis que l'autre reste attachée aux loisirs collectifs de la classe ouvrière et à ses institutions comme les syndicats ou le Labour. C'est aussi d'une différence entre le Nord de l'Angleterre avec ses bastions industriels en déclin, et le Sud, notamment Londres, dont il s'agit. Ces deux fractions aiment le football mais pour des raisons différentes: les <<ouvriers-bourgeois>> comme les appellent I. Taylor sont attirés par l'aspect moderne du football, sa médiatisation, son internationalisation, son côté *success story* tandis que les ouvriers traditionnels restent fidèles aux valeurs fondamentales du football comme expression d'une collectivité de vie et de travail. Du point de vue du hooliganisme, cela signifie que les premiers sont engagés dans les nouvelles formes de violence, celles qu'on a vu au Heysel, mais, plus largement, celles qui accompagnent les déplacements de l'équipe d'Angleterre. Ils présenteraient un terrain favorable pour la propagande des groupes d'extrême-droite comme le *National Front* ou le *British National Socialist Party* dans un contexte économique marqué par la crise et la peur du déclin économique et social. Très individualistes, nationalistes et chauvins, leur violence se manifesterait essentiellement à l'égard des étrangers ou sur le mode du mépris à l'égard des "pauvres" et des "assistés" du Nord (cf *supra* le chant sur Liverpool), comme une forme de réponse à l'anxiété face au risque de perdre son statut. Les autres, les "traditionnels" mettraient eux en oeuvre, pour ce qui concernent les jeunes, un hooliganisme à leur image, fondé sur le défi, la défense de l'honneur, s'exerçant sur un plan national pour exprimer les rivalités locales. Ils seraient moins à l'aise à l'étranger, en grande partie parce que leurs moyens financiers ne leur permettraient pas de tels déplacements.

Des enquêtes font ainsi état de *casuals* se déclarant étudiants,

enseignants, managers ou de jeunes cherchant à se mettre à leur compte et d'un faible nombre de chômeurs parmi eux (G. Armstrong, R. Harris, 1991; D. Hobbs, D. Robins, 1991; B. Bufford, 1991). De même, et pour donner une profondeur historique à ce phénomène, dans une enquête sur l'East End, on a pu montrer que la sous-culture *skinhead*, qui émerge dans les années soixante, ne vient pas des secteurs les plus marginalisés de la classe ouvrière mais au contraire d'une catégorie d'ouvriers indépendants ou travaillant <<au noir>> (*lump workers*) (D. Hobbs, 1989). De plus, l'essentiel des supporters qui se déplacent viennent du Sud de l'Angleterre, et de Londres en particulier (pour plus de 50 % en 1988 pendant les Championnats d'Europe et en 1990 pour la Coupe du Monde) (J. Williams, A. Goldberg, 1991), et déclarent exercer à 60 % des professions non-manuelles (60 %), contre 24 % d'ouvriers qualifiés et 16 % de *semi-skilled* et *unskilled workers*.

Cette hypothèse et les quelques données qui l'étayent semblent corriger sensiblement le tableau dressé par les sociologues de l'Ecole de Leicester pour qui les *hooligans* sont bien, *casuals* ou pas, des jeunes issus des couches les moins intégrées de la classe ouvrière. Par exemple, les enquêtes menées à Leicester montrent qu'une bonne partie (21 %) des *hooligans* de cette ville viennent d'un quartier spécialement dégradé. D'autre part, le traitement des diverses données concernant les personnes arrêtées comme *hooligans*, ou identifiées comme telles, leurs font dire que les chômeurs et les travailleurs les moins qualifiés représentent toujours une bonne part de cette catégorie. Ainsi les membres du groupe de *casuals* de West Ham, l'*Inter City Firm*, sont pour 22,7% des chômeurs et pour 24,7 % des ouvriers peu ou pas qualifiés. Sur un groupe plus important de 519 *hooligans*, 72,6 % appartenaient aux catégories sans ou de faible qualification (Dunning et alii, 1988).

Il est difficile de trancher entre ces deux définitions des nouveaux *hooligans*. Cependant, il ne faut pas perdre de vue l'étroitesse des données observées, ni non plus le fait que l'affirmation d'une identité sociale "supérieure", à travers son mode de consommation ou l'énoncé de sa profession, puisse participer d'une stratégie de représentation de soi. Comme on l'a fait remarquer, le *hooligan* qui se déclare <<*business man*>> peut s'avérer n'être qu'un laveur de carreaux établi à son compte (J. Williams, 1991). Car le style, l'intérêt pour la mode et la <<*marque*>>, n'est pas seulement caractéristique de ceux qui ont un haut niveau de revenu. Il est, pour les plus démunis, une manière de refuser d'être exclu de la <<*bonne vie*>> ou encore une forme de promotion à travers la consommation ostentatoire et la capacité à recourir à la violence (D. Hobbs, D. Robins, 1991). Ce n'est pas la première fois que les jeunes ouvriers, des *teddy boys* aux *mods*, se définiraient dans leur capacité à la fois d'avoir du style et <<*d'assurer*>>. Ce n'est pas non plus la première fois dans l'histoire des sous-cultures juvéniles en Grande-Bretagne que se retrouveraient autour d'une même pratique des groupes différents: les *mods*, ou plus récemment les *punks*, ont pu regrouper des éléments venus à la fois du monde étudiant et des classes populaires.

Les enquêtes récentes sur les *casuals* donnent donc une définition sociale nuancée des *hooligans*, qu'on ne peut seulement identifier aux chômeurs. Cette relative hétérogénéité sociale n'est pourtant pas contradictoire avec l'hypothèse du hooliganisme comme expression d'un mouvement de *dé-civilisation*: aux effets du chômage ou de la déqualification, qui maintiennent des formes de socialisation où priment les valeurs de la rue et de la virilité, s'ajoute la fragilité socio-affective de ceux qui, ayant échappé aux conditions de vie de la classe ouvrière traditionnelle, n'ont jamais pour autant véritablement intégré d'autres niveaux de

socialisation, comme l'école, et qui ont fait l'expérience de l'ascension sociale à la fois dans la compétition avec les rivaux mais aussi quelquefois dans le développement d'activités illégales. La hooliganisme nouvelle manière se trouve à la rencontre de deux crises, exclusion accrue d'un côté pour les plus pauvres, crainte du déclin social pour les <<ouvriers bourgeois>>.

Les *casuals* troublent l'image un peu simpliste des *hooligans* comme pur produit du chômage, car ils reflètent tout l'éventail de ce que peut être la culture des *ends* et les différentes stratégies de sortie de la crise. Avec les années soixante, les *ends* anglais ont gagné en autonomie et ont fixé leurs propres règles. Les jeunes qui occupent les *terraces* y importent progressivement les éléments de la culture pop, sa musique, sa mode vestimentaire ou ses postures corporelles. Le football reste intéressant pour ses propriétés générales mais aussi parce qu'il condense en lui-même tout ce qui concerne la vie juvénile: se réunir, retrouver régulièrement les amis du samedi, se montrer grâce aux médias, faire peur aux *outsiders* et rivaliser avec d'autres groupes de jeunes. Il n'est alors pas étonnant qu'on puisse y trouver toutes sortes de types sociaux: le jeune *rough* traditionnel qui aime son territoire et ne recule pas devant une petite bagarre, le militant d'extrême-droite prosélyte, le nouveau dandy prolétarien qui veut rivaliser par la mode, mais aussi le fou (<<*nutter*>>), c'est à dire celui qu'on caractérise dans les *ends* comme ayant un amour incontrôlé de la violence ou ceux qui deviennent dépendants des plaisirs provoqués par la bagarre:

<<When you've run a firm and your adrenalin's gone, know what I mean, and you -you start fighting. I mean, it's the best. I mean, 60 quid's worth up yer nose won't, like, top that. truth, no, it's the truth ! I mean sod the coke and the smack, you know. Because the feeling, the feeling of doing something like that...>> (in J. Williams, 1991).

Le nouveau style se nourrit des possibilités de renouvellement permanent de la mode des *ends* et des opportunités d'affrontement grâce aux déplacements en Europe. Vers le milieu des années soixante-dix, les succès de Liverpool dans les compétitions européennes offrent aux fans du Nord-Ouest de l'Angleterre des occasions de voyage dans les différentes villes européennes: les supporters se fournissent alors, légalement et illégalement, en vêtements de sport continentaux (Adidas, Lois, Fiorucci) qu'ils introduisent dans leur compétition avec leurs rivaux locaux de Manchester, mais surtout avec les supporters des clubs londoniens qui, eux, profitent des matches d'avant-saison en Espagne, ou ailleurs sur le continent, pour goûter aux modes vestimentaires ou musicales locales et introduire de nouveaux chants. Bien évidemment, les exploits, les succès du club, les pillages ou les bagarres avec les supporters des autres pays contribuent aussi à établir ou à remettre en cause les hiérarchies existantes. Les stades et les supporters européens, qui ne connaissent pas encore la réalité du hooliganisme à l'anglaise, constituent, dans un premier temps, des terrains propices à manifester le savoir-faire accumulé en Angleterre, d'autant que les écharpes italiennes ou allemandes représentent bientôt des trophées plus originaux que celles acquises contre les rivaux régionaux. De plus, l'émergence d'un supportérisme *ultra* un peu partout en Europe donne une audience internationale aux supporters anglais et fait encore plus radicalement de ceux-ci un enjeu des débats politiques en Grande-Bretagne, où le gouvernement doit maîtriser un phénomène qui porte atteinte à l'image du pays à l'extérieur. Jusqu'à Hillsborough, tout concourt à entretenir la montée du hooliganisme: l'intérêt médiatique, la logique des rivalités, nationales et internationales et la constitution d'un noyau dur de supporters organisés autour de la violence.

Des termes comme *firm* ou *crew*, utilisés par ces *hard core fans*,

prennent tout leur sens dans ce processus d'organisation d'activités guerrières. Mais il est aussi redevable de la mode langagière des années quatre-vingt où l'esprit d'entreprise et la réussite sociale veulent remplacer, comme valeurs cardinales, la solidarité et la conscience de classe. Le contrôle des stades par la police anglaise, puis la sophistication des dispositifs policiers dans le reste de l'Europe, obligent en effet ceux qui sont les plus engagés dans la violence à trouver des tactiques pour éviter ces dispositifs. De fait, les bagarres se déroulent de plus en plus, à partir du début des années quatre-vingt, dans les transports en commun, aux entrées des villes, dans les discothèques et beaucoup moins dans les stades. Cela introduit de nouveaux modes d'organisation: aux petits bandes souvent constituées sur la base de l'appartenance à un quartier ou à une même cité HLM (*social housing*), qui agissent de façon anarchique, se substitue la référence à quelques personnalités de <<*durs*>> et de leaders, identifiées et recherchés par les médias locaux ou nationaux dans leur souci de couvrir le hooliganisme, et un système de cercles et de réseaux plus ou moins coordonnés pour dresser des embuscades.

Cette nouvelle organisation de la violence introduit aussi de nouvelles hiérarchies de prestige. Les organisateurs et les comploteurs peuvent concurrencer les <<*durs*>>, et de nouvelles sources d'excitation, plus subtiles, apparaissent comme le plaisir de l'organisation, la nécessité du secret, la dissimulation (avoir l'air innocent mais être capable de frapper n'importe où), la négociation et la divulgation d'informations aux médias ou encore le plaisir de mener la bonne vie en s'habillant des vêtements chics volés ou en logeant dans des hôtels de luxe dans les grandes occasions, manifestations de consommation ostentatoire appréciées par ces nouveaux supporters *smart*.

Tout cela nécessite bien sûr de l'organisation, d'où la légitimité de

s'appeler *firm*. Certains auteurs (G. Armstrong, R. Harris, 1991) pensent que cette organisation est largement une invention née de la complicité entre la police, qui a créé sa structure de renseignement sur les agissements des supporters: la *National Football Intelligence Unit*, les médias et certains hooligans (J. Allan, 1990), qui tous ensemble apprécient les effets puissants d'une théorie du complot. En fait, il semblerait que cette organisation est souvent limitée, reposant sur les capacités du bouche à oreille, l'utilisation des réseaux des pubs et des lieux de rencontre ordinaires, comme les rues commerçantes, et sur l'expérience acquise dans les combats antérieurs qui permet de savoir quoi faire et comment se comporter face aux adversaires et à la police.

En fait ce vocabulaire entrepreneurial est aussi une forme de recyclage du langage en fonction de l'air du temps et une application de l'esprit d'entreprise. Le début de la mode *casual*, à Liverpool, est une manifestation du développement d'une économie souterraine dans une ville frappée par le chômage: les vêtements ou les bijoux volés à Rome, Londres ou à Paris sont portés, en signe de défi aux stéréotypes de pauvreté des *scousers*, ou vendus au marché noir. A Manchester ou à Londres, il semble aussi que des membres des *firms* se soient aussi investis dans l'organisation des *raves* clandestines, c'est à dire de ces gigantesques *dance parties* fonctionnant en dehors des lois, où est consommée la nouvelle drogue, l'*ecstasy*, et certains se lancent même dans le trafic international de la drogue et de la fausse monnaie (B. Bufford, 1991), quand ils ne sont pas devenus consultants à la BBC pour quelques émissions sur le hooliganisme. A leur manière, ils font donc preuve de cet esprit d'entreprise vanté par les idéologues thatchériens, en fait une tradition ouvrière de promotion par l'illégalisme.

D'une violence ordinaire fondée sur la valeur ouvrière du territoire comme symbole des vertus de la classe, les *casuals*, officialisant la

désagrégation du monde ouvrier et anticipant sur la perte de ses dernières positions, n'ont gardé de celui-ci que la violence pure et le sens l'organisation. En ce sens, les *casuals* sont le parfait accomplissement de l'autonomisation du supportérisme.

c. une culture foot hédoniste?

Depuis la Coupe du Monde de 1990 en Italie, il semble que le hooliganisme ne soit plus à la mode. C'est du moins ainsi qu'on a pu présenter la quasi-disparition des bagarres dans et hors des terrains. On signale encore que dans certaines villes sévissent des *hooligans*, surtout dans les clubs des divisions inférieures. Mais globalement les *ends* les plus réputés pour leur supporters violents comme West Ham, Manchester United ou Leeds se sont tournés vers d'autres formes de manifestations de soutien: les supporters rivalisent par le chant, chaque équipe a son hymne, par le déguisement ou alors par des manifestations organisées contre les dirigeants du club qui veulent transformer le stade, augmenter le prix des places ou modifier la couleur des maillots. Depuis 1990, les stades anglais se sont italianisés dans le sens d'une mise en scène plus systématique de la part des supporters. Il est bien sûr encore trop tôt pour déterminer si on est là devant une évolution de fond ou simplement devant un épiphénomène. On peut simplement envisager ici quelques uns des facteurs qui ont pu contribuer à modifier la situation, aucun de ces facteurs n'étant à lui seul la cause de ce reflux mais prenant de l'importance par sa coordination éventuelle avec d'autres.

D'abord, il y a bien sûr le travail policier et la répression. A la suite des incidents des années soixante-dix et quatre-vingt, l'installation de circuits de caméra vidéo dans les tribunes, l'alourdissement des peines contre les

hooligans et plusieurs opérations pour démanteler les réseaux des *firms* ont pu éloigner des stades, par emprisonnement ou interdiction de se rendre au stade, certains des éléments les plus violents. Mais à elle toute seule l'action répressive ne peut expliquer le reflux en question: certains dispositifs étaient déjà en place au moment du Heysel ou de la Coupe d'Europe en Allemagne en 1988 sans que cela ait empêché les incidents qui s'y sont déroulés.

On peut aussi envisager ce reflux du hooliganisme comme un effet du cycle de vie: pour la majorité, l'installation dans la vie familiale ou le travail n'ôtent peut être pas l'amour du football mais obligent à un rééquilibrage entre loisirs et vie quotidienne, ou encore le fait qu'après un moment où il est normal de faire des << connerie >> on se calme. Le fait nouveau c'est qu'il n'y ait pas aujourd'hui de relève comme cela s'était produit précédemment. Peut être est-ce parce que les éléments les plus démunis, supposés être parmi les plus *rough*, se sont retirés du stade en raison de l'augmentation du prix des billets ou d'un réajustement de leurs dépenses de loisir ? Ou encore parce que, conséquences de l'accentuation de la rupture entre habitat et stade, certains de ces éléments, habitant dans les quartiers les plus défavorisés, ont trouvé d'autres sources d'identification à de nouveaux territoires ou trouver d'autres sources de plaisir comme le *joy riding*, c'est à dire les rodéo en voiture, ou la consommation et le trafic de drogues ?

La question de ce transfert des affects vers d'autres activités de loisir a été soulevée à propos du développement de la *rave culture* et de la consommation d'*ecstasy*, à Manchester d'abord, puis dans le reste de la Grande-Bretagne (S. Redhead, 1991). Cette sous-culture repose sur un style de vie hédoniste qui n'est pas sans ressemblance avec certains aspects du mouvement hippie, mais qui recrute largement au delà du monde étudiant,

auprès de tous ceux qui aiment, en fin de semaine, aller danser, la fréquentation des discothèques le samedi soir faisant suite à l'assistance au match de football du samedi après-midi pour beaucoup de jeunes des classes populaires. On considère en général que cette vogue a pour origine le modèle des boîtes de nuit européennes, surtout espagnoles, où, contrairement à l'Angleterre, on peut danser toute la nuit.

La *rave culture* en Grande-Bretagne, est donc née dans une atmosphère d'illégalisme avec l'organisation de *parties* dans des endroits clandestins, pour échapper aux taxes et aux horaires de fermeture, mais aussi avec la vente de drogues illicites. C'est donc dans ces activités illégales que ce sont quelquefois reconvertis quelques leaders *casuals*, notamment ceux de l'*Inter City Firm* de West Ham.

Mais en dehors des leaders, on a mis plus généralement en avant l'effet pacificateur de la drogue, l'investissement positif dans la danse et dans la mode, la mixité du mouvement qui rompt avec la tradition macho des sous-cultures antérieures, le reflux des identifications de classe et de territoire, et peut être l'émergence d'une troisième manière de sortir de la crise: non plus la surenchère ouvriériste, ni le consumérisme, mais l'hédonisme, l'art de tirer du plaisir de toutes les situations.

La force de cette *rave culture* ne doit pas être exagérée, mais elle manifeste l'importance que peut avoir l'articulation de différents aspects de la culture juvénile. Ce qui est en effet intéressant dans le cas anglais, c'est l'intégration très forte de ces aspects et l'existence d'une mobilisation à travers une forme de militantisme. En effet, l'activité violente des *hooligans* et la rivalité entre *firms*, les évolutions de la mode et les mérites comparés des styles vestimentaires sont à la fois spontanés, l'effet d'un bricolage par différents groupes de jeunes de signes et de pratiques qui leurs

permettent de maîtriser au mieux leur situation sociale incertaine, mais c'est aussi un mouvement dans lequel des individus ou des réseaux essaient de produire des significations et d'agir sur ce qui se passe. Ainsi, depuis le milieu des années quatre-vingt, on a assisté à la création d'une multitude de *fanzines* de football, les magazines produits et distribués par les fans eux-mêmes: il en existe environ 180 en 1992, avec des clubs comme Leeds qui en possèdent 6 (V. Duke, 1991; D. Jary et alii, 1991). Ces *fanzines* sont produits par des supporters indépendants des clubs, avec lesquels ils entretiennent souvent des rapports conflictuels dans la mesure où l'essentiel de leur travail constitue une critique des formes marchandes de modernisation du football. Les autres thèmes abordés dans ces publications sont ceux de la défense des supporters contre les images médiatiques qui ne les voient que comme des *hooligans*, de la réaffirmation des valeurs populaires du football, de la mobilisation contre les projets comme la Carte d'Identité des Spectateurs ou l'extension des formes d'intervention policière. Pour une bonne partie, ces *fanzines* défendent l'idée du football comme propriété d'une communauté. En cela, ils sont à l'origine, dans la période post-Heysel puis post-Hillsborough, d'une promotion de l'auto-contrôle des supporters par eux-mêmes, ce qui signifie par exemple l'organisation de campagne contre les manifestations racistes ou xénophobes dans les stades pour tenter de contrecarrer l'influences des groupes d'extrême-droite. Certains, comme *Off the Ball*, maintenant disparu, ou *When Saturday Comes* ont une audience nationale. D'autres comme *The End*, dans la région de Liverpool, ont une audience locale mais sont importants par la liaison systématique qu'ils font entre football, culture pop et politique. Par exemple, le fondateur de *The End*, Peter Hooton, est leader d'un groupe pop nommé The Farm qui veut aussi participer au renouvellement des valeurs du mouvement ouvrier. Cela est vrai aussi de groupes anglais plus célèbres à l'échelon international comme New Order. Les *fanzines*, en tout cas les plus

importants d'entre eux, et certains magazines de mode font rentrer le supportérisme dans la mode pop et font des comportements des supporters des aspects de cette mode: aujourd'hui la violence est *out*.

Les évolutions récentes du supportérisme en Angleterre sont la démonstration qu'il existe des formes de contrôle du hooliganisme à l'intérieur du monde des supporters. La mobilisation, après le Heysel et après Hillsborough, des *fanzines* mais aussi la reconstitution d'un mouvement national des supporters avec la création de la FSA (*Football Supporters Association*) ont sans doute largement contribué à la définition d'autres enjeux dans le football que celui de la rivalité traditionnelle entre gangs. En tout cas, *fanzines* et FSA proposent une forme nouvelle de supportérisme.

D'autant que cette mobilisation, mais aussi les analyses faites sur la coupure entre clubs et supporters et les recommandations du Rapport de Lord Taylor, ont eu quelques effets sur l'implication du monde du football, clubs professionnels et villes, dans des projets de travail communautaire. A Preston, Leeds, Halifax et surtout Millwall, le club et la ville attribuent des fonds pour développer le football féminin ou la participation des minorités ethniques au football, faciliter l'accès aux matches pour les familles, mais aussi faire un travail éducatif avec les jeunes, les plus attirés par le hooliganisme ou le recours à la violence, pour lutter contre l'absentéisme scolaire ou l'entrée dans les carrières délinquantes.

Comme dit John Williams, le hooliganisme n'a sans doute pas disparu du football anglais mais il n'est plus seulement un face à face entre des *mindless hooligans* et une super police, mais un problème qui engage tous les acteurs du football (J.Williams, 1991).

5. Crise de l'intégration républicaine et hooliganisme en France

La Grande-Bretagne pèse lourdement dans l'approche du hooliganisme: l'appropriation du football par la classe ouvrière et les stratégies développées par sa jeunesse, pour faire face à la situation qui lui est faite, constituent un modèle d'analyse qu'on peut être tenté d'appliquer à tous les pays. Peut-on le faire dans le cas de la France ? Qu'en est-il de l'implantation en France d'une culture footballistique qui se traduit en Grande-Bretagne par la tradition des chants, la production de *fanzines* et la promotion du football comme enjeu social, politique et culturel ? Qu'en est-il des formes de racisme ou de violence qui s'expriment à l'occasion des matches ?

Si le football est universellement populaire, son arrière-plan historique et social est différent en France, en Grande-Bretagne ou en Italie, et produit différentes formes d'amour du football. Ce qui frappe en France, c'est le caractère adouci de ces formes et le volontarisme qui le sous-tend: le responsable d'une association de supporters se voit souvent comme quelqu'un qui doit dépenser des trésors d'énergie pour mobiliser ses troupes, de même que les projets du Grand Stade, en France, apparaissent plus comme des projets politiques que comme une réponse à une demande sociale. Le football est en effet incontestablement le sport le plus populaire en France, et depuis longtemps, mais il a toujours eu moins de spectateurs

et suscite moins de passion que dans les autres pays: aucune ville de France ne peut se permettre d'avoir deux équipes et les *virages* occupés par les *ultras* paraissent vides comparés aux *kops*, aux *curve* ou aux *sides*. On peut faire l'hypothèse que cette situation reflète la place de la classe ouvrière dans la société française, dans le processus d'urbanisation et dans l'organisation de la vie politique, c'est à dire dans la manière dont les identités collectives se sont bâties en France durant le XIXème et le XXème siècle. La culture populaire, dont le football fait partie, est intervenue de manière secondaire dans la définition des collectifs et la coupure entre classes sociales y fut moins forte.

Comment peut-on alors comprendre la renaissance de la passion pour le football qui se traduit, depuis une douzaine d'années, par l'augmentation sensible du nombre de spectateurs et par le développement de nouvelles formes de supportérisme ? On interprètera ces mouvements comme le résultat d'une mobilisation collective. Les succès sportifs des équipes françaises, conditions fondamentales de l'intérêt des spectateurs et téléspectateurs, est la résultante d'une rencontre entre le monde du football stricto sensu, clubs et organes dirigeants, et les monde politiques, financiers et médiatiques qui cherchent à mobiliser des publics, des électeurs, des personnels ou des audiences. Ce travail de promotion du football, qui est aussi un effort de promotion de villes, de régions ou de firmes, rencontre le travail militant des supporters *ultra*, qui mettent en scène leur propre intervention sur le monde du football et réinventent la tradition du supportérisme.

Dans ce processus, les identités mises en scène, identités masculine, locale, nationale et sociale, sont modernisées voire radicalisées en fonction des enjeux du moment. Car aux raisons traditionnelles, qui restent un ressort puissant, d'aimer le football, s'ajoutent de nouvelles raisons qui

s'alimentent de la crise du modèle français d'intégration et de définition des identités. Ces nouveaux enjeux rendent compte du développement d'un hooliganisme à la française.

1. Le sport du peuple mais quel peuple ?

a. *le système des sports*

A la télévision, les rencontres de Coupe d'Europe avec un club français représentent 20% de taux d'audience et encore plus pour les matches de l'équipe de France. Ainsi, le match éliminatoire de la Coupe du Monde de 1990 entre la France et l'Ecosse, pourtant sans enjeu puisque la France était déjà éliminée, a réuni 45% de l'audience télévision du jour. Le football entretient une importante presse mensuelle (*France Football, Onze, etc.*) et quotidienne (*l'Equipe*) et occupe une place importante dans la presse d'information générale, surtout dans la presse locale. On pourrait parler aussi de la vente des équipements, de la popularité des figurines Panini ou encore du nombre des licenciés officiels qui était de 1.752.638 en 1988-1989.

Une autre manière d'apprécier l'importance du football est de regarder la croissance des sommes d'argent qui y sont investies depuis le début des années 80 (J.F Bourg, 1992). Les dépenses des clubs qui s'élevaient à 37,5 millions de francs en 1970, atteignent 1.200 millions en 1991. Leurs recettes, pendant la saison 1990-1991, provenaient des droits de retransmission télévisée pour 23%, des collectivités locales pour 20%, des sponsors pour 22% et des spectateurs pour 35% seulement (contre 42 % en Allemagne, 55 % en Espagne et en Grande-Bretagne et 65 % en Italie). La part des entrées de spectateurs dans le budget des clubs était de 81% en 1970 et encore de 50% en 1985-86. Il y a là une évolution qu'on retrouve partout en Europe. Mais elle

montre que le fait qu'aller au stade n'est pas la forme dominante d'amour du football en France.

Les premières statistiques officielles sur le public du football datent de 1952. Cette année-là, la moyenne de spectateurs par match en Première Division était de 11.140. En dépit des discours des autorités du football, la moyenne actuelle n'est guère plus élevée. Elle reste à trois fois moindre qu'en Angleterre, en Espagne ou en Italie. Pour la Seconde Division, la moyenne depuis quinze ans se situe depuis quinze ans aux alentours de 2.500 spectateurs.

La croissance des publics du football est grandement dépendante des succès des clubs de Marseille, avec une moyenne qui tourne autour de 30 000 spectateurs par match et, plus généralement, des grandes villes comme Paris, Lyon, Nantes, Bordeaux et de quelques place-fortes du football comme Saint-Etienne ou Lens qui sont des clubs qui peuvent compter sur un public aussi important en Seconde qu'en Première Division.

La part modeste du football dans les loisirs des Français s'explique par la concurrence des autres sports. En France, comme partout ailleurs en Europe, tous les sports modernes viennent d'Angleterre et se diffusent à partir de l'aristocratie et des classes supérieures vers les classes populaires mais sans qu'un sport, en l'occurrence le football, ne s'assure quelque monopole. Depuis ses débuts, le football a été en compétition avec d'autres sports susceptibles d'exprimer les passions collectives ou de mettre en scène les valeurs mobilisatrices de la société française. Dans son livre sur le sport en France pendant la Belle Epoque, Richard Holt (1981) cite un voyageur anglais s'étonnant de ce que << les Français excellent dans différents sports >>. Face à la popularité déjà bien établie du football en Grande-Bretagne, les Français mêlaient alors sports anglais et sports traditionnels français. Plus

tard, parmi les sports les plus populaires, le rugby se développe dans le Sud-Ouest, le Sud-Est, les vallées du Rhône et des Alpes, mais aussi le basket-ball ou le cyclisme. Depuis 1914, le Tour de France est partie intégrante de l'imaginaire français, comme le Tournoi des Cinq Nations en rugby l'est devenu dans les années soixante et plus récemment Roland Garros, touchant toutes les classes de la société. Plus récemment, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, on a assisté à la croissance de sports comme le basket-ball, le volley-ball ou le hand-ball dans des petites et moyennes villes (Orthez, Limoges, Gravelines, Sète) ou dans les banlieues de Paris, Lyon et Marseille (Levallois, Villeurbanne, Vénissieux, Vitrolles).

De plus, pendant les années soixante-dix et quatre-vingt, se développe la pratique d'activités sportives comme la gymnastique, la marche, le jogging, la natation, ainsi que les nouveaux sports dits sports américains: le surf, le vol libre ou la glisse. En 1985, trois-quart de la population de 12 à 65 ans déclaraient avoir une activité sportive contre un quart en 1967 (P.Irlinger et alii, 1987). Cette augmentation de la pratique du sport a fait parler d'une sportivisation de la société française, afin de décrire à la fois une attention plus soutenue pour le corps et la santé et une nouvelle définition des rapports sociaux en terme de valeurs individualistes, à la fois ascétiques et hédonistes, de compétition et d'esprit d'équipe au sein de l'entreprise (A. Ehrenberg, 1991; J.M Faure, 1987).

b. l'histoire sociale du football français

On manque de données fiables pour analyser l'évolution sociologique du public du football en France. Cependant, à partir de quelques recherches portant sur des clubs (J.M Faure, 1990) et des données générales de l'enquête sur les *Pratiques Culturelles des Français* (Ministère de la Culture, 1990), il

est possible de dégager quelques traits généraux.

Selon les premières sources, le public du football est un public populaire: à côté des étudiants et des lycéens qui en représentent souvent 20 à 25%, les employés et les ouvriers fournissent le gros des troupes (entre 50 et 60 %), le reste étant composé de membres des classes moyennes et supérieures. De leur côté, les statistiques des *Pratiques Culturelles des Français* donnent plus d'importance aux membres des classes moyennes (cadres moyens et supérieurs, commerçants, artisans) dans l'assistance aux spectacles sportifs. En fait, à l'exception des classes supérieures, on retrouve toute la société dans les stades: simplement, la classe ouvrière domine quand le club est implanté dans une région ouvrière tandis qu'à Paris ce sont les employés et les cadres moyens qui l'emportent. Le football est un sport populaire au sens républicain du terme (l'ensemble des citoyens, dans une définition moins restrictive qu'en Grande-Bretagne). Comme l'analyse C. Bromberger (1987), le football offre une pluralité de niveaux d'identification (personnalité des joueurs, styles de jeu, etc.) qui permet à chaque groupe social de se trouver des raisons d'aller au stade.

Pourquoi, à la différence de la Grande-Bretagne, n'y a-t-il pas eu en France appropriation du football par la classe ouvrière et pourquoi cette moindre passion jusqu'aux années quatre-vingt ? Mes hypothèses portent sur le processus d'urbanisation, d'industrialisation, la place de la classe ouvrière et le modèle français de citoyenneté.

Jusqu'à la dernière décennie, le football est, en France, surtout une affaire de petites villes: Auxerre, Sochaux, Saint-Etienne de nos jours, Reims dans les années cinquante, Alès ou Sète dans l'entre-deux-guerres. Les clubs des grandes villes comme Paris ou Marseille n'ont dominé que pendant des périodes limitées et ont souvent connu les affres des divisions inférieures,

voire de l'abandon du professionnalisme ou de la disparition pure et simple. C'est le cas des clubs de Lille, Toulouse, Bordeaux et Paris. De même, il y a rarement deux clubs de haut niveau dans une même ville, alors qu'existent 7 à 8 clubs londoniens, deux grands clubs madrilènes, romains ou milanais. Avant la Seconde guerre mondiale, il y avait bien plusieurs clubs dans l'agglomération de Lille-Roubaix-Tourcoing, mais cela n'a pas survécu aux années cinquante, ou encore à Paris avec le Red Star, le Stade Français et le Racing ou, plus récemment, avec le Paris Saint-Germain et le Matra-Racing, mais ce dernier a disparu faute de résultats et de public.

Le football s'est développé au début du siècle dans une société encore largement rurale, mais aussi jacobine. Jusqu'aux années cinquante, les Français vivent en majorité dans des petites villes administratives ou industrielles ou des gros bourgs ruraux plus que dans de grandes agglomérations ou dans des régions de grandes industries. Dans ces villes, les statuts sociaux sont hétérogènes et le monde ouvrier est plutôt un monde d'artisans et d'ouvriers de petites entreprises. A travers les supporters des équipes de football, c'est la ville qui exprime ainsi sa sociabilité propre. L'expression de cette sociabilité peut apparaître excessive aux yeux des populations bourgeoises, un peu comme ce fut, au départ, en Grande-Bretagne, pourtant le football réunit presque tout le monde. Mais il peut aussi arriver que, dans un village, le football soit le sport ouvrier par excellence, le sport de ceux qui travaillent à la carrière d'ardoise par exemple (J.M Faure, 1990), alors que la gymnastique ou le basket-ball, organisés par l'Eglise, sont les sports des paysans ou de la petite-bourgeoisie locale. L'hétérogénéité sociale mais aussi les rivalités idéologiques empêchent alors le football d'occuper une position monopolistique.

Quand il existe de plus fortes concentrations ouvrières comme à Saint Etienne ou au Havre, le soutien au club est naturellement plus ouvrier de

même que la pratique du football, car il existe en plus une organisation du sport ouvrier, la FSGT (la Fédération sportive et gymnique du travail, l'organisation sportive des socialistes et des communistes), et des compétitions inter-entreprises (ce qu'on appelle le sport *corpo*). Mais, en Lorraine ou dans le Nord-Pas de Calais, qui étaient les régions les plus industrialisées, jusqu'aux années soixante-dix, il y a rarement de grandes villes ouvrières, mais plutôt des bourgs, voire des villages (J. Marseille, 1990). En Lorraine, la grande ville est Metz mais ce n'est pas vraiment une ville industrielle tandis qu' il y a Forbach avec un club professionnel jusque dans les années soixante; dans le Nord-Pas de Calais, il y a Lille mais il y a aussi Roubaix-Tourcoing, Lens, Noeux-les-Mines, Auchel. Dans ces cas, les clubs bénéficient d'un très fort soutien local, mais ils n'ont pas les moyens d'accéder ou de rester à un haut niveau et surtout de mobiliser toute une région. En France, l'éparpillement des agglomérations joue contre la mobilisation des grandes foules urbaines, qu'on connaît en Grande-Bretagne ou en Italie. Le faible public et la limitation des capacités de recrutement de joueurs font de ces clubs des institutions fragiles, sauf lorsqu'un grand mécène comme le fabricant d'automobile Peugeot soutient le club comme à Sochaux (P. Friedenson, 1989).

De plus, du fait de la lenteur de l'exode rural pendant toute la première partie du XXème siècle, la classe ouvrière reste longtemps très hétérogène (G. Noiriel, 1986). Peu d'ouvriers sont fils d'ouvriers. Ceux qui le sont vivent avec des enfants d'agriculteurs qui continuent quelquefois de travailler à la ferme ou gardent des contacts étroits avec le monde rural. Il y a ainsi de fortes différences culturelles dans la classe ouvrière d'un même endroit, aux plans des valeurs politiques, de la sociabilité et des loisirs. Ceux qui continuent à avoir des liens avec la terre sont moins enclins à s'intégrer aux loisirs urbains tels que le football. Et lorsque la communauté ouvrière

est plus homogène, elle trouve souvent dans le rugby le meilleur mode d'expression de ses valeurs de force et de solidarité. C'est le cas des vallées industrielles des Alpes et du Jura (Chambéry, Saint Claude, Rumilly), de la métallurgie bourguignonne (Le Creusot, Montchanin) ou des mineurs du Midi (Carmaux) (C. Pociello, 1983).

Dans les grandes villes comme Lyon ou Paris, la classe ouvrière de la grande industrie n'existe pas: les gens travaillent dans des petits ateliers et sont dispersés à travers l'espace urbain, mélangés aux autres classe sociales. Paris n'est pas une ville ouvrière: elle a seulement des quartiers qui sont plus populaires que d'autres, comme l'Est parisien. La majorité des ouvriers vit dans les banlieues, là aussi mêlée à d'autres groupes sociaux. Alors que comme partout en Europe, le football a contribué, en France, à renforcer les liens sociaux entre des gens qui n'avaient pas d'autres définitions culturelles ou sociales que l'appartenance à un territoire urbain donné et à une classe sociale, ce mouvement de construction des identités collectives s'est ici opéré dans le cadre de communautés relativement restreintes, qui, de plus, n'avaient pas coupé totalement les liens avec la société rurale traditionnelle. Et au moment où cette classe ouvrière devenait plus importante et plus homogène, entre 1950 et 1974, elle allait se tourner vers d'autres formes de loisirs, pour perdre ensuite, dans les années soixante-dix, de son importance numérique et politique (G. Noiriel, 1986; H. Mendras, 1988)..

L'hétérogénéité en question a, en interaction avec les manières spécifiques de définir les identités collectives dans la France républicaine, des implications fortes sur la manière dont le football peut, dans ce pays, exprimer l'expérience ouvrière, tant au plan des valeurs qu'à celui des aspirations à la promotion sociale.

Le professionnalisme a été instauré en France en 1932 mais il n'est pas rare que, jusqu'aux années soixante, des joueurs de talent aient préféré rester amateurs, ajoutant à leur salaire les bénéfices d'une promotion possible dans l'entreprise du mécène du club local et les primes versées par celui-ci (A. Wahl, 1989). La modernisation "douce" à la française peut rendre compte de cette moindre importance du professionnalisme dans la classe ouvrière. Dans un contexte défini par une relative stabilité économique, le professionnalisme n'est pas un enjeu. Les salaires proposés par les clubs ne sont pas assez importants pour qu'un ouvrier qualifié abandonne son travail ou pour qu'un ouvrier semi-rural laisse tomber le travail à la ferme. Pour beaucoup, l'école, l'espoir de devenir fonctionnaire, de reprendre l'exploitation familiale ou de rentrer dans les aciéries comme son père constituent des rêves réalistes d'ascension sociale. Seuls les immigrants, Polonais, Espagnols, Italiens puis Maghrébins ont pu penser que le football était le meilleur moyen d'échapper au travail de la mine (S. Beaud, G. Noiriél, 1990). En règle général, le football apparaît une sorte d'extra et, dans ce cas, le rugby et surtout le cyclisme avec tous leurs statuts intermédiaires entre amateurs et professionnels sont tout autant attractifs que le football, peut être plus à l'image d'une société où le changement de statut social est autant vu comme une affaire de stratégie individuelle que de stratégie collective.

L'Etat est responsable de la lenteur de l'industrialisation et de l'urbanisation. En France, la croissance économique et les transformations sociales qui l'accompagnent se font sous le patronnage de l'Etat (P. Rosenvallon, 1989). Celui-ci favorise le maintien d'une forte paysannerie et d'une société rurale et la constitution d'un monde des fonctionnaires. D'un autre côté, le caractère républicain de cet Etat est très important dans la définition d'une identité française supérieure aux identités locales et

sociales. Depuis la Révolution, l'Etat a lutté contre tous les particularismes. Il a créé avec l'école laïque et républicaine un instrument pour forger une identité nationale allant contre les affiliations traditionnelles et un moyen, peut être modeste mais réel, de mobilité sociale. Plus généralement, avec l'idée de citoyenneté, il a fait de l'accès à cette dernière un des enjeux majeurs des luttes sociales et politiques. Les passions françaises, telles qu'elles s'expriment dans l'histoire du XIXème et du XXème siècle, sont des passions politiques qui vont contre l'engagement dans des pratiques culturelles trop spécifiques. Cela ne signifie pas pour autant que le sens d'identités spécifiques est perdu. Des rivalités existent entre les villes <<rouges>> et <<blanches >>, entre la préfecture bourgeoise et la sous-préfecture ouvrière, etc., et les spectateurs d'un match de football, pendant sa durée, éprouvent le sentiment d'être ensemble contre les autres. On a bien le sentiment d'être mineur, d'être de tel ou tel endroit et de l'exprimer à travers son équipe. Mais pendant de longues années, tous ces supporters se sont aussi passionnément engagés dans la lutte pour la citoyenneté, la défense de la nation ou pour la reconnaissance de leurs droits par l'Etat. Dans la France républicaine, on appartient bien aux petits espaces de citoyenneté que sont les villages ou les bourgs et on garde des liens avec eux, car il est bon d'y être attaché. Mais cet attachement est relativisé par l'appartenance à la nation, sentiment inculqué par les guerres et l'école républicaine. Le football est alors autant le symbole de l'intégration à une communauté nationale que celui de l'appartenance à une classe sociale ou à un territoire: les paysans français ont appris le français et le football dans les tranchées pendant la Première guerre mondiale (A. Wahl, 1989), de même que les immigrants polonais ou maghrébins jouant en équipe de France étaient la preuve de l'universalisme républicain.

Le caractère second des affiliations culturelles et la modération des

transformations sociales peuvent expliquer le moindre excès des spectateurs français. On peut bien sûr faire une chronique des violences rituelles dans les joutes inter-villageoises, mais elles proviennent de gens marginaux, peu intégrés et surtout elles sont rares. Mais plus généralement, le cadre du village du bourg ou de la petite ville vient tempérer par l'interconnaissance les effets de l'hétérogénéité sociale, le regard de tous sur tous constituant un mode de contrôle efficace de l'expression des émotions.

Le jacobinisme et l'aspiration à la citoyenneté nationale, s'ajoutant à la taille moyenne de la population de la capitale qu'est Paris si on la compare à celle de Londres par exemple, peuvent expliquer le manque d'enthousiasme pour le football dans cette ville. Paris est un lieu de vie, mais c'est aussi une sorte d'abstraction: être à Paris, c'est être au centre de la République. Paris est plus une ville politique et administrative, une ville d'employés et de fonctionnaires qui croient à l'autodiscipline et au respect des normes bourgeoises. De plus, jusqu'aux années 1970, le maire de Paris n'est pas élu mais nommé et il n'y a donc pas de compétition opposant des notables locaux qui pourraient chercher à se gagner une clientèle en organisant les loisirs populaires; il n'y a pas une grande bourgeoisie locale qui pourrait chercher, comme à Milan ou à Barcelone, à mobiliser le peuple autour d'une équipe de football et pendant longtemps, les clubs ont été les créations de bonnes volontés ou le prolongement des cercles de sociabilité du début des sports anglais en France. En fait, Paris n'est pas une ville faite de vrais Parisiens, peu sont établis depuis plusieurs générations et beaucoup maintiennent des liens avec leurs régions d'origine. Le club comme expression de racines n'y a pas de sens immédiat: les racines sont ailleurs et Paris est le lieu de la modernité ou de la promotion sociale, pas celui de la recherche de nouvelles racines. Bien sûr, autour des usines Renault, Citroën ou Panhard vivaient des communautés ouvrières, mais beaucoup

d'ouvriers, après la guerre, vivaient en banlieue et de toute façon ces communautés n'étaient pas assez importantes pour imprimer leur marque sur le football parisien.

Il n'y a pas ainsi de puissant et loyal soutien aux équipes parisiennes de football. Il y a seulement un attrait du spectacle et de la promenade qui fait aller au Parc des Princes ou aux Six Jours cyclistes, mais plus sur le mode du flâneur ironique que sur celui du supporter fidèle. A Paris, on aime l'équipe de France et, dans le Championnat de football, on soutient plus souvent l'équipe visiteuse que l'équipe parisienne.

Les passions politiques ont aussi eu des conséquences sur la place du football dans la société française. Au moment où les sports comme le football se développent en France, dans les années 1900, il existe de fortes rivalités entre les organisations laïques et les organisations religieuses comme plus tard, après la Première guerre mondiale, entre fédérations sportives socialistes et communistes. Dans les années vingt et trente, la division politique entre socialistes et communistes se traduit par un éclatement des compétitions et des publics. Pendant les années où le parti communiste s'implante dans la classe ouvrière, ses stratégies politiques successives vont contre l'autonomisation du football comme loisir ouvrier. Ainsi, quand le parti applique la stratégie classe contre classe, le football est éclaté en plusieurs compétitions. A Alès, par exemple, il y a deux équipes de football, l'une <<bourgeoise>>, l'équipe professionnelle financée par les Houillères, l'autre <<prolétaire>>, affiliée à la fédération sportive créée par le Parti communiste: la classe ouvrière locale est tiraillée entre deux définitions du football. Mais quand le Parti applique la stratégie dite de Front Populaire ou d'Union Nationale, le but est alors de faire accéder la classe ouvrière à la vraie citoyenneté et, en tant que part importante de celle-ci, à la grande culture universelle, et non de favoriser l'émergence d'une culture

ouvrière. Il y a bien sûr une culture ouvrière qui se constitue dans les banlieues rouges autour de Paris ou dans les vallées de la sidérurgie lorraine (M. Verret, 1988). Mais si elle est prisée pour ce qu'elle suppose de simplicité, de solidarité, elle n'est pas une fin en soi, comme si, à la manière de la Grande-Bretagne, un compromis était passé entre les classes sociales. Pour les militants et pour l'avant-garde, la culture ouvrière n'est pas la vraie culture. En France, toutes les organisations ouvrières se sont construites contre l'idée d'une culture ouvrière ou populaire autonome: les organisations socialistes ou communistes luttent pour l'accès à l'universel, comme elles luttent pour la prise du pouvoir politique. Ces idées sont bien acceptées par l'élite des ouvriers qualifiés. Pour eux, l'émancipation passe par le refus des loisirs conventionnels porteurs d'aliénation. Ce qui n'empêche pas qu'on peut aimer le football à titre privé mais cet amour n'est pas une valeur. En France, jusqu'aux années soixante, la culture c'est la grande culture, quelque chose qui est toujours lié à l'idée d'un corps social et national unifié. L'équipe nationale de football ou le Tour de France sont valorisés parce qu'ils évoquent cette unité (G. Vigarello, 1993).

Les transformations économiques et sociales de la France après 1945 bouleversent ce paysage (H. Mendras, 1982; 1988). Les villes sont en croissance continue et l'exode rural transforme les paysans en employés et en ouvriers. Mais ce mouvement est aussi un mouvement vers une diversification des styles de vie et des loisirs, plus organisés par des divisions générationnelles ou plus individualistes en raison des améliorations sensibles dans la vie quotidienne. L'accroissement numérique de la classe ouvrière ne va pas de pair avec un renforcement de la conscience d'appartenance. Les communautés fortes qui allient affiliations syndicales et politiques demeurent là où elles existaient mais la scolarisation et une vie quotidienne plus confortable affaiblissent les formes traditionnelles de

solidarité. Les partis politiques et les syndicats se transforment en structures de service plus qu'en organisations militantes (A. Touraine et *alii*, 1984). Dans ce contexte, le football est toujours intéressant mais moins excitant pour ceux qui veulent explorer la vie moderne, et notamment les jeunes, que le cinéma, les sorties, les nouvelles formes de musique, le shopping, la télévision, le bricolage ou l'achat de la voiture ou quelquefois de l'appartement. Dans les années soixante et soixante-dix, pour nombre d'adultes, le football c'est la nostalgie, celle du Stade de Reims, de la Coupe du Monde en Suède en 1958, de la cours de récréation. Un peu la même chose qu'ailleurs en Europe, mais dans une société où le football n'est pas établi dans les grandes villes. Comment expliquer alors la renaissance du football ?

2. La nouvelle offre de football

a. *popularité et succès*

Il y a des raisons sportives au regain d'intérêt pour le football durant la dernière décennie. Reims, entre 1950 et 1962, et l'équipe de France en Suède, en 1958, ont enthousiasmé les foules. Mais après l'effondrement du football français, des clubs et de l'équipe nationale, le public a quitté les stades: la faible qualité du football et de son pouvoir émotionnel laissaient la place libre aux autres formes de loisir. Plus tard, la stabilisation du public puis sa croissance sont liées aux succès des équipes françaises. D'abord, ceux de Saint-Etienne dans les coupes européennes, puis de l'équipe de France en 1976, en Argentine, et après en Espagne et au Mexique, et enfin de clubs comme Bordeaux et Marseille. Grâce à ces bons résultats, il y avait alors de

nouveau de bonnes raisons de rester devant sa télévision et même de retourner au stade.

L'amélioration des performances est liée à la modernisation des clubs de football sous l'égide de la Fédération et de la Ligue (centre de formation, etc.) mais aussi de l'arrivée de sponsors, d'investisseurs et des collectivités locales, tous intéressés par le succès d'équipes françaises sur les stades européens ou du monde.

b. les médias et l'esprit d'entreprise

Pendant longtemps, le football a été une affaire de notables locaux (industriels, commerçants) qui y voyaient un moyen d'acquérir une réputation locale et nationale. Le statut juridique des clubs professionnels était celui d'associations à but non lucratif et reflétait cet état du professionnalisme où la gestion d'un club est affaire de bonne volonté. C'est toujours majoritairement le cas, mais une nouvelle vague de responsables de club est apparue, définissant une nouvelle économie du football et se posant comme de nouveaux acteurs. Cet engagement repose sur le constat que le football est un sport universel et du même coup un marché universel: dans cette perspective, le football français est intéressant quand il commence à être présent à l'étranger et peut promouvoir des produits français (J.F Bourg, 1992; J.F Nys, 1990).

De plus, comme le taylorisme est à sa fin et que les entreprises sont à la recherche de nouvelles méthodes de management, le vocabulaire du sport, et spécialement des sports collectifs, va servir d'instrument dans la mobilisation du personnel des entreprises autour des thèmes de la compétition et de l'organisation dans un contexte de concurrence débridée.

C'est une manière de dire que les individus doivent être forts et compter sur eux-mêmes pour devenir quelqu'un dans la société et dans l'entreprise. Ainsi, le football est utilisé dans la communication interne des sociétés avec l'idée de rendre les personnels solidaires autour des projets de celles-ci. Mais c'est aussi un outil de communication externe pour promouvoir la notoriété de marques ou de nouveaux entrepreneurs. Avec la fin des trentes glorieuses, les entreprises se tournent vers de nouveaux marchés et cherchent des positions fortes contre les concurrents; le sport leur fournit des valeurs pour ce faire (A. Ehrenberg, 1991).

Ainsi de nouveaux investisseurs apparaissent, connaissant diverses fortunes. Jean Luc Lagardère au Matra-Hachette, Bernard Tapie Holding à l'Olympique de Marseille, Canal Plus au Paris Saint-Germain. Les structures des clubs les plus importants changent: ils deviennent des sociétés anonymes à objet sportif. Ainsi l'Olympique de Marseille a fait jusqu'à récemment parti d'un holding où on trouvait, concernant le sport, le club, la télévision, le société Adidas et une agence pour la commercialisation des évènements sportifs. Canal Plus, la chaîne de télévision cryptée, est le principal actionnaire de la Paris Saint-Germain SA, partiellement propriétaire du Parc des Princes et se lance maintenant dans la création d'un club multisport à l'image du Real de Madrid en prenant des participations dans des clubs de basket-ball, de volley-ball et de hand-ball.

Avec la fin du monopole d'Etat sur la télévision et la création de trois puis de six chaînes, le football est devenu un enjeu de la concurrence entre médias. En 1974, il y avait à peine 10 heures de football par an sur les chaînes françaises; en 1990, le football est le premier sport télévisé avec 425 heures annuelles et il représente une des meilleures audiences télévisuelles. La concurrence entre les chaînes pour la retransmission des grands évènements footballistiques a fait entrer beaucoup d'argent dans les caisses

des clubs. Cet apport d'argent a modifié le recrutement de nouveaux joueurs et propose une nouvelle dramaturgie et de nouvelles émotions aux spectateurs. Même si l'argent venant de la télévision et des sponsors est plus important en quantité que celui qui vient des spectateurs, il reste cependant nécessaire d'attirer ceux-ci, parce qu'un stade plein est plus valorisant pour un entrepreneur dynamique qu'un stade vide, sans passion et sans énergie. Ainsi, Canal Plus et le Paris Saint-Germain invitent, dans leur campagne de publicité pour la saison 1992-1993, les Parisiens et les banlieusards à <<avoir l'esprit de clocher >> et à venir <<célébrer la messe tous les samedis soirs au parc des Princes >>.

c. les collectivités locales

Quelquefois ces stratégies entrepreneuriales s'accompagnent de stratégies politiques. Ainsi Bernard Tapie a, à la fois, une stratégie financière et une stratégie politique: être président de l'O.M, c'est se donner des chances supplémentaires de devenir député des Bouches du Rhône, maire de Marseille ou ministre. Mais, plus généralement, au niveau des villes ou des régions, prévalent des projets politiques. Par exemple, à Paris, l'élection du maire au suffrage universel (1975) est le point de départ de tentatives pour faire renaître une grande équipe de football dans la capitale. En fait ces liens entre football et politique sont très anciens puisque, depuis les années vingt, les clubs de football ont recherché auprès des mairies les fonds nécessaires pour la construction des stades et des équipements (A.Wahl, 1989). Mais la première politique d'envergure en la matière est celle de Gaston Defferre à Marseille en 1965.

Que peut-on attendre d'un club de football ? <<Ayez l'esprit de clocher >> est un bon slogan pour les hommes politiques locaux quand ils pensent

que la représentation de la société française comme un corps unifié pourrait être transférée aux sociétés locales, spécialement aux nouvelles métropoles régionales. Un des aspects de l'engagement des collectivités est bien sûr le populisme et le paternalisme: donner aux gens ce qu'ils veulent. Mais il y a plus. Car une ville marche, comme une entreprise, avec le souci de communication interne et externe. L'équipe de football peut servir de support à l'image d'une municipalité travaillant pour le bien commun et le stade à celle de la mobilisation des habitants autour de la cité, de son équipe et de son maire.

Il s'agit alors de savoir "vendre" une ville: avoir une grande équipe, une bonne santé économique, des entreprises modernes de haute technologie, une université, éventuellement une scène rock, etc., c'est être une vraie cité. Le football, et les autres sports, est une pièce dans les stratégies déployées pour attirer les investisseurs, car depuis les lois de décentralisation les villes sont à ce propos en concurrence les unes avec les autres. On peut cultiver différentes images: la sagesse et l'éthique du travail (Le Havre, Sochaux, Lens), le savoir-faire (Auxerre) ou la grandeur des grands projets comme Marseille ou Paris. Le football est ainsi devenu un des moyens des stratégies de communication des plus puissantes villes ou régions. Les lois de décentralisation ayant donné plus de pouvoir aux collectivités locales et aux maires des grandes villes, le football est devenu un des moyens, pour ceux-ci, de marquer leur esprit d'indépendance vis-à-vis de Paris ou de villes concurrentes. La mobilisation du public est une obligation pour le club et pour la ville: ce peut être la mobilisation contre le chômage, pour une nouvelle identité locale, pour la suprématie régionale ou pour l'établissement de liens avec des villes "cousines" d'autres pays européens.

La nouvelle offre de football ne suppose pas seulement un nouveau

cadre institutionnel et économique, mais aussi du soutien populaire. Le nouvel esprit d'entreprise, le modèle Tapie, et la renaissance des capitales régionales, et les ambitions qui l'accompagnent, définissent de nouvelles conditions pour la rencontre entre le public, les autorités du football, les sponsors, les investisseurs et les maires. Mais cette rencontre se produit dans une société qui n'est plus vue comme une route conduisant à la citoyenneté, au confort et à la modernité, ce que symbolisait le mouvement qui mène de la campagne à la grande ville, mais comme un centre qu'il paraît de plus en plus difficile d'atteindre et dont on risque d'être exclu. Là sont les conditions sociales d'une redécouverte d'un sens de l'identité et du territoire et de nouvelles raisons de s'engager dans le football.

3. Les nouvelles significations du football

a. *les hooligans français et la crise urbaine*

L'identification sociale des supporters *ultras* ou des *hooligans* est chose peu aisée. L'enquête par entretien et observation participante ne permet pas l'établissement de données quantitatives pertinentes. Les douze personnes qui ont été, au Parc des Princes, les guides ou les informateurs de l'enquêteur peuvent permettre d'approcher la logique du supporter *ultra* mais ne peuvent en aucun cas constituer un échantillon représentatif qui permettrait de dessiner un profil social du supporter. De plus, dans la mesure où, premièrement, le supportérisme *ultra* est considéré par ses protagonistes comme une forme de protestation contre le club, les médias, la société ou la police, et que deuxièmement il est une caractéristique de l'adolescence et de la post-adolescence, donc d'un moment de construction

des identités sociales et personnelles, la règle du jeu est souvent celle de la dissimulation des identités qui proviendraient des parents ou qui donneraient une image des supporters qui iraient contre le projet que ceux-ci souhaitent promouvoir: par exemple, répondre << *je suis chômeur* >> au sociologue ou aux policiers qui interrogent veut souvent dire qu'on s'identifie à une cause par romantisme ou par engagement politique.

Toutefois, les données recueillies lors des observations et celles consignées par la police lors d'interpellations permettent de dessiner une image du *kop* du Paris Saint-Germain et de ses *hooligans* un peu différente de celle que propose la Grande-Bretagne. On raisonnera sur 73 personnes interpellées durant les saisons allant de 1988-89 à 1991-92 dont on connaît l'âge, le sexe et le lieu d'habitation; parmi ces 73, il y en a 30 dont on connaît la profession.

Certaines données ne surprennent pas: les *hooligans* sont des jeunes gens (70 sur 73). Toutefois, les 3 jeunes filles présentes dans cet échantillon sont significatives d'une présence féminine plus importante dans le *kop* parisien, comme dans quelques stades italiens, que dans les stades britanniques. La majorité, 62, a entre 16 et 22 ans, avec quelques "vieux", âgés de vingt cinq ans et plus. Les leaders des associations et ceux qui se présentent comme des porte-parole ou des connaisseurs du *kop* appartiennent à cette tranche d'âge supérieure.

L'origine géographique correspond à l'aire de recrutement de l'ensemble des spectateurs du Parc des Princes, avec une moitié venant de Paris et de l'Ouest de la région parisienne: 18 habitent Paris, 22 viennent des départements des Hauts de Seine et des Yvelines; les autres venant des autres départements de la Couronne: ils viennent du Sud (12 du Val de Marne et 2 de l'Essonne), 7 de la Seine Saint-Denis et 5 du Val d'Oise, 3 de

Seine et Marne. Restent quelques personnes de passage.

Ces données géographiques permettent d'interroger ou de compléter, avec toutes les précautions méthodologiques d'usage, les quelques renseignements fournis sur la situation professionnelle. Que disent en effet les identifications ? Qu'il y a des chômeurs, deux; qu'il y a des étudiants et des lycéens, quatre et trois; des militaires, un engagé et deux appelés; des apprentis, deux; des employés, huit, et des ouvriers, huit. Parmi les personnes-ressources, on trouve cette même diversité: un agent de maîtrise SNCF, deux infirmiers, un policier, un militaire, un informaticien, un chômeur, un coursier, deux lycéens, deux étudiants. C'est dire que si les *hooligans* ne sont pas principalement des chômeurs ou des individus désinsérés socialement, ils appartiennent aux classes populaires avec une balance égale entre emplois qualifiés et emplois peu qualifiés. Reste cependant à interpréter la forte représentation de l'Ouest parisien. Par exemple, sur 18 Parisiens, 7 habitent le XVIème arrondissement et 3 le VIIème. Bien sûr, même si la population ouvrière ou employée de Paris est en baisse, même si ces arrondissements sont les plus bourgeois de Paris, il est possible que le maçon interpellé après un match, habitant le XVIème arrondissement, appartiennent effectivement à la minorité ouvrière de cet arrondissement. De même, il existe à Meudon ou à Versailles des quartiers peuplés par les classes populaires. Est-ce le cas de tous ces individus ? La question mérite d'être posée d'autant plus que, dans ces groupes, on se plaint volontiers des petits frimeurs ou des petits *bourges*, alors qu'existe un groupe de supporters essentiellement composé d'étudiants en droit parisiens et que les fondateurs du *kop* de Boulogne, notamment les *skinheads*, sont originaires des classes supérieures (familles d'avocats ou de cadres supérieurs). Ce qui serait alors intéressant dans le cas du *kop* de Boulogne et parmi les *hooligans* serait la rencontre entre deux groupes

sociaux, les jeunes ouvriers et employés et les jeunes bourgeois en << rupture de milieu >> et cherchant à s'unir avec le peuple. Mais cette fois, entre 1985 et 1991, cette rencontre ne se fait plus en vue d'une transformation révolutionnaire de la société, comme après 1968, mais pour une protestation ou une provocation populiste.

Pour le *kop* de Boulogne, un meilleur spectacle sportif n'est qu'un des facteurs du regain d'intérêt pour le football. Les stades sont aussi des lieux qu'on fréquente pour être vu, pour mettre en scène des valeurs et des conceptions de la société, pour exprimer une identité et rencontrer ceux qui partagent la même expérience que soi. Cette mobilisation est une des dimensions de la crise du modèle français d'intégration républicaine. Le football apparaît comme une issue à celle-ci. Il s'agit de comprendre comment.

La France est maintenant une société essentiellement urbaine et dans les quinze dernières années, le principal de la mobilité géographique s'est opérée à l'intérieur des zones urbaines. On peut donc avancer l'hypothèse de l'émergence d'un nouveau sentiment d'identité lié à l'expérience de la ville, car il y a de plus en plus de gens pour qui cette dernière constitue le seul lieu d'expérience sociale. Mais il y a aussi de plus en plus de gens qui peuvent exprimer leur insatisfaction quant à leur statut résidentiel en ville. Ils peuvent déménager pour trouver des appartements plus spacieux, mais aussi parce qu'ils doivent quitter des endroits devenus trop coûteux et parce qu'ils sont chassés des centres vers les banlieues. Il y a aussi ceux qui ne peuvent plus bouger parce qu'ils habitent déjà dans les parties les plus dégradées de l'espace urbain. Nous avons donc affaire à des mouvements qui traduisent une mobilité sociale ascendante ou descendante. Cette nouvelle géographie urbaine est la projection dans l'espace d'une tendance de la société française à la dualisation. Il n'y pas en France de ghettos à

l'américaine ou de *favellas* à la brésilienne, mais il y a bien un mouvement vers une société partagée entre des groupes bien intégrés et d'autres menacés par la modernisation de l'économie et les rénovations urbaines, et qui aboutit à ce que certains vivent dans des quartiers qui accumulent un maximum de handicaps. Ceci ne signifie pas que tous les *hooligans* ou tous les supporters *ultra* viennent de ces quartiers, mais simplement que ce risque de dualisation nourrit un sentiment de déréliction et la peur d'un déclin social. Pour ce qui concerne les jeunes supporters venant des banlieues, ils viennent non pas de quartiers caractérisés par une homogénéité sociale et culturelle mais plutôt par la fragmentation sociale (F. Dubet, D. Lapeyronnie, 1992).

L'urbanisation des années soixante et soixante-dix a conduit à une hétérogénéité de plus en plus forte des lieux d'habitation: les habitants d'un même HLM partagent en gros le même niveau de revenu, mais pas la même culture professionnelle ou la même destinée sociale. Pour eux, le logement ne signifie pas la même chose: c'est la fin d'une trajectoire pour les plus vieux ou les groupes les plus populaires ou un simple point de départ pour les jeunes couples ou les futurs cadres. Quand il y a de l'argent et du travail, la cohabitation ne pose pas trop de problème: chacun peut, moyennant le respect de quelques règles, vivre dans un espace privé. Mais il y a dégradation quand certains perdent leur emploi et voient qu'ils sont condamnés à rester là, mêler à des nouveaux habitants qui leurs renvoient l'image d'un déclin social. La croissance de l'immigration pendant les années soixante-dix et son installation définitive en France ont ajouté leur poids spécifique à cette situation (A. Jazouli, 1992). Pendant les années de croissance économique, l'immigration était un problème mineur. Mais maintenant, les immigrants participent de cette crise des relations sociales: sans parler du racisme, dont les manifestations sont en progression, la

différence des styles de vie renforce la tendance qui conduit les individus à privilégier leur espace privé, qu'il convient de défendre contre le monde extérieur (M. Wievorka, 1992). Ainsi, toutes les cités HLM et tous les quartiers sont divisés en << bons >> et <<mauvais >> secteurs, remplis d'immigrants, de chômeurs, de familles nombreuses et de femmes seules.

Dans ces banlieues, les principaux problèmes sont focalisés sur les jeunes à travers la question de l'échec scolaire et de la délinquance. Un aspect de la crise urbaine est l'importance prise par la première question et celle de la concurrence à l'école. Dans les banlieues, le nombre jugé trop important de jeunes issus de l'immigration est vu comme un obstacle à la réussite scolaire. Mais l'école est aussi le lieu où les jeunes Maghrébins et les jeunes Africains apprennent à ressembler aux autres jeunes Français, à se référer aux mêmes valeurs d'égalité et d'individualisme, et à se faire à l'idée qu'ils n'ont pas grand chose à attendre de l'école. L'échec scolaire, le chômage, la vie dans des quartiers marginalisés sont la source de ce qu'on appelle la << galère >>, cette expérience de l'absence de perspective (F. Dubet, 1986).

Un des aspect de la << galère >> est le développement de la délinquance. La différence de socialisation entre les jeunes immigrants, souvent plus nombreux, vivant dans la rue et l'éducation petite-bourgeoise se traduit par le développement d'une culture de la rue qui est vue en soi comme une forme de délinquance (J.C Chamboredon, 1970). Il y a aussi la délinquance réelle faite de petits vols, de trafic de drogue, de vandalisme , de racket dans les écoles. Cette délinquance n'est pas le fait exclusif des jeunes immigrants; en effet, les bandes ou les regroupements sont souvent un mélange de toutes les nationalités et les ethnies. Simplement les actes commis par des jeunes maghrébins ou africains sont plus facilement stigmatisés. Mais il existe aussi une tendance à la constitution de bandes

fondées sur l'identité ethnique, dans la mesure où certaines cités HLM sont peuplées majoritairement de tel ou tel groupe et que la bande défend son territoire contre la police ou les autres gangs (O. Roy, 1991; A. Giudicelli, 1991). Ce phénomène semble particulièrement important parmi les jeunes Africains, sous le nom générique de *zoulous*, parce qu'ils sont souvent moins intégrés à la culture française que les jeunes Maghrébins et qu'ils ont, avec le *Black Power* et les bandes nord-américaines, des références qui leur permettent de construire des frontières symboliques (M. Kokoreff, 1990).

Ainsi, il peut y avoir rivalité dans les rues entre << blancs >> et <<français>> et << black >> et << beurs >>, spécialement quand les jeunes blancs habitent dans les zones pavillonnaires ou les << bonnes >> cités HLM ou lorsque certains se trouvent arriver dans une cité HLM suite à une expérience de déclin social en raison d'un échec scolaire, d'un chômage des parents ou d'une rupture familiale. Dans les banlieues, la culture de rue traditionnelle des jeunes des classes populaires (G. Mauger, 1983) est concurrencée et marginalisée par une forme plus exotique. La liberté apparente des jeunes garçons africains ou maghrébins est vue comme une injustice faite au droit d'exprimer sa propre expérience de la société et de contrôler la rue. Dans le moment (l'adolescence et la post-adolescence), où s'éprouve le statut incertain de la virilité, les bandes maghrébines ou <<black>> apparaissent comme des univers qui font justice au statut de mâle, de même que l'idée qu'ils appartiennent à une communauté et qu'ils sont forts grâce à cela:

<< Il y a des types qui disent qu'ils n'aiment pas les Arabes parce qu'il y a une de leur copine qui s'est faite violée ou qu'ils se sont faits "piquer". C'est sans doute vrai, je le crois. Mais vous ne savez pas ce que c'est, c'est aussi plein de petits trucs. Nous, on avait l'habitude de jouer au foot sur un terrain près du quartier de l'Horloge. C'était des copains du quartier. Il y en

avait pas mal qui étaient allés à l'école ensemble. Et ça a commencé à mal se passer parce que d'abord on se faisait piquer nos affaires. Il y avait tout un tas de petits Arabes qui traînaient et qui venaient voir ce qu'ils pouvaient faucher. On a gueulé, on ne s'est pas laissé faire, mais après ils ont appliqué avec les plus vieux. Ils disaient << touchez pas aux petits frères >> et des trucs comme ça. C'est toujours ça: << touche pas à ma soeur, touche pas à mon frère >>. Tu te retrouves avec toutes la smala sur le dos. De quoi on a l'air nous. T'as l'impression qu'on a rien à défendre, qu'on est prêt à se faire marcher dessus. On peut plus rien faire et quand on fait quelque chose, qu'on se défend, on se fait traiter de raciste. Alors bon, je ne vois pas pourquoi ils mettraient les pieds à Boulogne, je vois pas pourquoi on pourrait pas avoir un coin pour nous >>.

Dans les banlieues, les groupes ou bandes qui revendiquent le droit d'être différent, c'est à dire d'être << blanc >>, << français >> ne sont pas des habitants d'un même ensemble, mais plutôt des regroupements d'individualités à la recherche d'un territoire ou qui s'inventent un territoire à défendre. Ainsi, les *skinheads*, qui sont la forme la plus spectaculaire de mise en scène de la crainte de perte de statut ne sont pas seulement des jeunes issus de quartiers dégradés mais aussi de zones plus bourgeoises.

C'est alors que le football apparaît comme solution: à côté du supportérisme traditionnel, pour la plaisir et la fierté locale, se développe, chez les individus qui se sentent les plus menacés dans leur intégrité sociale, un supportérisme qui permet de se définir contre ce qui apparaît comme des communautés en revendiquant soi-même d'en être une. D'autant plus qu'on pourra facilement identifier le basket-ball aux << blacks >> et aux << zoulous >> et faire du football le symbole d'une identité menacée. Cela semble particulièrement vrai à Paris où le *kop* de Boulogne, au Parc des

Princes, rassemble de jeunes supporters blancs venant de toute la région parisienne et exprimant le syndrome du << petit blanc >>:

<< Ici, à Boulogne, on est ensemble. Personne ne demande rien à personne. On est tranquille, on se retrouve, on est chez nous, on peut dire ce qu'on pense. Et on est fort. Ils font tout pour nous diviser, pour qu'Auteuil ait plus de monde, tout ça. Faudra qu'ils mettent le paquet pour nous vider >>.

Cela peut être différent à Marseille ou à Toulon où être *ultra* est quelquefois un aspect de la galère française ou maghrébine, mais dans des associations différentes.

b. la généralisation de la culture pop et la redécouverte du football

On peut aussi comprendre la mobilisation autour du football en mettant en évidence son aspect symbolique et culturel. La crise sociale que connaît la France est à mettre en relation avec l'effondrement du cadre politique qui organisait la société dans son ensemble et la vie des banlieues en particulier. On a beaucoup parlé, certains pour s'en réjouir et d'autres pour s'en plaindre, de la dépolitisation de la société française. L'écroulement du Parti Communiste et les changements idéologiques progressifs du Parti Socialiste français après l'élection de F. Mitterand en 1981 en faveur de l'économie de marché sont apparus comme autant de manifestations de l'émergence d'un consensus autour des valeurs républicaines et de la fin de tous les projets de transformation de la société, et donc des risques de totalitarisme. Ce reflux vis-à-vis des grandes idéologies ou des grands engagements est vu aussi comme un effet de l'individualisation des comportements qui induit la méfiance vis-à-vis de tout ce qui peut

embrigader l'individu. La culture de masse (musique, modes vestimentaires, loisirs, pratiques corporelles) qui, avec d'autres instances, permet à l'individu de se promouvoir est alors mise en avant (G. Lipovetsky, 1983). Cela veut dire que les identités politiques ne sont plus dominantes comme elles l'étaient quelques décennies auparavant: l'accomplissement est individuel et ne passe pas plus par l'adhésion à un collectif.

Il ne s'agit pourtant pas en fait d'une dépolitisation, mais d'une politisation différente de la société: tous les aspects de la vie quotidienne ou de la culture populaire peuvent alors être investis pour proclamer et affirmer une identité collective. Dans un contexte de croissance économique, jusqu'à 1974 et même jusqu'au début des années quatre-vingt, un tel mouvement pouvait être vu comme un progrès des valeurs libérales et individualistes, dans la mesure où la désaffection à l'égard des grandes institutions se marquait par une plus grande labilité de la revendication des appartenances générationnelles, sexuelles ou culturelles: on pouvait dire que les gens en avaient assez des grands engagements sociaux et politiques et préféraient s'occuper d'eux et éviter tout conflit. Mais après 1981, après la découverte du caractère irréversible de la crise, on est passé à la mise en avant d'identités collectives se défendant contre d'autres. Le Front National est la traduction politique, partielle, du sentiment d'abandon qu'a provoqué cette fin des espérances de changement social, son exploitation en populisme ou en xénophobie. Mais la culture de masse fournit elle aussi les aliments de ces reconstructions.

Pour comprendre le regain du football dans les années quatre-vingt, il faut explorer l'histoire culturelle. Certains sociologues (H. Mendras, 1988) proposent de voir dans l'année 1965 l'année qui marque la rupture entre la France traditionnelle et la France moderne: c'est l'année de l'ouverture du

premier super-marché, de l'inauguration de la faculté de Nanterre, symbole de l'université de masse, de l'expansion du livre de poche, le début de la baisse de la natalité et de l'accroissement du nombre de femmes salariées, etc. C'est donc, symboliquement, la naissance de la révolution culturelle hédoniste et individualiste. A partir de ce moment, les grandes institutions socialisatrices (l'Eglise, l'Ecole, les partis politiques, l'armée..) entrent en crise. En ce qui concerne le football, c'est aussi le temps du déclin, celui du jeu comme celui du public. Un nouveau champ d'expression des rapports sociaux s'ouvre: la culture pop.

Pendant plusieurs années, la pop culture, identifiée à toutes les nouvelles musiques, à l'essor de la mode et aux nouvelles valeurs hédonistes et individualistes, s'opposait, en France, au football comme le progrès à la tradition, la découverte de nouveaux lieux d'épanouissement aux vestiges des vieux loisirs. Les *baby boomers* et leurs parents étaient ceux qui découvraient la modernité par le biais de la consommation. Pour les parents, c'était la télévision, la voiture, l'équipement ménager; pour les enfants, c'était la culture pop anglo-saxonne ou sa version française. La modernité, c'était aussi l'accès à l'école, plus seulement l'école primaire mais aussi au lycée et à l'université, et plus généralement à l'expérience d'être jeune (O. Galland, 1991). Ceux qui n'étaient pas directement concernés directement par cette évolution cherchaient à s'y intégrer réellement ou symboliquement. Dans ce contexte, le football n'avait pas une forte valeur symbolique. Il évoquait l'enfance et les modes de vie traditionnels. Pour les jeunes engagés dans des études longues, ou qui veulent bénéficier de la vie moderne, ce pouvait même être une honte que de s'y intéresser. Le football n'était pas alors une pratique signifiante: la culture rock ou la culture des sorties (boîtes, cinémas, restaurant) étaient plus pertinentes. Pour ceux qui étaient engagés dans la contre-culture ou le gauchisme, il y avait des raisons

plus construites de refuser le football: le rock, c'était Woodstock, le football c'était l'opium du peuple, le chauvinisme et le machisme.

Maintenant, ce scénario progressiste s'est épuisé. Tout le monde est dans la culture pop, même les *skinheads*. Le changement d'attitude vis-à-vis du football se produit dans le courant des années soixante-dix. D'un côté, il y a l'apparition de joueurs de football << *intelligents* >>, comme Rocheteau, avec ses longs cheveux, son goût pour le rock et ses positions anarchistes. Plus, c'est, autour de 1975, la fin officielle du gauchisme et de la contre-culture: les espoirs de révolution culturelle ou politique s'écroulent avec la "découverte" du << *socialisme réel* >>, l'échec des expériences contre-culturelles et la nécessité de revenir dans la société, de trouver du travail ou de faire des enfants. Pour certains, le reclassement s'opère bien, d'autres font une expérience d'une mobilité descendante. Pour tous, c'était le moment de réaménager identités sociales et identités culturelles. Le rock et le football ont fourni les éléments symboliques de cette réadaptation à la nouvelle société. Dans le rock, on découvre des formes artisanales ou plus ambiguës comme le *pub rock* puis le *punk*; on prend conscience de l'hétérogénéité de ce qu'on appelle *rock*, avec toutes les différentes sous-cultures et la rébellion *punk* contre la contre-culture. Pour ceux qui viennent de milieux plus populaires, le *punk* est un moyen magique d'articuler à la fois le retour dans la société et la distance vis-à-vis d'elle, car cette musique parle de chômage, de la vie urbaine, et il est à la fois réaliste et rebelle. On peut continuer à militer en écoutant de la musique. Pour ceux-ci, la nouvelle perception du rock peut aller de pair avec l'expérience du football. A l'écoute de ce qui se passe en Grande-Bretagne, on se construit une vision romantique et populiste de la sociabilité urbaine où le plaisir se lie à l'authenticité, avec la musique, la concurrence entre sous-cultures, les tribunes des stades de football avec leurs chants et leurs bagarres. Pour ceux



qui sont militants, le nouveau rock et le football sont des moyens de rester près des << gens >>, de revenir aux racines, en remobilisant les souvenirs du vieux rock et du football, sans trahir tous les idéaux politiques. Chez les plus jeunes, de la génération d'après 1968, une meilleure connaissance de la culture pop fournit une multitude de modèles: les hippies et les gauchistes ne sont plus seuls, il y a aussi les *teddy boys*, les *skinheads*, plus populaires et nettement plus ambigus politiquement. De plus, les *skinheads* permettent de faire le pont entre le rock et le football puisqu'on sait qu'ils animent les tribunes des stades anglais.

Le football est aujourd'hui un des aspects de l'investissement de nouveaux champs culturels ou de l'investissement nouveau d'anciens champs. La contre-culture américaine a proposé la décontraction, le soin du corps et de l'esprit, à travers une nouvelle alimentation, de nouvelles pratiques sportives comme le jogging, les sports d'aventure, dans une perspective d'auto-réalisation. En France, les gouvernements depuis les années soixante-dix ont progressivement reconnu la légitimité de toutes les pratiques culturelles (la cuisine, la musique, la danse, le sport) en tant qu'expression de soi ou expression collective. L'exploration du modèle culturel anglais apporte d'autres éléments. En forçant le trait, on peut dire que le football (et plus généralement les sports collectifs), et donc le modèle anglais, s'opposent aux sports individuels et aux sports américains comme une autre manière de se situer face à une société dans laquelle on a abandonné tout espoir de transformation, dans laquelle règne dès l'école la compétition et qui est menacée par la dualisation. Pour ce qu'on en connaît en France, l'Angleterre avec ses vieux sports, ses classes sociales et ses sous-cultures, sert à se représenter l'idée qu'il existe toujours des groupes (même s'il faut recréer des frontières entre eux) par opposition à l'Amérique qui, vue de France, et avant de connaître les difficultés des relations inter-ethniques aux

Etats-Unis (ce que les *zoulous* et les fans de basket-ball ont perçu), est perçue comme le monde de l'homogénéisation sociale et de l'individualisme.

4. Des manières de soutenir une équipe

Les spectateurs reviennent donc vers les stades mais avec eux, un nouveau type de supporters: les *ultras*. Les conditions sociales décrites plus haut n'impliquent pas que le racisme qui s'exprime dans les tribunes soit l'expression mécanique d'une jeunesse frustrée. Mais ces groupes de supporters, ceux qu'on appelle les *hooligans*, regroupent essentiellement des jeunes mâles blancs: l'histoire récente du supportérisme en France est inscrite dans la situation des classes moyennes et des classes populaires blanches.

a. *le nouveau supportérisme en France*

Il a toujours existé des associations officielles de supporters, mais leurs membres ne se manifestaient ni par le chant, ni par le maquillage. La nouvelle vague de supporters apparaît avec les << *verts* >> et le << *chaudron vert* >>, surnom venant de l'ambiance très chaude, pendant les matches, du stade Geoffroy Guichard de Saint-Etienne. Pour la première fois depuis la grande époque du stade de Reims, il y avait un club français jouant pour la victoire en Coupe d'Europe. Mais cette fois-ci, cette équipe jouait à Saint Etienne et non à Paris, comme l'équipe de Reims le faisait. Avec Saint Etienne apparaissait le phénomène du public comme douzième joueur, phénomène très nouveau en France. Les spectateurs sont habillés en vert,

avec écharpes et bannières de la même couleur, cris et chants. Le même phénomène se produit au même moment à Bastia et à Lens, avec la même ambiance et la même mise en scène. L'interprétation semble facile: ces villes ou ces régions sont, soit des places fortes ouvrières et les matches sont des célébrations de la classe ouvrière, soit, comme à Bastia, le lieu d'expression du nationalisme corse.

La chronique régulière du supportérisme commence en fait avec les années quatre-vingt. Les premiers incidents, en dehors de ceux provoqués par les visiteurs anglais, se produisent pendant la saison 1978-79 et la véritable fondation du *kop* de Boulogne à Paris date de la saison 1983-84. Mais l'expansion nationale du phénomène *ultra* suit le drame du Heysel: les principales associations de supporters sont créées à Paris, Marseille, Bordeaux pendant la saison 1985-86 et la seule tentative de constituer une fédération nationale des *kops* et des *ultras* date de l'année 1987. C'est à partir de ces années que les actes de vandalisme dans les stades et dans les villes visitées, les bagarres et les embuscades ou le déploiement des symboles fascistes ou des slogans racistes deviennent une nouvelle routine.

Maintenant, il y a partout en France des *kops* ou des groupes *ultras*. En général, les *kops* se trouvent dans les clubs situés au nord de la Loire et les groupes *ultras* dans le Sud, et cette division renvoie à deux styles de supportérisme: le style anglais et le style italien. En fait, la tendance à l'italianisation s'est affirmée un peu partout en France, mais les étiquettes demeurent. En règle générale, ces *kops* sont composés d'un noyau de fans fidèles, entre 20 et 50 personnes, qui grossit avec l'importance des matches. Ces *kops* sont le reflet des publics des stades: ils se sont constitués dans une situation générale de faible fréquentation des stades. A Paris, le *kop* est bien sûr plus important: on parle d'un noyau de 500 supporters. Mais dans les saisons récentes, il y avait en moyenne 2 à 3000 personnes et bien sûr

beaucoup plus pour la venue de l'Olympique de Marseille. C'est Marseille qui semble avoir les groupes *ultras* les plus puissants avec un noyau estimé à 2000 individus. Mais il faut préciser que, dans ces villes, il y a deux *kops* ou plutôt deux lieux où se rassemblent les supporters les plus passionnés (P. Broussard, 1987).

En général, il y a plus d'ambiance et d'excitation dans les *kops* que partout ailleurs. Mais il existe des exceptions. Par exemple, à Lens, l'endroit le plus fréquenté et le plus chaud se trouve dans les tribunes et non dans les *virages*. Là, sont réunis pas seulement des jeunes mais des adultes, habillés en Sang et Or (les couleurs du club), coiffés du casque de mineur ou de la lampe, symboles de l'ancienne prospérité de la région. De plus, cette tribune accueille volontiers les supporters des autres équipes et partagent avec eux, pendant la mi-temps, la bière et les frites. Ce mélange se produit essentiellement avec les clubs amis, ceux qui viennent de villes ouvrières comme Le Havre ou Saint Etienne, et il est beaucoup moins poussé quand viennent les supporters de Paris ou de Lille.

Dernière caractéristique générale, les *kops* sont fréquentés par des groupes d'extrême-droite. A Paris, la création du *kop* de Boulogne est largement due aux *skinheads* d'extrême droite et la division entre la tribune << Boulogne >> et la tribune << Auteuil >> est celle qui sépare les supporters qui expriment des sentiments populistes et racistes et ceux pour qui le football est essentiellement le soutien à l'équipe locale et le plaisir d'organiser ce soutien. Avec le Havre et le Paris Saint Germain, on a deux exemples différents de mobilisation autour du football et deux manières distinctes de gérer les problèmes provenant de la crise sociale et politique. Ce sont deux exemples de la manière française d'être supporter, avec l'importance de la forme associative et de la hiérarchie.

b. *Le Havre*

Le Havre (200 000 habitants) est une ville ouvrière de Normandie, partie d'une région très touchée par la crise avec un fort taux de chômage (environ 18 % de la population active). Le Havre Athletic Club (HAC) est le premier club de football français, fondé par des Anglais en 1872. Comme partout ailleurs en France, le football est d'abord un sport de gentlemen locaux mais devient rapidement le sport des dockers, des sidérurgistes et des artisans. Depuis l'origine, il y a aussi au Havre une tradition d'équipes d'entreprises ou de quartiers qui font concurrence au HAC. Le Havre, à l'exception de sa victoire en Coupe de France en 1959, n'est pas une équipe à succès. En 1964, elle abandonne même le professionnalisme. Les résultats sont de plus en plus mauvais et le club joue durant plusieurs années dans des séries de moindre importance. Mais en 1972, une réorganisation des compétitions de football a lieu: le club est alors repêché en raison de son ancienneté et surtout de sa bonne moyenne de spectateurs, signe du maintien de la fidélité des Havrais au HAC. Puis, après une carrière en dents de scie entre Troisième et Deuxième division, le club accède à la Première division.

Déjà, durant la saison 1981-82, quand le club jouait encore en Deuxième division, les supporters du HAC étaient considérés comme des supporters typiquement *british* pour la fidélité et l'ambiance qu'ils créaient dans les tribunes. Les origines du *kop* havrais se situent pendant les années qui mènent vers le premier retour en Première division en 1984-85. Pendant cette saison, le club jouait devant un public moyen de 12 à 15 000 spectateurs,

dont le *kop* havrais était l'élément le plus dynamique. Ce *kop* regroupait des lycéens et des étudiants, des jeunes ouvriers et des chômeurs. Il se définissait alors contre l'association officielle des supporters qu'il considérait comme un rassemblement peu dynamique de spectateurs et non de supporters. Il déployait les couleurs du club, Ciel et marine, dans les drapeaux, les écharpes, les maillots, mais aussi le drapeau britannique et diverses écharpes de clubs anglais. Comme dans les autres stades de France, au stade du Havre, on était nourri des images des supporters de Liverpool durant les compétitions européennes. Mais, plus spécifiquement, cette influence anglaise était aussi l'expression des vieilles relations que Le Havre entretient avec la Grande-Bretagne, à travers les activités portuaires. Il y a toujours eu des compétitions entre les équipages des ferries, les équipes du Havre et celles de la région de Southampton et de nombreux fils de dockers ou des étudiants havrais avaient l'habitude, pendant la trêve hivernale du Championnat de France, d'aller assister à des matches soit à Southampton, soit à Londres et spécialement à Arsenal. Outre cette *football connection*, il y avait aussi entre Le Havre et la Grande-Bretagne une *rock connection*, dans la mesure où nombre de groupes anglais commençaient souvent leurs tournées françaises par Le Havre qui avait développé sa propre scène rock, fortement influencée par le *pub rock* anglais. Et au début, des musiciens de rock locaux jouaient dans les tribunes du stade.

Plusieurs logiques président à l'organisation et au fonctionnement du *kop* havrais. D'abord, il y a la division traditionnelle entre supporters et spectateurs. Comme à Marseille, le stade est à l'image de la ville. Dans le *kop*, appelé officiellement les << premières >>, les gens sont plus jeunes et plus enthousiastes et déploient tous les attributs du supporter. Le *kop* se voit comme le vrai soutien de l'équipe locale, ne la huant jamais alors que les autres spectateurs sont accusés d'être froids et inconstants.

De l'autre côté, dans l'autre *virage*, se regroupent des spectateurs un peu plus âgés, d'origine ouvrière. Ce sont aussi des fidèles mais ils refusent le bruit et la mise en scène. Lorsqu'il y a des incidents entre supporters du Havre et du club visiteur, ils viennent souvent de cette partie du stade, parce que c'est là que sont placés les supporters visiteurs et parce que les supporters havrais qui s'y trouvent sont les représentants d'une culture *rough* et réagissent vivement aux insultes et aux perturbations. Ce genre de problèmes se produit surtout avec les vieux rivaux régionaux de Rouen ou avec les *ultras* du PSG ou de Lille dont les membres, d'extrême-droite, aiment << *casser du communiste* >> en s'en prenant aux supporters du Havre puisque cette ville est une des dernières agglomérations dont le maire soit communiste.

Dans les tribunes, d'un côté du terrain, se regroupent les plus vieux supporters, souvent des abonnés, ou ceux qui viennent grâce au comité d'entreprise de leur société. De l'autre côté, il y a les notables, élus municipaux ou régionaux, préfet (pour les matches de gala), chefs d'entreprise et leurs invités. C'est cette partie du stade qui est la plus méprisée par les << *vrais supporters* >>.

La division entre *kops* et tribunes est au Havre moins pertinente que dans d'autres stades. Par exemple, pendant les déplacements, il y a toujours un mélange entre jeunes et vieux supporters. Ils partagent la même fierté locale, le conflit qui les oppose est celui des mérites respectifs des anciennes équipes comparées à la nouvelle. Ils partagent aussi les mêmes rivalités locales; il n'est pas question par exemple de soutenir Rouen, distante de 50 kilomètres, même si cette équipe jouait en Première Division et le HAC en Seconde. Dans les usines de la région, on est séparé entre supporters du HAC et supporters des *Diabls Rouges* de Rouen. Cette

opposition est celle de deux villes, une ville bourgeoise, siège de la préfecture, avec une municipalité conservatrice, et une ville ouvrière, élisant une municipalité communiste et, du coup, souvent mise à l'écart dans les programmes de planification régionale.

Le *kop* havrais se reconnaît dans l'alliance des << *pauvres* >>. Les équipes qui y sont les plus populaires sont Lens et Saint Etienne et ce qu'on appelle les petites équipes, c'est à dire les équipes de petites villes ou les équipes aux budgets modestes. Avec Lens et Saint-Etienne, il y a aussi une solidarité qui est celle des publics les plus nombreux de France, en dehors de Paris et de Marseille, ou encore celle de régions touchées par la crise économique et luttant contre le déclin social. Si Saint Etienne est un peu trop éloigné, aller à Lens est l'occasion de faire un déplacement où on se retrouve pour célébrer l'amitié des communautés ouvrières. Ces équipes ont les mêmes budgets modestes, avec des équipes faites de << vieux >> professionnels, de jeunes talents locaux et de quelques joueurs venus d'ailleurs. Les publics sont plutôt composés de membres des classes populaires. Ainsi le déplacement à Lens est l'occasion de se mêler dans les tribunes et de partager avec les *chtimis* un même plaisir de la boisson. Les supporters échangent des pin's et des autocollants, et marchent en procession autour du stade, drapeaux déployés, avant le coup d'envoi. Il y a même eu des échanges touristiques pendant l'été entre supporters des deux clubs.

A part Rouen, le seul vrai ennemi est le Paris Saint Germain et, dans une moindre mesure, Lille. En 1985-86, pendant la montée du *kop* de Boulogne, des groupes se baptisant *hooligans du PSG* avaient commis différents actes de vandalisme dans les stades de France et, juste avant la rencontre HAC-PSG, les joueurs maghrébins du Havre avaient reçu des lettres de menace. C'est pourquoi les supporters du PSG, lors de leur venue

au Havre, furent rudement accueillis par le public et par la police locale. Depuis ce moment, chaque année, le match entre les deux équipes se déroule dans une atmosphère tendue: les supporters du HAC se rendant à Paris sont escortés par la police depuis l'autoroute, les associations de supporters reçoivent des lettres de menace, avec promesses de massacre pour les communistes, les Parisiens se livrent à quelques actes de vandalisme et la police les rudoit. Dans la guerre entre supporters, ceux du Havre ou de Lens, aux yeux des supporters du PSG, ont le rôle des *losers*, des *rouges* et plus généralement des << provinciaux. >>.

Le H.A.C est vraiment l'équipe d'une cité en déclin, soutenu par une classe ouvrière en crise. Son supportérisme est affaire de politique locale et l'action des supporters est intégrée dans l'action du club au sein de la ville. Le *kop* havrais est composé de plusieurs associations et fait partie intégrante de l'organisation du club. Le fondateur du *kop*, en 1985, est maintenant le président d'une fédération officielle qui regroupe cinq associations de supporters. Cette fédération a le droit de commercialiser et de diffuser l'image du club (écharpes, pin's, jouets, maillots, etc.) et est investie de plusieurs missions: commercialiser les attributs du supporter, organiser les déplacements, participer aux manifestations organisées par le HAC, promouvoir l'image du club et des supporters et aider les familles des supporters qui en ont besoin. La définition de ces missions résulte de la rencontre de trois facteurs. Le premier concerne le fondateur du *kop* havrais qui est en même temps élu municipal, membre du Parti socialiste. Depuis le début, celui-ci a donné au supportérisme des objectifs militants. Il est notamment à l'origine de la tentative de fondation d'une fédération des *kops* et des *ultras*, en 1987, en vue de lutter contre la montée de la violence et de contrecarrer l'extrême-droite dans les stades. Ce projet a échoué, mais son objectif est toujours d'empêcher le développement des

groupes de *skinheads* et d'extrême-droite dans les tribunes havraises. Responsable de la commission sociale de l'association de supporters, il lutte aussi contre la dégradation de la situation des classes populaires havraises. En cela la fédération des associations havraises de supporters participe à l'important réseau associatif qui couvre la ville et qui a en charge depuis plusieurs décennies d'accompagner la prospérité, jusqu'à 1974, puis le déclin et ses conséquences sociales.

Les autres facteurs sont la politique de la municipalité et le rôle du président du HAC. Dirigée par les communistes, Le Havre a toujours développé une politique sociale et culturelle fondée sur un réseau d'associations et d'institutions de travail social. Pendant la prospérité, il s'agissait d'assurer le partage du progrès et d'aller plus loin que les autres municipalités; avec la crise économique, il s'agit de soigner les plaies et de maintenir un contrôle sur la base sociale et électorale de la mairie. Dans cette stratégie, il n'y a longtemps pas eu de place pour le football; le conseil municipal a été longtemps hostile à un retour au professionnalisme. Avec l'approfondissement de la crise, un changement de perspective s'est produit, qu'a confirmé l'arrivée, en 1979, d'un président favorable à un professionnalisme modeste et sage. Le football pouvait permettre de redonner au Havre une place sur la carte de France et aider à bâtir un sens de l'effort collectif de la ville contre la crise en alliant l'éthique communiste du travail et celle de l'entrepreneur qu'est le président Hureau. L'arrivée dans l'équipe municipal d'un responsable culturel ayant travaillé à Saint Etienne à l'époque de l'épopée des << Verts >> a contribué à faire du football un des éléments de la nouvelle stratégie de communication de la ville et il est symbolique que le nouveau logo de cette dernière soit une stylisation du Pont de Tancarville en Ciel et Marine.

Ainsi, l'organisation du supportérisme au Havre est le résultat d'un

travail militant associé à un certain paternalisme et à un amour de l'ordre. Le président, comme le maire, sont hostiles à tout mouvement incontrôlé qui pourrait ternir la réputation du club et de la ville. Ainsi, le rôle du président de l'association est de convaincre toutes les associations spontanées de rejoindre la fédération officielle.

c. le kop de Boulogne

La situation est bien sûr différente au Parc des Princes. Paris est, avec Marseille, un des plus gros publics de France et son *kop* a la plus mauvaise réputation. C'est l'endroit où les symboles de l'extrême droite sont les plus visibles: << *Bleu, Blanc, Rouge, La France aux Français* >>, on chante la Marseillaise en tendant le bras, on arbore des croix celtiques, etc. Après le match, autour du stade et dans le métro, certains pourchassent Arabes et Africains. Et puis il y a la routine des sièges brisés ou des voitures cassées. Pourquoi et comment cette concentration ? Qu'est ce qui fait tenir ce groupe ensemble ? Peut-on faire la part entre la guerre rituelle et l'influence politique ? De quoi cette dynamique se nourrit-elle ?

Le Paris Saint Germain est né en 1973, presque dix ans après la descente du Racing Club de Paris en Deuxième division en 1964. Quelques années difficiles sans grands résultats, encouragé par un maigre public, le club connaît quelques succès avec la Coupe de France en 1981 et 1982 et le titre de champion en 1985-86. Les chiffres de public suivent les résultats: 17 250 spectateurs en 1975-76, 24 000 en 1981-82 mais 16 254 en 1984-85 puis 24 571 en 1985-86; retombée à 14 465 en 1990-91 pour remonter à 26 600 en 1991-92 avec l'arrivée de Canal Plus à la tête du club. A partir des données tirées du fichier des abonnés et de sondages divers, on peut connaître le profil du public du PSG: entre 20 et 30 % viennent de Paris. Les employés représentent

34 %, les classes moyennes 13 % et les ouvriers 8 %; 41 % a moins de 24 ans et 64 % moins de 35 ans. On peut également constater que le public est aussi fait d'immigrants portugais et espagnols, d'Africains, d'Antillais et de Juifs d'Afrique du Nord, mais aussi d'une partie du *show bizz* ou du monde des médias qui aime se faire voir dans un endroit nouvellement à la mode. Malgré l'insuffisance des données fiables, on peut dire qu'à l'exception des femmes et des Maghrébins, qui sont sous représentés par rapport à leur place dans la population de l'agglomération parisienne, le Parc des Princes est à l'image d'une région multiethnique où dominant les emplois du tertiaire.

Face à ce public "ordinaire", il y a le *kop*. On devrait dire Boulogne et Auteuil qui sont les deux lieux où se regroupent les supporters les plus ardents. Mais jusqu'à maintenant, c'est le *kop* de Boulogne qui est le territoire des supporters *ultras*, celui qui a la réputation la plus sulfureuse. C'est le plus vieux et le plus controversé car c'est là où on se proclame raciste, nationaliste et où il y a des bagarres.

L'origine du *kop* remonte à la fin des années soixante-dix quand le club se mit à offrir des places bon marché pour attirer des jeunes spectateurs. Très vite, Boulogne allait accueillir toutes les sous-cultures parisiennes. On a dit l'importance de l'Angleterre dans la nouvelle culture pop française. Les années 1978-1981 sont celles de la popularisation du *punk* et des *skinheads*: ceux-ci ont trouvé dans les tribunes du Parc des Princes un moyen de se placer sur un terrain déjà balisé par leurs cousins anglais et de s'assurer la *street credibility* nécessaire pour, à la fois, attirer et repousser. Ils ont imprimé leur marque sur l'espace du stade, plus que les *punks*, car ces derniers, surtout pour les leaders, étaient plutôt orientés vers l'extrême-gauche et peu intéressés au football. Au Parc se retrouvaient donc les *punks* les plus marginaux et les plus tentés par le populisme, ceux qui ont fait le pont avec la sous-culture *skinhead*.

Au début, celle-ci est divisée en deux tendances. La première est plus concernée par la rue, la rivalité entre bandes dans les Halles ou les *squats* que par le football. Ses sympathisants se réfèrent au mouvement anglais *Two Tones* et on trouve de jeunes Maghrébins ou de jeunes Antillais parmi eux. La deuxième tendance est explicitement orientée à droite. Elle a des leaders qui sont d'origine plus bourgeoise, souvent étudiants. Traditionnellement, la jeunesse des classes moyennes est à l'avant-garde de l'introduction de la contre-culture ou de la culture pop anglo-saxonne parce que c'est elle qui lit, qui voyage et qui peut plus facilement acheter les biens qui vont avec cette culture. Mais il y a aussi chez elle une tradition de fascination pour l'extrême-droite, spécialement parmi les étudiants en droit. C'est cette tendance qui participe à la fondation du *kop* de Boulogne. Ses membres ont investi les tribunes encore vides au début des années quatre-vingt. Ils peuvent être vus comme la première réaction pop, c'est à dire inscrite dans l'univers de la culture de masse, à la victoire de la gauche en 1981, mais aussi comme un des aspects de la reconstruction de l'extrême-droite en France pendant cette période.

Les leaders *skins* du *kop* sont en effet en liaison avec des organisations comme le MNR (*Mouvement National Révolutionnaire*), et certains sont membres des JNR, l'organisation de jeunesse de ce mouvement, ou de *Troisième Voie*, de *L'Oeuvre Française* ou du *Front National* pour lesquels ils font office de service d'ordre et de colleurs d'affiches. Ils sont présents sur la scène rock avec les groupes de *Oi music* tels que *Tolbiac Toads*, *Evilskins* ou *Brutal Combat*. Ils ont un label musical installé à Brest, *Rebelle Européen*, qui édite et distribue les labels des autres mouvances *skin* en Europe ou organise les concerts *Rock against Communism*. Ils fréquentent les boutiques *skins* de Paris, *London Style* ou *Chelsea Diffusion* où on peut trouver la parfaite panoplie du *skinhead* et ses aliments spirituels: *Doc*

Martens, bombers, fanzines comme *Le Rebelle Blanc* ou *Klan Comics* ou des adresses pour acheter les *pittbulls*, les chiens de combat. A cela s'ajoute le football car leurs leaders et les plus engagés d'entre eux savent que les *skinheads* londoniens sont des fans de West Ham ou de Chelsea, et quelquefois le sont aussi. L'investissement des tribunes est alors un exemple du travail idéologique de la nouvelle droite en France (P.A Taguieff, 1988). Elle s'appuie sur l'idée que le football est une expression des racines de la communauté blanche ou de la nation et une rébellion contre le << conformisme de gauche >>, le <<capitalisme cosmopolite >> ou le << métissage >>.

L'activité des *skinheads* dans le *kop* a été particulièrement importante dans les années 1983-85 puis 1989-90 avec la création des *fanzines Blood and Beer* et *Pour le prix d'une bière*, célébrant la fondation et l'activité du *Pittbull Kop*, avant-garde du *kop* de Boulogne, << d'un kop à 100 % nationaliste >>. *Le Choc du Mois*, mensuel du *Front National*, présente alors ce *kop* comme un pôle de la lutte contre l'ordre policier de gauche. Mais les *skinheads* ont été aussi grandement aidé par les médias à la recherche d'un démon populaire tout neuf et de parts d'audimat. Le *kop* de Boulogne a été baptisé par un reportage de Canal Plus, juste après le Heysel, qui montre les *skinheads* parisiens se proclamant solidaires de leurs collègues anglais et assumant la mort des supporters italiens, ainsi que par plusieurs autres reportages. Cette reconnaissance des médias a largement aidé la stratégie de séduction lancée par l'extrême-droite en direction des jeunes gens en quête d'expérience mâle et d'un nouvel anticonformisme.

Durant la saison 1991-1992, la présence des *skinheads* s'est réduite à la fois en raison du contrôle policier, d'arrestations, de vieillissement ou d'entrée dans des carrières politiques ou politico-commerciales. Mais la présence de l'extrême-droite est maintenue par les *Commandos Suicide*

puis par l'*Army Korps* qui se charge de lancer des slogans nationalistes et racistes ou d'organiser la chasse aux << beurs >> et aux << blacks >>. Ils ne sont plus *skinheads* mais se disent *casuals*, et parmi eux, se retrouvent aussi des vétérans de la chasse << anti-métèques >>, vieux habitués des meetings d'extrême-droite ou des campagnes de collage d'affiches pour celle-ci.

Les *skinheads* ne dirigent pas le *kop* de Boulogne mais ils symbolisent le développement des sentiments nationalistes et populistes parmi certaines fractions de la jeunesse française et l'attrait des réthoriques de violence et de dureté mâle. Leur désignation comme démons populaires et la perte de légitimité et de crédibilité des idées de gauche face à la crise économique et sociale ont fait de Boulogne l'endroit de tous les défis.

Mais si cette attraction est inquiétante, on ne peut cependant confondre les attitudes traditionnelles des publics populaires, les sentiments populistes et le militantisme d'extrême-droite: ce sont trois niveaux et trois points de vue différents sur la même réalité sociale. Ces trois niveaux peuvent se rejoindre, mais ce n'est pas une nécessité. Par exemple, si au printemps 1992, on discutait très favorablement, parmi les jeunes, mais aussi parmi des spectateurs plus âgés du *kop*, des scores possibles de J.M Le Pen aux prochaines élections, nombre de membres du *kop* étaient des électeurs de Mitterrand en 1981 et certains d'entre eux étaient très réticents vis-à-vis de la présence trop forte de l'extrême-droite. Un autre exemple est celui du racisme: le *kop* imite le singe quand un joueur noir adverse touche le ballon, mais les joueurs africains du club sont parmi ses joueurs favoris. Les caractéristiques des personnes arrêtées après le match montrent aussi l'hétérogénéité sociale du *kop*. Si tous sont jeunes, entre 18 et 22 ans, on y retrouve un mélange de chômeurs autoproclamés et de vrais marginaux, d'employés et d'ouvriers peu qualifiés venant des banlieues éloignées, d'étudiants et de militants venant des beaux quartiers. Le fait est

qu'aujourd'hui, défier la légitimité et l'ordre social, c'est défier la gauche, les valeurs de gauche et plus généralement toutes les valeurs universalistes symbolisées par la gauche. Dans un contexte de crise sociale et urbaine, l'identité est un problème central avec ses références à la communauté et à la lutte des pauvres contre les gros, avec toutes les ambiguïtés de ces thématiques.

Le *kop* est un compromis entre plusieurs points de vue. Il est composé de gens qui ont l'esprit de clocher et qui expriment toutes les variations de la distance entre << eux >> et << nous >> à travers l'opposition entre la direction du club et les supporters ou entre supporters et spectateurs, des gens inquiets des transformations sociales et spécialement d'être exclus de toutes les décisions concernant leur vie quotidienne. Dans cette perspective, l'équipe de football avec son mélange d'étrangers et de Français, de vedettes et de débutants peut apparaître comme un objet privilégié pour affronter la question souvent occultée du comment vivre avec des étrangers (M. Gauchet, 1990). Aujourd'hui, c'est l'extrême-droite qui a pris l'initiative de ces interrogations.

On aperçoit clairement qu'il n'existe pas une ligne de démarcation nette entre idéologie, défi et populisme dans les associations de supporters. A côté des *skinheads*, le *kop* de Boulogne est organisé autour de trois associations principales, toutes fondées en 1985: les *Boulogne Boys*, la plus importante; les *Gavroches* et les *Firebirds*, beaucoup moins importantes. Toutes ces associations clament leurs relations avec d'autres clubs et d'autres supporters comme ceux de l'Inter de Milan, de la Fiorentina, d'Anderlecht ou de Bruges, tous suspectés d'être de "droite", et expriment leur affection pour des clubs comme Chelsea, West Ham ou Leeds, considérés comme les bastions des racistes anglais. Mais chacune occupe sa part des tribunes et possède son propre style: les *Boys*, avec leur tête de mort

coiffée d'un chapeau, sont très organisés et défendent un style italien de supportérisme avec bannière, tambours, mégaphones. Les *Gavroches* et les *Firebirds* étaient à l'origine de style anglais mais les *Gavroches* deviennent plus << italiens >>. Les *Gavroches* sont aussi plus orientés vers le soutien à l'équipe: ils organisent des déplacements, admirent les joueurs et cherchent à participer aux manifestations faites en leur honneur. Mais ils sont aussi composés de <<déconneur >>, pas véritablement violents, mais qui aiment faire n'importe quoi comme casser une vitrine, piller une boutique ou faire des blagues vulgaires et ne répugnent pas à répondre à la provocation des supporters adverses. Ils se veulent effectivement des *gavroches* ou des *titis* parisiens. Les *Firebirds* sont plus vieux et définissent leur association comme un club, avec peu d'adhérents mais des gens qui aiment la bonne vie. Ils ont arrêté d'organiser les déplacements parce que cela créait trop de problèmes. Le match est pour eux << 50% football et 50 % déconnades >>: ils organisent des dîners d'après-matches ou suivent un déplacement quand il est sans risque et qu'ils peuvent faire du tourisme; ainsi, ils aiment aller à Monaco. Mais, ils sont aussi les supporters les plus réflexifs et nettement orientés à l'extrême-droite. Ils éditaient il y a quelques années un *fanzine* bien dans la tradition de la provocation raciste et antisémite. Ils ne sont pas explicitement violents mais peuvent prendre part aux affrontements contre la police, car c'est une police socialiste, et le *kop* de Boulogne est le territoire de ceux qui se sentent marginalisés en raison de leurs idées ou à cause de la reconversion du PS aux valeurs de la libre entreprise: << c'est comme ça depuis le début. Au *kop*, tu retrouves tous les zonards, tous ceux qu'on pas de boulot, tous ceux qui se font chier, tous ceux qu'en ont marre de vivre dans la Casbah. Ici, on est entre nous >>. Pour eux, ce qui est important c'est l'idée du club comme expression d'une communauté qui s'oppose à d'autres communautés. Ils sont peu intéressés par les joueurs qui ne sont pour eux que des professionnels, des moyens pour donner du plaisir à la

communauté. Il n'y a donc chez eux aucune sympathie pour les joueurs africains contrairement aux *Gavroches*: s'ils sont bons tant mieux mais ils font leur boulot. Ils se veulent donc plus <<anglais>>, sans mise en scène, seulement les écharpes et quelques chants: le supportérisme doit être l'expression d'un sens inné du football et de l'appartenance à une communauté. Le problème est que cette culture footballistique n'existe pas en France, comme n'existe pas cette communauté qu'elle serait sensée exprimer ou l'unité idéologique dans le *kop*. Peut être est-ce la raison de la victoire du modèle italien sur le modèle anglais.

Au début était le modèle *skinhead*, puis le modèle anglais. Mais les *skinheads* français ne sont pas l'expression spontanée d'une jeunesse ouvrière en voie de déclassement, comme on peut le soutenir pour la Grande-Bretagne, mais largement une invention de quelques segments des classes moyennes et de l'extrême-droite. La culture du football est à cette image mais aussi à celle d'une mobilisation collective des pouvoirs locaux, des sponsors, des médias pour réunir des gens dans les stades et devant les écrans de télévision. On ne trouve pas en France assez de gens qui s'y connaissent suffisamment en football et qui de plus sachent chanter pour pouvoir ressembler à des Anglais. Ici sont les limites du style anglais de supportérisme.

Mais grâce au modèle associatif français, il est possible de réunir des gens et de prendre part à la vie du club. Les trois principales associations dont il est question ont été fondées sous le régime de la loi de 1901, loi républicaine pour favoriser la vie associative. Cette fondation a résulté d'une négociation entre le club et les supporters, et a été, pour le club, une manière d'avoir des supporters et de les << contrôler >> en échange de rencontres régulières avec l'encadrement du club, d'aides financières pour confectionner des banderoles géantes ou des facilités pour les abonnements.

Avant que le Paris Saint-Germain ne deviennent réellement une grande équipe attirant des spectateurs, les associations étaient les seules preuves de l'existence d'un soutien populaire au club. Certaines associations désiraient rester petites mais les responsables de certaines voulaient devenir importants. Le style italien avec son organisation et ses mises en scène permet de pallier l'absence de culture spontanée du football et offre des opportunités de développement à un esprit d'entreprise supporter: l'organisation des déplacements, la vente des pin's et des autocollants, la conception et la confection des écharpes, la vente de vidéos, l'édition d'un *fanzine*, les négociations avec le club, etc. Les associations de supporters, principalement les *Boys*, sont à la fois militantes et prestataires de service; elles expriment autant une collectivité que les valeurs individualistes entrepreneuriales. Ainsi le *kop* de Boulogne est la voix des supporters *ultra* du PSG mais aussi un champ de compétition entre associations qui s'accusent de trahison ou d'impérialisme et pour celles qui veulent retrouver l'unité perdue ou se tailler une part de prestige.

Toutes les associations du *kop* donnent, en même temps que les *skinheads* ou les autres extrémistes de droite, les slogans, la musique et le bruit, qui définissent l'atmosphère du *kop* et qui attirent du monde. Le *kop* est bâti sur l'opposition entre supporters et spectateurs, entre amis et ennemis, mais les slogans peuvent être interprétés selon différentes logiques. Les chants parlent de la fidélité et de la fierté d'être parisien. Comme partout, le supportérisme est une question d'engagement authentique et de volonté d'intervenir sur la destinée du club contre la passivité des spectateurs. Mais, comme les autres parties du stade sont occupées par des Noirs ou des Juifs, on peut aussi se voir comme les « bons Français » contre les étrangers. De même, peut-on accuser les dirigeants du club d'être juifs, cosmopolites, riches, tout dépend. Quant aux supporters des

autres équipes, ce sont des provinciaux, des paysans, des ratés, mais aussi des mètèques quand ils viennent de Marseille ou du Matra Racing. Car pour certains membres du *kop*, leur installation à Boulogne vient de ce que Auteuil était << envahi >> par les étrangers. Mais, pour d'autres, c'est parce qu'il faut pouvoir baptiser les ennemis. Et si Marseille et le Matra sont les pires ennemis, c'est parce que l'une est une ville cosmopolite et que l'autre était accusée de chercher un soutien chez les Maghrébins, mais aussi parce l'une comme l'autre sont les symboles, avec leurs dirigeants Tapie et Lagardère, du triomphe de l'esprit d'entreprise, du déclin du social et du triomphe de l'esprit managérial sur l'esprit sportif. Mais c'est aussi parce que le football est une affaire de victoire et de comment l'obtenir.

Le *kop* est un compromis hebdomadaire. C'est vouloir être ensemble et espérer rencontrer ceux qui partagent la même déception sociale. C'est un territoire urbain à défendre, comme l'étaient dans les années soixante-dix et quatre-vingt la Place Saint Michel ou les Halles. C'est la sociabilité d'une communauté où on peut être quelqu'un parmi les autres supporters et en face des autres supporters, de la police et des médias. Mais c'est une communauté temporaire parce qu'il y a de grandes différences, sociales et culturelles, entre le bagarreur vicieux ou celui qui fait << la chasse aux mètèques >> et ceux qui sont anti-police, comme tous les jeunes des banlieues; différence entre l'étudiant d'extrême-droite qui veut jouer les durs et les jeunes ouvriers; différence entre le militantisme d'extrême-droite et l'esprit d'entreprise, mais aussi entre *hooligan* à temps complet et *hooligan* à temps partiel. Car, à l'exception des bandes de *skinheads* ou des responsables des associations qui se connaissent et participent à des activités communes après le match, les gens viennent par groupes de deux ou de trois, quelquefois seuls et quittent très vite le stade après la rencontre pour ne pas rater le train du retour. Mais pendant un moment, on peut prendre

sa revanche contre le destin social ou contre un échec, en partageant une identité stigmatisée et en respirant l'air de la bagarre, de la transgression, surtout si la police cherche à intervenir sur le territoire. Plus que l'unité, c'est la nostalgie de l'unité qui est le sentiment dominant: on regrette que des dissidents soient partis vers Auteuil. Ils l'ont fait pour des raisons très variables: refus de l'extrême-droite, du racisme, de l'autoritarisme des leaders des associations. Ils ont créé un autre *kop* qui évite les insultes et les injures même s'ils partagent les mêmes dégouts sportifs que les autres. Et ce sont, comme les autres, des supporters, non des spectateurs.

Conclusion

Le supportérisme *ultra* est devenu, dans les quinze dernières années, une donnée incontestable du monde du football. Chaque semaine en Europe et en Amérique Latine, des centaines de milliers de jeunes, essentiellement des jeunes hommes, se réunissent pour soutenir leur équipe favorite et partager en groupe les émotions provoquées par les rebondissements d'un match de football et les aléas de la destinée de leur équipe. Cette culture *ultra* appartient à la culture carnavalesque: elle est haute en couleur et bruyante; elle est excessive car elle rompt avec les routines et les conventions de la vie quotidienne; de plus, elle remet en cause la séparation moderne entre acteurs et spectateurs puisqu'elle est fondée sur la revendication d'une participation active aux matches et à la vie des clubs. Mais, dans les excès de cette culture *ultra*, il y a aussi le développement de la xénophobie et du hooliganisme, c'est à dire la recherche de l'affrontement violent avec d'autres supporters, la police ou de simples passants.

Cette nouvelle passion pour le football peut s'expliquer par les propriétés formelles d'un sport et par sa modernisation/médiatisation qui en font un lieu-dit où peut s'opérer << un travail d'interprétation et de schématisation, de représentation et de stylisation du monde social >> (L. Boltanski, 1982) et la spectacularisation de prises de position sur les

évolutions de ce monde social. Le football met en scène les ressources sociales et symboliques des collectivités locales ou nationales dans lesquelles il s'est développé, et les évolutions majeures des sociétés modernes trouvent ainsi à s'exprimer dans ce sport et dans ses espaces: l'apparition de la jeunesse comme catégorie sociale nouvelle à partir des années soixante, les incertitudes qui pèsent sur la situation des jeunes dans un contexte de crise et d'allongement de la jeunesse dans les années quatre-vingt, les différentes modalités de la crise des sociétés occidentales (le chômage, la crise urbaine, la crainte de la mobilité descendante ou le repli identitaire) ou de la sortie du totalitarisme. Les positions vis-à-vis de ces évolutions peuvent s'exprimer à travers ce qu'on aime ou déteste dans le style des équipes, la destinée des joueurs, les stratégies des dirigeants, dans le plaisir d'être avec ses semblables chaque semaine ou dans les représentations qu'on se donne de l'adversaire. Elles s'expriment aussi plus explicitement dans les stratégies de visibilité qui consiste à occuper des espaces particuliers dans le stade, à considérer certaines tribunes comme des territoires ou des lieux de prise de parole.

C'est en fonction de ces stratégies de visibilité qu'on peut comprendre le développement de la xénophobie dans les tribunes ou la violence. Occuper les *kops* et les *curve* relève d'un investissement des interstices urbains les plus propices au développement des sociabilités, au déploiement des stratégies de construction identitaire et aux diverses militances. C'est un lieu où exhiber toutes les identités blessées par la crise. Se réunissent dans les *curve* et les *ends* tous ceux dont les conditions d'expérience et de vie les conduisent à saisir toutes les occasions d'affirmer leur existence ou leurs font choisir des stratégies de paraître à tout prix; et ces stratégies ne concernent pas seulement les plus pauvres et les plus marginaux. Dans leurs versions les plus populistes et les plus xénophobes, on cherche par

exemple à marquer sa loi sur un espace public, celui du stade, quand dans l'expérience des banlieues, la loi des rues est vue comme celles des bandes maghrébines, jamaïcaines ou turques (selon qu'on est en France, en Angleterre ou en Allemagne). L'insécurité que fait régner certains groupes de supporters, face à la police ou face aux << étrangers >> que certains pourchassent après le match, est vue alors comme une réponse légitime face à l'insécurité qu'on ressent dans sa banlieue ou dans l'inégalité du traitement accordé aux différents actes délictueux. Certaines logiques à l'oeuvre dans les *kops* peuvent ainsi être vus comme des manifestations de l'insécurité juvénile engendrée par la rivalité entre bandes et du mouvement d'ethnisation des rapports sociaux. Pour certains groupes de supporters, et pour des militants d'extrême-droite, les tribunes sont des préfigurations d'un << ordre blanc >> qu'il faut défendre physiquement contre les immigrés ou contre la police.

Mais dans la majorité des cas, les violences opposent des supporters à d'autres supporters. On pourrait qualifier cette violence de traditionnelle car elle relève d'une logique de la rivalité virile qui consiste à répondre au défi lancé par les supporters adverses ou à se venger d'une agression antérieure, lorsqu'elle est vue comme une réponse à l'atteinte faite à l'intégrité d'un territoire ou d'un statut. Dans ce cas, la violence participe aussi d'une structuration interne du monde des supporters. Elle construit une hiérarchie parmi ceux-ci, une échelle de prestige. Elle renvoie, par exemple, à une répartition des tâches parmi les différents groupes où ceux qui aiment se battre sont vus comme des protecteurs des *ultra* ordinaires, notamment quand l'équipe va dans un milieu hostile, c'est à dire se déplace chez l'adversaire. Du côté des associations plus respectables, la violence peut aussi être l'occasion de définir une forme d'échange avec les institutions, police ou club: par exemple, en tirant partie d'une situation de conflit ou de

tension pour obtenir, vis-à-vis des instances dirigeantes des clubs, des avantages en terme de participation ou de droit d'usage des tribunes. Mais c'est aussi une forme d'arbitrage entre les associations quand celles-ci sont en concurrence pour la définition légitime de l'activité et de l'organisation du *kop*.

Dans tous les cas, la violence est une manière pour des supporters de se poser en tant qu'acteurs, des acteurs qu'on attendait pas ou dont on ne voulait pas, en tout cas des acteurs qui détournent à leur profit l'attention des médias et définissent autrement ce qui se passe dans un stade de football. La violence apparaît alors comme fondatrice dans la mesure où elle permet de dramatiser une situation, d'affirmer l'identité d'une entité et de délimiter des frontières; elle fait participer à la transgression de certaines normes et crée une forme de complicité délictuelle: l'existence d'un *kop* comme entité est prouvée par la violence qu'il exerce ou par les menaces qu'il fait peser. Elle contribue alors à constituer la conscience d'un groupe en faisant éprouver les solidarités temporaires nées de l'affrontement. Dans ce processus, elle lie supporters *ultra* et acteurs militants d'une stratégie de la tension quand l'affrontement avec la police est une alliance contre ceux qui empêchent le développement de la vie collective.

Mais elle attire aussi tous ceux qui sont à la recherche d'émotions fortes. Car la violence peut relever d'une analyse semblable à celle qu'on pourrait faire de l'usage de drogues: commettre un acte violent est générateur de plaisir et le risque qu'on encourt est facteur d'excitation. Il convient alors d'analyser la violence comme un style de vie, dans la mesure où la recherche de ce plaisir fort est générateur de relations sociales et de routines. C'est la question que pose le style *casual*. En Grande-Bretagne ou en Allemagne où il est le plus développé, il se traduit par une différenciation très nette d'avec les autres supporters: on ne vient pas du

même milieu (<< toutes les histoires sur l'origine sociale, c'est du bidon >>), en tout cas on ne s'en réclame pas; on n'a pas les mêmes habitudes (pas d'uniforme de supporter, pas de consommation abusive d'alcool, pas de déplacement grégaire sauf pour les <<opérations>>). A certains égards, ce style *casual* correspond à une des deux traditions de mise en cause des évolutions de la société: face aux processus de commercialisation de la culture populaire ou à l'exacerbation de la concurrence, on peut en appeler à la démocratie, au droit de participer aux affaires et de se mobiliser pour se faire entendre. C'est la revendication de nombre de supporters, et c'est une pratique qui vise à différencier les authentiques supporters des simples consommateurs. Mais on peut aussi en appeler à l'élitisme: non pas être nombreux mais être rares; non pas s'impliquer mais se tenir à distance et surprendre, non pas être misérable mais avoir l'air riche. Il y a dans certaines formes de supportérisme *ultra* une forme de dandysme qui consiste à vouloir créer l'évènement, pour soi, pour sa satisfaction personnelle, pour le goût d'un travail bien fait et non pour protester. La violence est alors un but en soi: être exact au rendez-vous fixé par la police ou les médias, mais déjouer les plans et être en fait le créateur de l'évènement. On pourra donc dire ici que la violence est un style de vie: une recherche du plaisir, une organisation de la vie en vue de sa réalisation. Représenter une communauté n'a pas d'importance par rapport au fait de se réaliser et de réussir. Les supporters violents sont la face ludique de l'esprit d'entreprise des associations de supporters.

Que la violence se nourrisse des conditions sociales difficiles, de stratégies politiques, de la logique de la vendetta ou du pouvoir mobilisateur du football, il n'y a pas de raison de penser qu'elle disparaîtra comme par enchantement. Pourtant, le niveau reste finalement assez bas.

Les morts du football s'inscrivent tout autant dans une problématique générale de la sécurité dans les lieux publics que dans celle de l'action violente. C'est, qu'à côté d'un contrôle policier, il existe un contrôle interne des supporters qui maintient les excès et la violence à un niveau verbal et symbolique. Ainsi, la structuration interne des groupes de supporters peut rendre compte du caractère circonscrit de la violence *hooligan*. S'il y a, en effet, des motifs à se retrouver ensemble, il y a des raisons qui rendent difficile tout unanimité et problématiques une extension infinie de la violence, qui reste ainsi limitée à quelques groupes.

Car les *kops*, nous l'avons dit, sont des compromis. Le compromis tient à la nécessité d'être ensemble, dans une communauté temporaire, là où il se passe quelque chose et où on peut être vu, et pas seulement par les médias mais aussi par ses pairs. A partir de là, toutes les possibilités sont ouvertes et tous les arrangements. Les *kops* sont des réceptacles de frustration, de désir de visibilité, de recherche d'une sociabilité éphémère, d'esprit d'entreprise, de recherche de sensation forte. Mais il existe un point commun à toutes ces aspirations: il s'agit de faire sa loi sur un espace. Le *kop* est un territoire gagné qu'il s'agit de défendre contre les autres supporters mais aussi contre la police.

La compétition entre deux équipes donne en effet aux supporters l'occasion de ressentir la solidarité qu'ils recherchent, notamment à travers l'opposition avec les supporters adverses, surtout en déplacement, et l'hostilité aux interventions de la police. Le rapport à la police mêle plusieurs sentiments. C'est quelquefois celui d'un amour déçu, comme en France aujourd'hui: quand on flirte avec les idées d'ordre, de sécurité, quand on est sensible aux thèses xénophobes, on voit comme une injustice d'être victime de vexations policières alors que l'autorité publique devrait s'exercer dans les cités de banlieue plutôt que dans les stades. C'est aussi une

hostilité due au retournement des valeurs d'ordre sous un gouvernement de gauche ou plus généralement d'un système politique dont on ne reconnaît pas véritablement la légitimité. De plus, un peu partout, la police est l'éternelle ennemie des jeunes des classes populaires ou de ceux pour qui les valeurs délinquantes sont aussi des moyens de réaliser les idéaux de réussite sociale.

Mais la loi du fonctionnement des groupes de supporters, surtout dans les pays où le mode associatif constitue le mode dominant d'organisation, est celle de la scissiparité de ces groupes et de leur compétition. D'abord parce que d'autres groupes préexistent au rassemblement dans les tribunes (formés dans les relations de la vie quotidienne ainsi que dans l'histoire du stade) mais aussi parce que la forme associative, officielle ou non, qui implique une organisation hiérarchique, incite à créer d'autres pôles et d'autres manières d'imprimer sa marque sur les tribunes, peut être aussi l'espérance de tirer quelques profits de cette activité ou d'être reconnu par le club et de pouvoir ainsi bénéficier d'avantages. On ne peut donc exagérer l'homogénéité de ce monde des *ultra*. L'unité n'est pas organique mais relative: elle se fait contre l'équipe adverse, contre la société qui marginalise ou contre la police qui empêche que le *kop* organise son action.

Peut-être peut-on ainsi comprendre la différence du niveau de violence entre la France, mais aussi l'Italie, et la Grande-Bretagne dans la mesure où l'action des supporters est, dans le premier cas, canalisée par des associations qui cherchent à être reconnues par le club tandis qu'en Grande-Bretagne le recours à la violence est plus immédiat, intégré aux rivalités territoriales ou organisé dans une sous-culture de la violence qui se nourrit des valeurs populaires traditionnelles et de la recherche de nouveaux terrains de concurrence entre jeunes mâles.

Une dernière cause d'une possible limitation de la violence, dans et autour des stades, est sans doute aussi que le football n'attire qu'une partie des jeunes susceptibles d'exprimer leur dépossession par la violence ou par la mise en scène d'un style violent. Notamment, en France, comme en Angleterre, le football attire moins les jeunes les plus radicalisés des minorités immigrés que ce qu'on appelle les jeunes français de souche. En France, par exemple, pour des jeunes d'origine maghrébine ou africaine, le basket-ball devient de plus en plus attrayant: << *c'est l'Amérique* >>, avec ses stars << *blacks* >> et ses récits de promotion sociale. Le football, par contre, est vu comme le sport des pères, le sport de la génération qui s'est faite grugée par la société française, ou des ennemis *skinheads* ou << *petits-blancs* >>. Pour ceux-ci, par contre, le retour vers le football est vu comme un retour vers la tradition et le supporter *ultra*, qui se considère stigmatisé par les médias ou harcelé par la police, défend à sa manière tous les groupes menacés par les évolutions économiques ou culturelles du monde moderne.

On ne peut que constater le caractère complexe du supportérisme. Sur un fond anthropologique commun se donnent à voir toute une série de variations qui tiennent aux sociétés, aux villes mêmes, au recrutement des publics du football. Plus que sur la violence physique, qui reste circonscrite, c'est sur les tensions et les incertitudes sociales mises en évidence par l'agitation du supportérisme *ultra* et sur les stratégies d'investissement de la société qu'elles révèlent qu'on doit insister. Dans une perspective inspirée de Norbert Elias, on peut soutenir que le football traduit le caractère inachevé ou réversible du procès de civilisation: << *Dans un certain sens, le champ de bataille a été transposé dans le for intérieur de l'homme. C'est là qu'il doit se colleter avec une partie des tensions et passions qui s'extériorisaient naguère dans les corps à corps où les hommes s'affrontaient*

*directement. Les contraintes pacifiques que ses rapports avec les autres exercent sur lui s'accompagnent de troubles plus ou moins importants, de révoltes d'une partie de l'homme contre une autre >> (N. Elias, 1969). Le supportérisme *ultra* et le hooliganisme s'inscrivent dans un monde où les révoltes s'exercent encore contre d'autres hommes parce que le réseau des interdépendances s'est défait.*

Bibliographie

- J.Allan, *Bloody Casuals; diary of a football hooligan*, Northern Books, 1989.
- E. Archetti, "Football: un rituel de violence", *Le football et ses publics*, Université Européenne de Florence, oct 1989.
- E. Archetti, "In search of national identity: Argentinian football and Europe", *Le football et l'Europe*, Université Européenne de Florence, 1990.
- G. Armstrong, R. Harris, "Football hooligans: theory and evidence", *The Sociological Review*, 1991
- M. Augé, "Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse", *Le Débat*, 19, 1982.
- J. Bale, "Playing at home", in *British football and social change* (J.Williams, S.Wagg eds), Leicester University Press, 1991.
- S. Barrows, *Miroirs déformants*, Aubier, 1990.
- S. Beaud, G. Noiriel, "L'immigration dans le football", *XXème Siècle*, avril-juin 1990.
- M. Beaulieu, J.M Brohm, *L'empire football*, Quel Corps, 1982.

- H. Becker, *Outsiders*, A.M Métaillé, 1985.
- L. Boltanski, *Les Cadres*, Minuit, 1982.
- V. Borgogno, "Le discours populaire sur l'immigration: un racisme pratique", *Peuples Méditerranéens*, 51, avril-juin 1990.
- P. Bourdieu (ed), *La misère du monde*, Seuil, 1993.
- J.F Bourg, "Sport et argent: le football", *Pouvoirs*, 61, 1992.
- M. Brake, *The sociology of youth and youth subcultures*, Routledge, 1980.
- C. Bromberger, "La moquerie; dires et pratiques", *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1989.
- C. Bromberger, "Ciuccio e fuochi d'artificio: l'immaginarion di Napoli attraverso il suo football", *Micromega*, 4, 1990.
- C. Bromberger, "Le football met à nu les antagonismes majeurs de nos sociétés" *Le Monde Diplomatique*, juin 1992.
- C. Bromberger, A.Hayot, J.M Mariottini, "Allez l'OM ! Forza Juve ! La passion du football à Marseille et à Turin", *Terrain* n°8, avril 1987.
- J.M Brohm ed, *Football connection*, Quel Corps ?, juillet 1990.
- P. Broussard, *Génération Supporter*, Robert Laffont, 1990.
- B. Bufford, *Among the thugs*, Seeker and Warburg, 1991.
- R. Caillois, *Des jeux et des hommes*, Gallimard, 1985 (rééd).
- R. Castel, "De l'indigence à l'exclusion: la désaffiliation", in *Face à l'exclusion*, éditions Esprit, 1991.

J.C Chamboredon (1970), "Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement", *Revue Française de Sociologie*, 1.

F. Chauvaud, "Les figures du monstre dans la seconde moitié du XIXème siècle", *Ethnologie Française*, juillet-septembre 1991.

J.C Chesnais, *Histoire de la violence*, Robert Laffont, 1981.

J. Clarke, "Football and working class: tradition and change", *Football Hooliganism* (R.Ingham ed), Inter-Action Inprint, 1978.

P. Cohen, "Subcultural conflict and working class community", dans Eric Butterworth et David Weir dir., *The new sociology of modern Britain*, Fontana, 1984.

S. Cohen, *Folk devils and moral panic*, Macgibbon and Mackee, 1972.

G. Colomé, "F.C Barcelona y la sociedad catalana", *Le Football et ses Publics*, Université Européenne de Florence, 1989.

G. Colomé, "F.C Barcelona and Europe", *Le Football et l'Europe*, Université Européenne de Florence, 1990.

A. Corbin, "Histoire de la violence dans les campagnes françaises au XIXème siècle", *Ethnologie Française*, juillet-septembre 1991.

C. Critcher, "Football since the war", in *Working class culture* (J. Clarke & alii, eds), Hutchinson, 1979.

C. Critcher, "Putting on the style: aspects of recent English football", in *British football and social change* (J. Williams, S. Wagg eds), Leicester University Press, 1991.

A. Dal Lago, *Descrizione di una battaglia. I rituali del calcio*, Il Mulino,

1990.

R. Da Matta, "Notes sur le futebol brésilien", *Le Débat*, 19, 1982.

P. Downes, P. Rock, *Undertanding Deviance*, Clarendon Press, 1988.

F. Dubet, *La galère, jeunes en survie*, Fayard, 1986.

F. Dubet, D.Lapeyronnie, *Quartiers d'exil*, Seuil, 1992.

V. Duke, "The sociology of football: a research agenda for the 1990's", *Sociological Review*, 1991.

M. Dunand, "Violence et panique dans le stade de football de Bruxelles en 1985; approche psychologique", *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 6 (3), 1986.

E. Dunning, J. Williams, P. Murphy, *The roots of football hooliganism*, Routledge, 1988.

E. Dunning & alii, "Anthropological versus sociological approaches to the study of soccer hooliganism: some critical notes", *Sociological Review*, 1991.

E. Dupréel, "Y-a-t-il une foule diffuse ?", *Masses et Politique*, Hermès, 2, 1988.

J.P Dupuy, *La panique*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1992.

The Economist, 8 janvier 1993.

A. Ehrenberg, *Aimez-vous les Stades ?*, Recherches, 1980.

A. Ehrenberg, "Les hooligans ou la passion d'être égal", *Esprit*, juillet 1985.

- A. Ehrenberg, "La rage de paraître" in *L'amour foot*, Autrement, mai 1986.
- A. Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991.
- N. Elias, *La civilisation des moeurs*, Calmann-Lévy, 1973 (réed).
- N. Elias, *La dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, 1969 (réed).
- N. Elias, *La société des individus*, Fayard, 1991.
- N. Elias, E.Dunning, *The quest for excitement*, Blackwell, 1986.
- D. Fabre, "Le rite et ses raisons", *Terrain*, 8, 1987.
- J.M Faure, "L'éthique puritaine du marathonien", *Esprit*, avril 1987.
- J.M Faure, *Le Sport et la Culture populaire. Pratiques et spectacles sportifs dans la culture populaire*, LERSCO, Université de Nantes, 1990.
- N. Fishwick, *English football and society 1910-1950*, Manchester University Press, 1989.
- P. Friedenson, "Les ouvriers de l'automobile et le sport", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 79, 1989.
- F. Furet, J.Julliard, P.Rosenvallon, *La république du centre*, Calmann-Lévy, 1989.
- O. Galland, *Sociologie de la Jeunesse*, Armand Colin, 1991.
- M. Gauchet, "Les mauvaises surprises d'une oubliée: la lutte de classes", *Le Débat*, mai-août 1990.
- C. Geertz, *Bali, interprétation d'une culture*, Gallimard, 1983.
- A. Giudicelli, *La Caillera*, Jacques Bertoin, 1991.



R. Giulianotti, "Scotland's tartan army in Italy: the case for the carnivalesque", *Sociological Review*, 1991.

J. Goldthorpe & alii, *The affluent worker: industrial attitudes and behavior*, Cambridge University Press, 1968.

J. Goldthorpe & alii, *Social mobility and the class structure in modern Britain*, Oxford U.P., 1980.

S. Hall & alii, *Policing the crisis*, Macmillan, 1978.

D. Hobbs, *Doing the business*, Oxford University Press, 1988.

D. Hobbs, D. Robins, "The boy done good. Football violence, changes and discontinuities", *Sociological Review*, 30, 1991.

E. Hobsbawm, T. Ranger, *The invention of tradition*, Cambridge UP, 1986.

R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Ed. de Minuit, trad. 1970.

R. Holt, "Working class football and the city", *British journal of sports history*, 1, may 1986..

R. Holt, *Sport and the British*, Oxford University Press, 1989.

R. Holt, *Sport and Society in Modern France*, MacMillan, 1981.

S. Humphries, *Hooligans or rebels: an oral history of working class childhood and youth, 1889-1939*, Blackwell, 1981.

R. Ingham & alii, *Football hooliganism*, Inter-Action, 1978

S. Inglis, *The football grounds of Great Britain*, Collins, 1987

P. Irlinger, C. Louveau, M. Mettoudi, *Les Pratiques Sportives des Français*, INSEP, 1987.

D. Jary & alii, "Football 'fanzines' and football culture: a case of successful 'cultural contestation'", *Sociological Review*, 1991.

A. Jazouli, *Les Années Banlieue*, Seuil, 1991.

D. Kavanagh, *Thatcherism and British politics; the end of consensus*, Oxford UP, 1987.

M. Kokoreff, "Tags et Zoulous. Une nouvelle violence urbaine", *Esprit*, février 1991.

J. Lever, *Soccer madness*, Chicago University Press, 1983.

G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, Gallimard, 1983.

C. McPhail, *The myth of madding crowd*, Aldine de Gruyter, 1991.

J. Marseille, "Une histoire économique du football en France est-elle possible ?", *XX ème Siècle*, avril-juin 1990.

P. Marsh, *Aggro; the illusion of violence*, Dent, 1978.

G. Martinet, "Comment devient-on la cinquième puissance industrielle ?", *Le Débat*, mai-septembre 1987.

T. Mason, *Association football and English society*, Harvester Press, 1980.

G. Mauger, "Les Loubards", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 50, 1983.

H. Mendras, *La Sagesse et le Désordre. France 1980*, Gallimard, 1980.

- H. Mendras, *La Seconde Révolution Française (1965-1984)*, Gallimard, 1988.
- P. Mignon, "Supporters et hooligans en Grande-Bretagne", *XXème Siècle*, avril-juin 1990.
- J. Mingolarra, "Deporte e identidad cultural: el caso vasco", *Le Football et l'Europe*, Université Européenne de Florence, 1990.
- B. Moorhouse, "Scotland against England. Football and popular culture", *International journal of the history of sport*, 4, 1987.
- B. Moorhouse, "Football hooligans: old bottles, new whines ?", *Sociological Review*, 1991.
- B. Murray, *The old firm. Sectarianism, sport and society in Scotland*, John Donald, 1984
- C. Nicolet, *L'idée Républicaine en France*, Gallimard, 1982.
- G. Noiriel, *Les Ouvriers dans la Société Française*, Seuil, 1986.
- R. Nye, *The origins of the crowd psychology*, Sage, 1975.
- J.F Nys, "L'Economie du Football en France", *Le Football et l'Europe*, European University Institute, Florence, 1990.
- G. Pearson, "Paki Bashing in a North East Lancashire cotton town", in *Working class youth culture* (G.Mungham, G.Pearson eds), Routledge, 1976
- G. Pearson, *Hooligans. History of a respectable fear*, Macmillan, 1983.
- G. Pilz, "Conditionnement social du sport et violence", *Concilium*, 225, 1989.

- E. Pleynel, A. Rollat, *La République menacée*, Le Monde Editions, 1992.
- C. Pociello, *Le Rugby ou la Guerre des Styles*, AM Métallé, 1983.
- C. Pociello ed, *Sports et société: approche socio-culturelle des pratiques*, Vigot, 1983.
- A. Portelli, "The rich and the poor in the culture of football", *Le football et l'Europe*, European University Institute, 1990.
- X. Raufer, "Front national: sur les motifs d'une ascension", *Le Débat*, janv-avril 1991.
- S. Redhead, *Sing when you're winning*, Pluto, 1987.
- S. Redhead, *Football with attitude*, Wordsmith, 1991.
- D. Riches ed, *The anthropology of violence*, Basil Blackwell, 1986.
- D. Robins, *We hate humans*, Penguin, 1984.
- P. Rosenvallon, *L'Etat en France*, Seuil, 1989.
- A. Roversi, "The public of the stadiums in Italy", *Le Football et l'Europe*, Université Européenne de Florence, mai 1990.
- A. Roversi, "Football violence in Italy", *International Review for Sociology of Sport*, 26 (4), 1991.
- O. Roy, "Ethnicité, bandes et communautarisme", *Esprit*, fév 1991.
- O. Schwartz, *Le Monde Privé des Ouvriers*, PUF, 1990.
- D. Schnapper, *La France de l'intégration*, Gallimard, 1991.
- J. Seabrook, *What went wrong ? Working people and the ideal of the*

Labour movement, Victor Gollanz, 1978.

G. Simmel, *Le conflit*, Circé, 1993.

M. Spector, J. Kitsuse, *Constructing social problems*, Aldine de Gruyeter, 1987.

P.A Taguieff, *La Force du Préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, La Découverte, 1988.

I. Taylor, "Soccer consciousness and soccer hooliganism", dans Stanley Cohen (dir.), *Images of deviance*, Londres, Penguin, 1971.

I. Taylor, "Spectator violence around soccer: the decline of the working-class weekend", *Research Paper in Physical Education*, august 1976.

I. Taylor, "Class, violence and sport. The case of soccer hooliganism in Britain", dans Hart Canelon et Richard Gruneau (dir.), *Sport, culture and the modern state*, Toronto U.P., 1982.

I. Taylor, "Putting the boot into a working-class sport: British soccer after Bradford and Brussels", *Sociology of Sport Journal*, 4, 1987.

I. Taylor, "Hillsborough: 15 April 1989. Some personal contemplations", *New Left Review*, 177, 1989.

R. Taylor, *Football and its Fans*, Leicester University Press, 1992.

E.P Thompson, "Modes de domination et révolutions en Angleterre", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, juin 1976.

A. Touraine, F. Dubet, M. Wievorka, *Le Mouvement Ouvrier*, Fayard, 1984.

A. Touraine, "Face à l'exclusion", *Citoyenneté et urbanité*, Esprit

éditions, 1992.

R. Turner, *In your blood; football culture in the late 1980's and early 1990's*, Working Press, 1990.

University of Leicester, *Football into the 1990's*, Sir Norman Chester Centre, 1988.

C. Van Linbergen, L. Walgrave, "Le hooliganisme belge: description et essai de compréhension", *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, 1988.

M. Verret, *La Culture Ouvrière*, ACL, 1988.

G. Vigarello, "Les deux violences sportives", *Esprit*, août-septembre 1985.

G. Vigarello, "Le Tour de France", in *Les Lieux de la Mémoire* (P. Nora ed), Gallimard, 1993.

S. Wagg, *The football world*, Harvester Press, 1984.

S. Wagg, "Playing the past: the media and the English football team", in *British football and social change* (J. Williams, S. Wagg eds), Leicester UP, 1991.

A. Wahl, *Les archives du football*, Gallimard, 1989.

T. Walter, "The mourning after Hillsborough", *Sociological Review*, 1991.

J. Walvin, *The people's game. A social history of British football*, Allen Lane, 1975.

C. Ward, *Steaming in; journal of a football fan*, Sportspages, 1989.

- A. Waugh, "Time for the animals of Merseyside to be put in uniform", *The Spectator*, juin 1985.
- R. West, "From great port to piggery", *The Spectator*, juin 1985.
- D. Widgery, *Health in danger*, Macmillan, 1979.
- M. Wievorka, *Sociétés et terrorisme*, Fayard, 1988.
- M. Wievorka, *La France raciste*, Seuil, 1992.
- J. Williams, "Having an away day: English football spectators and the hooligan debate", in *British football and social change* (J. Williams, S. Wagg eds), Leicester University Press, 1991.
- J. Williams, E. Dunning, P. Murphy, *Hooligans abroad*, Routledge, 1989.
- J. Williams, P. Murphy, E. Dunning, *Football on trial*, Routledge, 1990.
- J. Williams, S. Wagg eds, *British football and social change*, Leicester University Press, 1991.
- J. Williams, A. Goldberg, *England and Italia 90: a report on the behaviour and control of English Fans at the World Cup Finals*, Football Trust, University of Leicester, 1991.
- R. Williams, *The long revolution*, Penguin, 1965.
- P. Willis, *Learning to labour. How working class kids get working class jobs*, Gower, 1977.
- P. Willis, *Common culture*, Open University, 1990.
- T. Zeldin, *Histoire des passions françaises*, Seuil, 1983.